

Universitas Ostraviensis  
Facultas Philosophica

# STUDIA ROMANISTICA

Vol. 13, Num. 2 / 2013

OSTRAVA

---

Reg. č. MK ČR E 18750  
ISSN 1803-6406



## ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

### ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

#### Lingüística / Linguistique / Linguistica

**Monika ANDREJČÁKOVÁ**

LE « DE » NÉGATIF EN FRANÇAIS ET LE GÉNITIF DE NÉGATION  
EN SLOVAQUE DANS DES CONSTRUCTIONS PERSONNELLES ..... 11

**Lubomír BARTOŠ**

EN TORNO A LAS UNIDADES LÉXICAS Y FRASEOLÓGICAS ..... 23

**Irena FIALOVÁ**

INTERFERENCIAS MORFOSINTÁCTICAS DEL GALLEGO  
EN EL CASTELLANO DE GALICIA ..... 35

**Enrique GUTIÉRREZ RUBIO**

ESTUDIO DE LA NEOLOGÍA POR SUFIJACIÓN COMO PROCESO  
METONÍMICO EN ESPAÑOL ..... 45

**Zora JAČOVÁ**

ANALISI COMPARATA DELL'ORDINE DELLE PAROLE ..... 59

**Literatura / Littérature / Letteratura**

**Maksymilian DROZDOWICZ**  
LOS ESPACIOS-CÁRCELES EN EL PERSPECTIVISMO PARAGUAYO ..... 81

**Renata HAFFAF**  
*MAKBARA*, PUNTO DE INFLEXIÓN DE LA PROSA MARROQUISTA  
POSTCOLONIAL ..... 95

**Helena ZBUDILOVÁ**  
MIGUEL DE UNAMUNO Y SUS PROTAGONISTA/PROTAGONISTAS  
EN LA CRISIS EXISTENCIAL ..... 103

**MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA**

**Kornélia MACHOVÁ**  
VEINTE AÑOS DEL HISPANISMO OSTRAVIENSE. 1993–2013 ..... 117

**RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI**

**Maksymilian DROZDOWICZ**  
Maria Filipowicz-Rudek, Piotr Sawicki (reds.) (2012), *Sofia Casanova  
Lutosławska – hiszpańska pisarka, Polka z wyboru*, Drozdowo: Fundacja  
Narwiańska – Muzeum Przyrody w Drozdowie. ISBN 978-83-931500-5-2.  
224 pp. .... 127

**Jan MLČOCH**  
Oldřich Kašpar (2013), *El país de Manzanas, el país de Naranjas y el país  
de Nopales: estudios de la historia de las relaciones checo-españolas  
y checo-mexicanas*, Pardubice: Univerzita Pardubice, Fakulta filozofická,  
Theatrum historiae. ISBN 978-80-7395-562-5. 177 pp. .... 128

**INFORMES – INFORMATIONS – INFORMAZIONI**

**Jana BRŇÁKOVÁ**  
SÉMINAIRE DOCTORAL INTERNATIONAL FRANCOPHONE,  
Rennes (France) / Brno (République tchèque), 17 juin 2013. .... 133

**Jiří CHALUPA**  
II CONGRESO INTERNACIONAL DE HISPANÍSTICA,  
Universidad de Economía de Bratislava, 11–13/4/2013. .... 134

**CONTENIDOS – CONTENUS – CONTENUTI  
1995–2012**

**Jana VESELÁ**

CONTENIDOS DE LA REVISTA *STUDIA ROMANISTICA* (1995–2012) ..... 139



ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES –  
ARTICOLI E STUDI





Lingüística / Linguistique / Linguistica



# LE « DE » NÉGATIF EN FRANÇAIS ET LE GÉNITIF DE NÉGATION EN SLOVAQUE DANS DES CONSTRUCTIONS PERSONNELLES

Monika Andrejčáková

Université Comenius de Bratislava  
*andrejcakova@fedu.uniba.sk*

**Résumé.** Le présent article propose une analyse comparative du *de* négatif en français et du génitif de négation en slovaque, employés dans des constructions personnelles. Il s'agit de deux moyens morphosyntaxiques servant à exprimer une quantité nulle ou la non-existence de l'objet direct dans une position postverbale. Ces deux faits de langue peuvent, par conséquent, être considérés comme des opérateurs de négation totale. Toutefois, malgré leur parallélisme fonctionnel, le *de* négatif et le génitif de négation ne présentent pas de parallélisme au niveau de leur fréquence d'occurrence ni au niveau de leur valeur stylistique.

**Mots clés.** Portée de la négation. Négation partielle. Négation totale. *De* négatif. Génitif de négation. Français. Slovaque. Objet direct.

**Abstract. The French Negative *de* and the Slovak Genitive of Negation in Personal Constructions.** The paper presents a comparative analysis of the French negative *de* and the Slovak genitive of negation used in personal constructions. There are two morphosyntactic means to express a zero quantity or the non-existence of the direct object in a postverbal position. These two facts of language can therefore be considered as the total negation operators. However, despite their functional parallelism, the negative *de* and the genitive of negation do not represent parallelism in their frequency of occurrence or their stylistic value.

**Keywords.** Scope of negation. Partial negation. Total negation. Negative *de*. Genitive of negation. French. Slovak. Direct object.

## 1. Introduction

Nous nous proposons, dans la présente étude, d'observer le fonctionnement de deux particularités morphosyntaxiques de la négation, dont chacune appartient à une langue de type morphologique différent : le « de » négatif du français et le « génitif de négation » du slovaque. Il s'agit en effet de deux opérateurs de négation entraînant, dans le passage d'une proposition affirmative à une proposition négative et, dans des circonstances bien définies, une importante variation formelle<sup>1</sup> des objets directs dans la position postverbale.

Bien que ces deux faits de langue aient fait, et fassent toujours l'objet de nombreuses études linguistiques<sup>2</sup>, ce qui fait défaut, à présent, dans les travaux linguistiques, c'est une approche interlinguale, dans l'optique de laquelle ces deux faits de langue se verraient confrontés. L'objectif de notre étude sera donc de répondre à la question de la pertinence de parler d'un parallélisme entre le « de » négatif et le « génitif de négation », ce qui supposera de décrire préalablement les circonstances grammaticales et sémantiques de leurs occurrences.

Dans un premier temps, nous mettrons en évidence la notion de « portée de la négation », représentant un cadre grammatical et logique dans lequel s'inscrivent les deux faits de langues étudiés. Dans un deuxième temps, nous nous proposerons de passer en revue les circonstances grammaticales et sémantiques des occurrences du « de » négatif en français. Ensuite, dans un troisième temps, nous partirons de circonstances grammaticales et sémantiques analogues pour observer le mécanisme du « génitif de négation » comme marque morphosyntaxique spécifique de la négation en slovaque. Enfin, nous tâcherons de formuler des conclusions sur l'existence ou l'absence du parallélisme entre ces deux faits de langue.

## 2. Portée de la négation

La « portée de la négation », appréhendée du point de vue de la forme comme « domaine de l'énoncé où se manifeste la négation » (Müller, 1991: 101), peut s'étendre soit sur la totalité de la proposition (il s'agit donc d'une négation propositionnelle), soit elle peut ne concerner qu'une partie de celle-ci (dans ce cas, les linguistes et les grammairiens

---

<sup>1</sup> Bien évidemment, comme il s'agit de langues aux caractéristiques morphosyntaxiques fondamentalement différentes (le slovaque étant une langue majoritairement synthétique et flexionnelle, le français, par contre, une langue aux propriétés morphosyntaxiques d'ordre analytique), la variation formelle que nous allons traiter se présentera sous deux formes différentes. En français, elle va concerner la modification de certains déterminants du groupe nominal objet, en slovaque, en revanche, la modification casuelle de celui-ci.

<sup>2</sup> Pour le « de » négatif, citons notamment les travaux de Gaatone (1971, 1992). La problématique du génitif de négation en slovaque a été, de son côté, systématiquement étudiée par Oravec (1967, 1976, 1986) et par Pavlovič (2003).

parlent d'une négation de constituant)<sup>3</sup>. Cette dichotomie syntaxique véhicule, au niveau du contenu, deux types de négation, appelées traditionnellement négation « totale » et négation « partielle ».

Or, associer automatiquement la notion de « négation propositionnelle » à celle de « négation totale » ne serait pas exact. Comme le souligne Pavlovič (2003: 48), entre le contenu et la forme de la négation, il n'y a pas, en fait, de parallélisme absolu. Alors que, si la négation de constituant ne peut rendre qu'un seul type de négation – celui de la négation partielle –, le foyer<sup>4</sup> de la négation propositionnelle peut être soit toute la proposition, ou bien seulement l'un des constituants de celle-ci (Touratier, 2008: 26).

Pour illustrer la notion de « portée de la négation » et son incidence sur la structure morphosyntaxique du groupe nominal objet, nous allons nous appuyer sur un exemple emprunté à Togeby, cité par Danell (in Gaatone, 1992: 98) :

(1) a. *On n'a pas **des** enfants exprès.* (négation partielle)

versus

b. *On n'a pas **d'**enfants exprès.* (négation totale)

Malgré la ressemblance formelle de ces deux énoncés, rendue dans les deux cas par le même type de négation (négation propositionnelle), leur interprétation sémantique est radicalement différente. La raison en est que la négation n'implique pas, dans les deux cas, les mêmes séquences de la proposition.

Alors que, dans le premier cas (1a), le groupe nominal *enfants* ne se trouve pas sous la portée de la négation (son existence n'est pas niée par le terme négatif de la proposition), dans le second cas (1b), le groupe nominal *enfants* se voit impliqué dans le champ de la négation (la négation porte alors sur l'objet lui-même). Le premier énoncé est donc paraphrasable par 'ce n'est pas exprès qu'on a des enfants', alors que le second correspond à la paraphrase : 'c'est exprès qu'on n'a pas d'enfants'.

Cette opposition entre « quantité indéfinie » exprimée en (1a) et « quantité nulle » exprimée en (1b) ou entre « existence » et « non-existence » ou bien encore entre « référentialité » et « non-référentialité<sup>5</sup> », peut être observée également dans un deuxième exemple présenté par Gaatone (*ibid.*: 98) :

(2) a. *L'agent n'avait pas vu **une** voiture brûlant un feu rouge.* (négation partielle)

versus

b. *L'agent n'avait pas vu **de** voiture brûlant un feu rouge.* (négation totale)

Dans l'énoncé (2a), le locuteur exprime l'idée qu'il y a eu une voiture brûlant un feu rouge mais que l'agent ne l'a pas vue, alors qu'avec le « de » négatif dans (2b) l'existence d'une telle voiture est niée.

<sup>3</sup> Cf. par exemple Pavlovič (2003), Touratier (2008).

<sup>4</sup> Le « foyer de la négation » est défini par Touratier (2007: 29) comme « constituant de la portée de la négation dont la contribution au sens de la phrase fonde la signification négative de cette dernière ».

<sup>5</sup> Cf. Hernández-Paricio (1994).

L'occurrence du « de » négatif dans les exemples (1b) et (2b) rend l'interprétation sémantique du message univoque et sémantiquement suffisante, tout en véhiculant la valeur de négation totale du syntagme nominal objet<sup>6</sup>.

### 3. Le « de » négatif

Alors que les linguistes et les grammairiens continuent à se disputer sur la nature même du « de » négatif<sup>7</sup>, ils s'entendent de façon presque unanime sur les contextes grammatico-sémantiques régissant son emploi.

N'aspirant pas à l'exhaustivité de toutes les distributions possibles du « de » négatif (preuve d'ailleurs de l'extrême complexité du problème en question), nous ne nous centrerons que sur les cas les plus évidents et les plus stables, imposés par la norme de la grammaire et communément respectés par les usagers de la langue.

Pour examiner le comportement du « de » négatif, partons du corpus de propositions négatives suivantes :

- (3) a. *Nous n'avons pas encore fait **de** projets pour l'été.*  
 b. *Tout le monde n'a pas **de** voiture de luxe.*  
 c. *Elle ne met jamais **de** sucre dans son café.*

Nous observons, par la suite, les contreparties affirmatives de ces propositions :

- a. *Nous avons déjà fait **des** projets pour l'été.*  
 b. *Tout le monde a **une** voiture de luxe.*  
 c. *Elle met toujours **du** sucre dans son café.*

La norme linguistique impose, en effet, que les objets directs du verbe dans une position postverbale, ayant un caractère indéfini ou partitif, subissent, dans la proposition négative, une variation formelle, consistant dans la substitution des articles indéfinis et partitifs par le déterminant « de »<sup>8</sup>.

Cependant, même si ces conditions morphosyntaxiques paraissent exhaustives et suffisantes, elles ne le sont pas : la distribution du « de » négatif est, en effet, toujours conditionnée par la valeur sémantique de l'énoncé, et, plus concrètement, par la sémantique liée à la « portée de la négation » (Gaatone, 1992: 97).

En observant les exemples des propositions négatives citées plus haut (3a–3c), nous constatons, en effet, que tous les objets directs des verbes en question (accompagnés du

<sup>6</sup> En revanche, l'emploi de l'article indéfini dans les exemples (1a) et (2a), correspondant à une négation partielle, demande une correction sémantique : *Non, ce n'est pas exprès qu'on a des enfants, ... c'est un heureux résultat des circonstances de vie. L'agent n'avait pas vu une voiture brûlant un feu rouge, ... mais il avait remarqué une personne traversant la rue hors du passage piéton*, par exemple.

<sup>7</sup> Cf. par exemple Gaatone (1971: 12–16).

<sup>8</sup> Cf. par exemple Grevisse – Goosse (2011: 584c) ; Gaatone (1971: 1–16) ; Gaatone (1992: 93–102) ; Riegel et al. (1994: 297, 303), Taraba (2001).

« de » négatif) sont inclus dans la portée de la négation et que l'effet de sens produit est donc celui de « quantité nulle » ou de « non-existence ».

Nous arrivons donc à la conclusion que le français, pour exprimer l'idée de « quantité nulle », d'« absence » ou de « non-existence » de l'objet, procède à une modification formelle consistant dans la substitution des articles indéfinis ou partitifs (*un, une, des, du, de la*) par le déterminant « de ».

Il en résulte que l'emploi du « de » négatif se voit conditionné par l'absence de la détermination (définitude) du syntagme nominal objet direct. Autrement dit, seuls les syntagmes nominaux au caractère indéfini peuvent se voir accompagnés, sous la portée de la négation, du « de » négatif<sup>9</sup>.

#### 4. Le génitif de négation

Dans la deuxième partie de notre contribution, nous nous proposons d'étudier un autre procédé morphosyntaxique connu sous le nom de « génitif de négation ». Il convient de préciser que le génitif de négation, tout en étant l'une des caractéristiques communes de la syntaxe de la totalité des langues balto-slaves (Oravec, 1976: 202), ne s'emploie guère, de nos jours, dans la même proportion : son emploi varie considérablement d'une langue à l'autre<sup>10</sup>.

Avant de commencer notre analyse, nous jugeons important de mettre en évidence le fait que le cas morphologique privilégié de l'objet direct en slovaque est celui de l'accusatif. Ceci est valable tant pour la forme affirmative que pour la forme négative de la proposition :

- (4) a. *Postavil dom.*  
 construire<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> maison<sub>ACC</sub>  
 'Il a construit une maison.'

Forme négative :

- Nepostavil dom.*  
 NÉG construire<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> maison<sub>ACC</sub>  
 'Il n'a pas construit de maison.'

- b. *Podali inzerát.*  
 passer<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> annonce<sub>ACC</sub>  
 'Ils ont passé une annonce.'

<sup>9</sup> La catégorie de la définitude du syntagme nominal exclut donc l'emploi du « de » négatif. Par exemple : *Aujourd'hui, j'ai vu le facteur.* → *Aujourd'hui, je n'ai pas vu le / \*de facteur.*

<sup>10</sup> Pour la comparaison de la fréquence de l'emploi actuel du génitif de négation en polonais, en tchèque et en russe, voir Guiraud-Weber – Zaremba (2007).

Forme négative :

*Nepodali inzerát.*  
 passer<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> annonce<sub>ACC</sub>  
 'Ils n'ont pas passé d'annonce.'

c. *Napisala román.*  
 écrire<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> roman<sub>ACC</sub>  
 'Elle a écrit un roman.'

Forme négative :

*Nenapisala román.*  
 écrire<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> roman<sub>ACC</sub>  
 'Elle n'a pas écrit de roman.'

Nous pouvons donc constater que, dans les exemples donnés (4a–4c), la négation n'a aucune incidence sur la forme casuelle de l'objet, qui reste à l'accusatif. La raison majeure est le sémantisme des prédicats en question, qui, de surcroît, est intrinsèquement lié aux propriétés sémantiques des objets. Les énoncés (4a–4c) ont en commun, en effet, un type particulier d'objet, appelé objet « effectué » ou « résultatif ». La caractéristique sémantique fondamentale de cet objet est sa non-préexistence à l'action ou au procès indiqué par le verbe ; au moment de la parole, l'objet en question n'est que construit (ou produit) par le verbe.

Ceci dit, nous pouvons rendre explicite notre première constatation : si la négation porte sur un objet « effectué » ou « résultatif », la question de la modification de la rection verbale de celui-ci ne se pose pas : l'objet reste à l'accusatif (Oravec, 1976: 239).

Nonobstant, un deuxième corpus d'énoncés est à considérer, celui des énoncés construits autour des objets directs à caractéristiques sémantiques différentes des précédentes :

- (5) a. *Ona je na vine všetkému, lebo nemá trpezlivosť/trpezlivosti.*  
 elle être<sub>sg. 3</sub> coupable de tout<sub>DAT</sub> car avoir<sub>sg. 3</sub> patience<sub>ACC/GÉN</sub>  
 'Tout ça, c'est de sa faute, car elle n'a pas de patience.'

Structure affirmative correspondante :

mat' trpezlivosť  
 avoir patience<sub>ACC</sub>  
 'avoir de la patience'

- b. *Súper už nenašiel sily/sil na zvrátenie výsledku.*  
 adversaire plus trouver<sub>PASSÉ PERF. sg. 3</sub> force<sub>ACC/GÉN SG/PL</sub> pour inversion résultat<sub>GÉN</sub>  
 'L'adversaire n'a plus trouvé de force(s) pour inverser le résultat.'



Structure affirmative correspondante :

*nájsť silu/sily*  
trouver force<sub>ACC SG/PL</sub>  
‘trouver de la/des force(s)’

c. *Skutočnosť je taká, že konkurencia nepozná zľutovanie/zľutovania.*  
réalité être<sub>sg.3</sub> telle que concurrence<sub>NÉG</sub> connaître<sub>sg.3</sub> pitié<sub>ACC/GÉN</sub>  
‘La réalité est telle que la concurrence ne connaît pas de pitié.’

Structure affirmative correspondante :

poznať zľutovanie  
connaître pitié<sub>ACC</sub>  
‘avoir de la pitié’

d. *Vstával som ráno o siedmej a celý deň si nedožičil odpočinok/odpočinku.*  
me lever<sub>PAS. IMPERF. sg.1</sub> à sept heures et toute journée<sub>NÉG</sub> me donner<sub>PAS. IMPERF. sg.1</sub>  
repos<sub>ACC/GÉN</sub>  
‘Je me levais à sept heures le matin et jamais dans la journée je ne prenais de repos.’

Structure affirmative correspondante :

dožiť si odpočinok  
se donner repos<sub>ACC</sub>  
‘prendre du repos’

Nous observons que, sous l’influence de la négation, certains objets directs, normalement à l’accusatif, peuvent alterner avec des objets au génitif. Essayons de préciser en quoi le corpus des énoncés (5a–5d) se distingue du corpus précédent (4a–4c).

À la différence du corpus précédent (4a–4c), les prédicats dans les énoncés (5a–5d) présentent un sens lexical différent. Ils appartiennent tous, en effet, au groupe des prédicats appelant soit des objets « perspectifs », soit des objets « de contenu » (Oravec, 1976: 203). Parmi les objets directs dits « de contenu », une place privilégiée est occupée par ceux qui se construisent avec le verbe *nemať*/<sub>NÉG</sub> *avoir* (et ses synonymes), ainsi qu’avec un vaste ensemble de verbes appelés traditionnellement « verba dicendi », « verba sentiendi » et « verba cognoscendi » (Oravec, 1967: 26). La forme génitive de l’objet est donc souvent utilisée après les verbes tels que *nečakať*/<sub>NÉG</sub> *attendre*, *nedat’*/<sub>NÉG</sub> *donner*, *nedostať*/<sub>NÉG</sub> *obtenir*, *nedožiť si*/<sub>NÉG</sub> *donner*, *nehľadať*/<sub>NÉG</sub> *chercher*, *nechcieť*/<sub>NÉG</sub> *vouloir*, *nekúpiť*/<sub>NÉG</sub> *acheter*, *nelutovať*/<sub>NÉG</sub> *regretter*, *nenachádzať*/<sub>NÉG</sub> *trouver*, *nepotrebovať*/<sub>NÉG</sub> *nécessiter*, *neprijať*/<sub>NÉG</sub> *recevoir*, *nepýtať*/<sub>NÉG</sub> *demander*, *nežiadať*/<sub>NÉG</sub> *solliciter*, etc. (verbes à objet « perspectif ») ou bien *nebadat’*/<sub>NÉG</sub> *remarquer*, *nečiť*/<sub>NÉG</sub> *sentir*, *nepočuť*/<sub>NÉG</sub> *entendre*, *nepovedať*/<sub>NÉG</sub> *dire*, *nepoznať*/<sub>NÉG</sub> *connaître*, *neprehovoriť*/<sub>NÉG</sub> *dire*, *nespomenúť*/<sub>NÉG</sub> *se souvenir*, *nevidieť*/<sub>NÉG</sub> *voir*,

etc. (verbes à objet « de contenu ») : *Nuž, jeho všestrannost' nepozná hraníc...* (SNK)<sup>11</sup> / *Eh bien, sa polyvalence ne connaît pas de limites... – ... veru nemal chuti myslieť na budúcnosť.* (SNK) / *il n'avait vraiment pas envie de penser à l'avenir – Nebudem to komentovať, po tomto prejave nenachádzam slov.* (SNK) / *Je resterai sans commentaire, après ce discours je ne trouve pas de mots. – ... to všetko by sa mohlo podariť, len sa o to musíme pričiniť a neľutovať námahy ani obetí ...* (SNK) / *tout cela pourrait finir bien, il suffit de mettre la main à la pâte et ne regretter ni les efforts, ni les sacrifices ... – Ako budeš znášať horúčavu a mračná dotieravého hmyzu, ktorý nám celé dni nedá pokoja ?* (SNK) / *Comment vas-tu supporter la chaleur et les nuées de moucheron insupportables qui ne nous laisseront pas tranquilles ? – Ich opovážlivosť a bezočivosť nepozná miery* (SNK) / *Leur désinvolture et leur insolence n'ont pas de mesure, etc.*

La première condition de l'emploi du génitif de négation consiste donc dans le sens lexical du verbe (permettant la rection avec un type particulier d'objets). Or, l'emploi du génitif de négation se voit renforcé (et nous pouvons l'observer dans tous les exemples donnés plus haut) par un autre facteur, celui du sémantisme de l'objet lui-même : en effet, le génitif de négation est un cas privilégié des substantifs présentant des propriétés sémantiques de partitivité. Ce sont donc surtout les noms abstraits, non-dénombrables ou collectifs qui appellent la rection génitive (Oravec, 1976: 236 ; Orlovský, 1991: 254 ; Oravec – Bajžíková, 1986: 106). Le fonctionnement morphosyntaxique du slovaque rejoint donc, dans ce sens, celui du français, car seuls les objets directs non définis peuvent subir la modification formelle<sup>12</sup>.

Il convient de préciser que lesdits verbes « perspectifs » et « de contenu » appellent les objets étant susceptibles de prendre la forme du génitif également à la forme affirmative du prédicat (Oravec, 1976: 203, 236). Dans ce cas-là, on parle du « génitif partitif » qui peut être employé par le locuteur pour donner une valeur partitive à l'objet (valeur complètement absente dans la forme de l'accusatif) : *nakúpiť mäsa* versus *nakúpiť mäso* (acheter de la viande<sub>ACC/GÉN</sub>), *narúbať dreva* versus *narúbať drevo* (couper du bois<sub>ACC/GÉN</sub>), *naliat' vína* versus *naliat' vino* (servir du vin<sub>ACC/GÉN</sub>)<sup>13</sup>.

Toutefois, nous réaffirmons que, ni le « génitif partitif » ni le « génitif de négation » ne sont, en slovaque, de propres rections génitives ; il ne s'agit que des variantes distributionnelles de l'objet direct à l'accusatif.

<sup>11</sup> Les exemples marqués par « SNK » proviennent du Corpus national slovaque (Slovenský národný korpus, voir Bibliographie).

<sup>12</sup> La catégorie de la définitude du substantif est représentée en slovaque surtout par les adjectifs (démonstratifs, possessifs, qualificatifs, etc.) déterminant le substantif du point de vue qualitatif. Dans ce cas-là, l'objet direct prend la forme de l'accusatif (Oravec, 1976: 238–239 ; Orlovský, 1971: 255).

<sup>13</sup> ... *chce zohnať nejaký ten peniaz, aby mohla nakúpiť jedla a cigariet pre svojich bedárov.* (SNK) / ... *elle cherche à trouver le moindre sou pour acheter de la nourriture et des cigarettes pour ses petits pauvres. – Tortu som nestihla, ale nakúpila som mäsa do aleluja.* (SNK) / *Je n'ai pas eu le temps de faire un gâteau, mais j'ai acheté de la viande à gogo. – Nakúpili materiálu, keď sa roznieslo, že sa bude zdražovať.* (SNK) / *Ils ont acheté du matériel, suite à la rumeur sur la hausse des prix. – Tu máš peniaze. Nakúp všetkého do sýtosti.* (SNK) / *Voici ton argent. Achète de tout à satiété.*

Si le locuteur opte donc pour la forme du génitif plutôt que pour la forme de l'accusatif, c'est qu'il poursuit une intention de communication particulière : en effet, la forme du génitif rajoute à l'objet une nouvelle valeur sémantique, celle de la quantité (Oravec – Bajžíková, 1986: 105–106 ; Oravec, 1976: 237 ; Orlovský, 1971: 254). Dans le cas du « génitif partitif », c'est la valeur de la quantité partitive (voir plus haut, ainsi que la note de bas de page <sup>12</sup>). Dans le cas du génitif de négation, c'est la valeur de « quantité nulle » ou d'« absence totale » qui est transmise :

- (6) a. *nedať pokoj – nedať pokoja*  
 $\overset{\text{NÉG}}{\text{donner}} \overset{\text{ACC}}{\text{paix}} - \overset{\text{NÉG}}{\text{donner}} \overset{\text{GÉN}}{\text{paix}}$   
 'donner la paix' – 'ne pas donner la paix'

*nepoznať zľutovanie – nepoznať zľutovania*

- $\overset{\text{NÉG}}{\text{connaître}} \overset{\text{ACC}}{\text{pitié}} - \overset{\text{NÉG}}{\text{connaître}} \overset{\text{GÉN}}{\text{pitié}}$   
 'connaître la pitié' – 'ne pas connaître la pitié'

*nemať chuť – nemať chuti*

- $\overset{\text{NÉG}}{\text{avoir}} \overset{\text{ACC}}{\text{envie}} - \overset{\text{NÉG}}{\text{avoir}} \overset{\text{GÉN}}{\text{envie}}$   
 'avoir envie' – 'ne pas avoir envie.'

Ces exemples illustrent le fait que l'emploi du génitif de négation joue, avant tout, un rôle de « renforcement » (Oravec, 1976: 204 ; Oravec – Bajžíková, 1986: 106). La forme du génitif implique, en effet, un paramètre quantifieur, complètement absent dans la forme de l'accusatif : *nedať pokoja* = *nedať nijaký pokoj* ; *nepoznať zľutovania* = *nepoznať nijaké zľutovanie* ; *nemať chuti* = *nemať najmenšiu chuť*.

Pavlovič (2003: 89–90) poursuit ce raisonnement, tout en mettant en évidence une nouvelle valeur du génitif de négation, qui est celle « d'exclusivité ». Cette notion d'« exclusivité » est incontestable dans l'optique de la « portée de la négation ». L'occurrence d'un génitif de négation correspond, en effet, à un type exclusif de négation, à savoir celui de « négation totale ». Pour rendre visible cette valeur d'« exclusivité », comparons les deux énoncés suivants<sup>14</sup> :

- (7) a. *Láska nepotrebuje zákon.*  
 $\text{amour} \overset{\text{NÉG}}{\text{nécessiter}}_{\text{sg. 3}} \overset{\text{ACC}}{\text{loi}}$   
 'L'amour ne connaît pas la loi.'
- b. *Láska nepotrebuje zákona.* (proverbe)  
 $\text{amour} \overset{\text{NÉG}}{\text{nécessiter}}_{\text{sg. 3}} \overset{\text{GÉN}}{\text{loi}}$   
 'L'amour ne connaît pas de loi.'

L'énoncé (7a) (construit avec un COD à l'accusatif) peut entraîner, en dehors du contexte énonciatif, une ambiguïté sémantique, c'est-à-dire la possibilité d'une double interprétation, dont l'une correspondrait à la négation totale (1), l'autre à la négation partielle (2) :

<sup>14</sup> Exemple emprunté à Pavlovič (2003: 90).

1. = ‘Láska nepotrebuje nijaký zákon.’ (négation totale)  
‘L’amour ne connaît aucune loi.’
2. = ‘Láska potrebuje nie zákon.’ (, ... ale slobodu) (négation partielle)  
‘L’amour connaît non pas la loi.’ (, ... mais la liberté)

Dans l’énoncé (7b), une seule interprétation est possible, celle qui correspond à la négation totale (d’où ladite valeur d’exclusivité) :

1. = ‘Láska nepotrebuje nijaký zákon.’ (négation totale)  
‘L’amour ne connaît pas de loi / ne connaît aucune loi.’

Observons un autre exemple, dans lequel l’opposition des cas accusatif / génitif du COD entraîne deux types de négation possibles :

- (8) a. *Ty jej peniaze*<sup>15</sup> *nepotrebuješ.*  
 toi son<sub>fém.</sub> argent<sub>ACC</sub> nécessiter<sub>sg.2</sub>  
 ‘Tu n’as pas besoin de son argent à elle.’
1. = ‘Ty nepotrebuješ nijaké jej peniaze.’ (négation totale)  
‘Tu n’as pas besoin de son argent à elle.’
  2. = ‘Ty potrebuješ nie jej peniaze’ (, ... ale lásku) (négation partielle)  
‘Ce n’est pas son argent dont tu as besoin (, ... c’est de son amour)
- b. *Ty jej peňazí nepotrebuješ...* (SNK)  
 toi son<sub>fém.</sub> argent<sub>GÉN</sub> nécessiter<sub>sg.2</sub>  
 ‘Tu n’as pas besoin de son argent à elle.’
- 1 = ‘Ty nepotrebuješ nijaké jej peniaze.’ (négation totale)  
‘Tu n’as pas besoin de son argent à elle.’

Cependant, bien que le génitif de négation ait sa raison d’être dans le système linguistique du slovaque, car il est porteur d’une information plus exacte que son équivalent accusatif, il tend à disparaître du slovaque moderne. De nos jours, l’emploi du génitif de négation est ressenti par les locuteurs slovaques comme stylistiquement marqué, rare et quelque peu archaïque. Certains linguistes expriment même à ce propos l’idée que la véritable question aujourd’hui n’est plus celle de délimiter les contextes où le génitif de négation doit être utilisé, mais plutôt de préciser dans quelles distributions linguistiques il est encore acceptable (Oravec – Bajžíková, 1986: 106)<sup>16</sup>.

Le seul contexte où le génitif de négation est systématiquement respecté est celui des constructions figées, à caractère idiomatique. Ces constructions témoignent du fait que

<sup>15</sup> En slovaque, l’objet direct peut être, dans certaines circonstances, antéposé au verbe dont il dépend. L’antéposition n’exclut donc pas l’objet direct de la portée de la négation, ce qui est le cas en français.

<sup>16</sup> Bien que l’usage du génitif de négation soit en nette régression dans le slovaque standard, il est toujours vivant dans la plupart des dialectes régionaux (cf. Oravec, 1976: 239).

l'emploi du génitif de négation était, dans le passé, non seulement imposé par la norme, mais qu'il était d'un usage courant et naturel : *nemám potuchy (poňatia)/je n'en sais rien, nestretol som tam živej duše/je n'y ai rencontré âme qui vive, nepočul si vlastného slova/il ne s'entendait même pas parler, celú noc nezažmúril oka/il n'a pas fermé l'œil de la nuit, nemám ani fuka/je n'ai pas un sou, (jej krása) nemá páru/(sa beauté) n'a pas d'égal, nemám (nenachádzam) slov/je n'ai pas de mots, nevydal ani hláska/il était sans voix, slovka nepovedat'/être sans mot, nemá konca-kraja/sembler ne pas avoir de fin, nemá to hlavy ani päty/ça n'a ni queue ni tête, etc.*

## 5. Conclusion

Nous avons observé l'incidence de la négation propositionnelle sur l'objet direct postposé au verbe dans les constructions verbales personnelles en français et en slovaque, tout en mettant en évidence deux procédés morphosyntaxiques parallèles : variation des articles partitif et indéfini accompagnant le syntagme nominal objet direct en français (le « de » négatif) et variation casuelle du complément direct en slovaque (le génitif de négation).

Nous avons pu constater que le point commun entre ces deux structures morphosyntaxiques est l'expression d'une quantité nulle ou de la non-existence de l'objet direct (se trouvant sous la portée de la négation). Toutefois, nous avons démontré qu'alors qu'en français l'emploi du « de » négatif s'applique à tous les types d'objets directs, en slovaque ce n'est pas le cas : seuls les objets « perspectifs » et « de contenu » permettent la forme du génitif. De plus, l'emploi du « de » négatif relève de la norme et s'observe systématiquement, tandis que le génitif de négation tend, de nos jours, à disparaître. Son usage n'est même plus respecté dans les cas d'une possible ambiguïté sémantique. Le génitif de négation, ressenti comme stylistiquement marqué, ne se conserve, de nos jours, systématiquement, que dans des groupes de mots figés ou dans certains dialectes régionaux.

**Résumé. Francúzske záporné de a slovenský záporový genitív v konštrukciách s osobným prechodným slovesom.** Príspevok načrtáva paralely, ale aj zásadné rozdiely medzi francúzskym záporným *de* a slovenským záporovým genitívom. Ide o dva morfosyntaktické prostriedky uplatňované vo vetnej negácii pri absolútnom zápore, teda pri vyjadrení nulovej kvantitý predmetového mena v konštrukciách s osobným prechodným slovesom.

## Bibliographie

- GAATONE, David (1971), "Articles et négation", *Revue Romane*, n° 6, 1–16 [version électronique] [consulté le 26/08/2012]. Disponible sur : [http://img.kb.dk/tidsskriftdk/pdf/rro/rro\\_0006-PDF/rro\\_0006\\_95171.pdf](http://img.kb.dk/tidsskriftdk/pdf/rro/rro_0006-PDF/rro_0006_95171.pdf)
- (1992), "De négatif entre la syntaxe et la sémantique. Réflexions sur quelques propriétés du déterminant *de*", *Langue française*, n° 94, 93–102 [version électronique] [consulté

- le 12/10/2012]. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr\\_00238368\\_1992\\_num\\_94\\_1\\_5805](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lfr_00238368_1992_num_94_1_5805)
- GREVISSE, Maurice – GOOSSE, André (2011), *Le Bon Usage – Grammaire, langue française*, 15<sup>e</sup> éd., Paris – Louvain-la-Neuve : DeBoeck – Duculot.
- GUIRAUD-WEBER, Marguerite – ZAREMBA, Charles (2007), “Incidence de la négation sur les deux premiers actants de la phrase en polonais, russe et tchèque”, in : TOURATIER, Christian – ZAREMBA, Charles (éd.), *La négation*. Travaux du Cercle Linguistique d’Aix en Provence, n° 20, 49–67 [version électronique] [consulté le 02/10/2012]. Disponible sur : [http://sites.univ-provence.fr/wclaix/travaux/travaux\\_20\\_neg\\_guiraud\\_zaremba.pdf](http://sites.univ-provence.fr/wclaix/travaux/travaux_20_neg_guiraud_zaremba.pdf)
- HERNÁNDEZ-PARICIO, Francisco (1994), “La négation et l’hypothèse inaccusative”, *Linx*, n° 5, 91–120 [version électronique] [consulté le 09/10/2012]. Disponible sur : <http://linx.revues.org/1197>
- MÜLLER, Claude (1991), *La négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève : Librairie Droz.
- ORAVEC, Ján (1967), *Väzba sloviés v slovenčine*, Bratislava: Vydavateľstvo SAV.
- (1976), “Záporový genitív”, *Kultúra slova*, 10, n° 6, 202–206, 236–240.
- ORAVEC, Ján – BAJZÍKOVÁ, Eugénia (1986), *Súčasný slovenský spisovný jazyk – syntax*, Bratislava: SPN.
- ORLOVSKÝ, Jozef (1971), *Slovenská syntax*, Bratislava: Obzor.
- PAVLOVIČ, Jozef (2003), *Negácia v jednoduchej vete*, Bratislava: Slavistický kabinet SAV.
- RIEGEL, Martin – PELLAT, Jean-Christophe – RIOUL, René (1994), *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.
- SLOVENSKÝ NÁRODNÝ KORPUS (2009), prim-4.0-public-all, Bratislava: Jazykovedný ústav Ľ. Štúra SAV [consulté le 08/10/2012]. Disponible sur : [www:http://korpus.juls.savba.sk](http://www.korpus.juls.savba.sk)
- TARABA, Ján (2001), *Francúzška gramatika*, Bratislava: SPN.
- TOURATIER, Christian (2007), “La négation : essai de définition et portée”, in : TOURATIER, Christian – ZAREMBA, Charles (éd.), *La négation*. Travaux du Cercle linguistique d’Aix-en-Provence, n° 20, 10–33.
- (2008), “La portée de la négation ?”, *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout – De lingua Latina*, vol. 1. [version électronique] [consulté le 02/02/2013]. Disponible sur : <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Touratier.pdf>

Monika Andrejčáková  
 Katedra románskych jazykov a literatúr  
 Pedagogická fakulta  
 Univerzita Komenského v Bratislave  
 Račianska 59  
 SK–813 34 BRATISLAVA  
 République slovaque

## EN TORNO A LAS UNIDADES LÉXICAS Y FRASEOLÓGICAS

Lubomír Bartoš

Universidad de Ostrava  
*lubomir.bartos@osu.cz*

**Resumen.** El artículo se ocupa del estatuto de las unidades plurilexemáticas denominativas que suelen incluirse tanto en la esfera de la lexicología como en la de la fraseología. Sobre la base de un corpus de neologismos, el autor trata de arrojar nueva luz sobre la problemática.

**Palabras clave.** Unidades pluriverbales o plurilexemáticas. Sintagmas libres. Compuestos léxicos y sintagmáticos. Colocaciones. Locuciones. Fijación. Idiomatidad.

**Abstract. On Lexical and Phraseological Units.** The article aims to define the status of multi-word designations and to classify them; Spanish linguists include them either in lexicology, or in phraseology. Different authors' conceptions are confronted in this article and the author tries to take a stand, based upon his own material corpus, on the conceptual and terminological chaos without claiming the definitive solution of the given problem.

**Keywords.** Pluriverbal and plurilexematic units. Independent syntagms. Collocations. Locutions. Fixation. Idiomaticity.

Al ocuparnos en el presente artículo de las combinaciones Adj + N / N + Adj, nos limitaremos a analizar solo una pequeña parcela de la formación de unidades pluriverbales o plurilexemáticas que suelen etiquetarse como grupos nominales, unidades léxicas complejas,

sintagmas lexicalizados, compuestos sintagmáticos, colocaciones, locuciones, expresiones idiomáticas, etc.

Hay autores que las incluyen en el dominio de la lexicología, otros insertan algunas de ellas en la fraseología. Fuera de estas dos disciplinas, en las consideraciones sobre el estatuto y la clasificación de las unidades, vienen implicadas prácticamente todas las disciplinas lingüísticas; en lo que se refiere concretamente a las unidades objeto de nuestro interés, son especialmente la sintaxis y la semántica las que desempeñan al respecto un papel primordial.

Existe un sinnúmero de obras y tratados concebidos desde diferentes enfoques que afrontan esta complejísima e intrincada problemática. Debido a este hecho, no es de extrañar que los investigadores no hayan llegado al consenso al tratar de definir tales unidades, priorizando lógicamente cada uno la esfera en que se especializa. Las diferencias criterios, conceptuales y terminológicas se manifiestan tanto en la definición del estatuto de las unidades analizadas como en la delimitación de las mismas entre sí.

Aunque no coincidimos en todo lo que dice M. Alvar Ezquerro a propósito de las unidades, en el fondo expresa acertadamente el confusionismo conceptual y terminológico existente:

El problema radica en saber cuál es la frontera entre la unidad fija y el enunciado libre, pues existe una zona de paso entre lo que es libre y lo que ha sido fijado, donde las combinaciones de elementos que sólo son frecuentes en el discurso —pero nada más—, donde las colocaciones, donde la fraseología (bajo el nombre de construcción, giro, modismo, frase hecha, idiotismo, etc.), son muestras de que el paso de lo libre a lo fijado no es discreto, sino continuo ( Alvar Ezquerro, 1995: 24).

Hay dos motivos del porqué hemos optado, para nuestro estudio, por el tema tan ampliamente discutido y discutible. Primero, pretendemos resumir y tal vez arrojar nueva luz sobre las combinaciones arriba mencionadas apoyándonos en las concepciones de varios autores; sin embargo, nos damos perfecta cuenta de que resulta absolutamente imposible consultar centenares de trabajos al respecto. Segundo, disponemos de nuevos materiales surgidos del proceso de neologización, pues el vocabulario se va enriqueciendo constantemente sobre todo por diferentes tipos de unidades léxicas complejas o pluriverbales (compuestos) y unidades fraseológicas.

Dejaremos aparte los compuestos etiquetados como léxicos, ortográficos o amalgamados igual que los sintagmas libres que, en principio, no constituyen unidades léxicas aunque no se puede descartar la posibilidad de su transformación en unidades léxicas o fraseológicas, concretamente en las llamadas colocaciones. A continuación pasaremos revista a algunas concepciones de los lexicólogos y fraseólogos muy heterogéneas referentes a nuestro tema añadiendo ciertas observaciones críticas.

En el capítulo sobre los compuestos sintagmáticos que figura en la monografía de **S. Varela Ortega**, a estos se los clasifica en tres tipos: compuestos preposicionales, compuestos yuxtapuestos y compuestos de nombre y adjetivo. Sin embargo, al aducir ejemplos para ilustrar los tipos mencionados, la lingüista poco respeta el punto de vista semántico incluyendo en ellos las formaciones que pertenecen más bien al ámbito de la fraseología, tales como: *piel de gallina*, *ojo de buey*, *caballo de batalla*, *oro negro*, *agua pesada*, *carta*



*blanca* (Varela Ortega, 2005: 82–84), lo que confirma también su definición aplicada a las unidades fraseológicas al atribuirles la no deducibilidad de sus componentes, característica de los fraseologismos.

Mervyn F. Lang, a su vez, adscribe a los compuestos sintagmáticos de nuestro tipo la propiedad de designar un concepto semánticamente coherente, o sea, que poseen el significado único no deducible del de sus componentes. No obstante, se plantea el problema de si todos estos compuestos considerados como tales cumplen con este requisito. A nuestro modo de ver, la cohesión semántica (significado único) y la deducibilidad semántica de los elementos del compuesto no se contradicen; basta con citar los ejemplos ofrecidos por **M. F. Lang**: *contestador automático, cajero automático, madera dura, escalera mecánica, fabricación textil* en los que ambos constituyentes son perfectamente deducibles semánticamente sin que el compuesto resultante pierda su cohesión y su estatus léxico (Lang, 1992: 123). Se desprende de lo antedicho que al análisis del compuesto debería preceder el análisis semántico de sus constituyentes.

Pero hay casos en los que no es realizable la deducibilidad del significado de los componentes debido a los cambios más o menos profundos<sup>1</sup> que conllevan la transcategorización de los eductos que se convierten en unidades fraseológicas (locuciones nominales).

**G. Guerrero Ramos**, al tratar las formaciones neológicas, destaca la productividad de las unidades complejas (compuestos), especialmente de las constituidas por N + Adj que ejemplifica por los neologismos siguientes: *pirata aéreo, luz verde, espalda mojada, cara pintada*; la autora las define como «[...] conjunción de dos elementos constituyentes identificables y susceptibles de tener empleos autónomos [...]» (Guerrero Ramos, 1995: 32). Señalemos que la investigadora no recurre al análisis semántico, no distinguiendo las unidades léxicas y las fraseológicas e insertando ambas formaciones en la categoría de compuestos.

A este propósito cabe decir que con el desarrollo de los estudios fraseológicos comienza a prevalecer la concepción que distingue las unidades léxicas complejas (compuestos sintagmáticos) de las unidades fraseológicas (colocaciones y locuciones) a pesar de que los dos tipos de unidades comparten muchos rasgos comunes.

**J. Martínez Marín** pretende solucionar la diferencia entre las unidades léxicas complejas y las unidades fraseológicas reservándoles el puesto en dos disciplinas: en la lexicología y en el análisis del discurso. Adopta el término de **Guerrero Ramos** de unidades léxicas complejas que engloban los compuestos aglutinados (amalgamados) y las que se designan como compuestos sintagmáticos notando que son precisamente los últimos los que surgen actualmente por procesos neológicos.

Desde el punto de vista morfológico, el investigador menciona la variedad de tipos, especialmente la de los nominales. Sin dedicar mucho espacio al aspecto sintáctico, pasa al semántico constatando que el significado de las unidades léxicas complejas es la forma de designar las realidades. En los ejemplos que aduce, se mezclan las unidades léxicas y las fraseológicas, p. ej. *oído interno, ácido ascórbico, legítima defensa, pirata aéreo*. Coincidimos con **Martínez Marín**, quien adscribe a las unidades léxicas complejas el carácter

<sup>1</sup> «El cambio semántico que se produce en los constituyentes puede ser marginal, moderado o acusado» (Lang, 1992: 93).

nominativo, mientras que a las unidades fraseológicas les asigna el contenido semántico [...] *no exactamente equivalente al significado léxico* (Martínez Marín, 1999: 109).

A propósito de las unidades fraseológicas, el autor sostiene que no existen mecanismos de formación, a diferencia de las unidades léxicas a las que éstos se aplican. Es interesante la interpretación de las unidades del tipo *éxito clamoroso, postura recalcitrante* que **Martínez Marín** clasifica como colocaciones cuya fijación se efectúa a nivel de uso (según **G. Corpas Pastor** a nivel de norma), mientras que a nivel de lengua son combinaciones libres.

**C. Otaola Olano** resume en su extensa obra (2004: 110–120) las concepciones de diferentes investigadores relativas a las formaciones complejas según sus posturas teóricas, lo que da origen a una gama de denominaciones al respecto. En cuanto a las unidades que aquí sometemos al análisis, la autora les confiere la etiqueta de disjuntas subordinantes (Otaola Olano, 2004: 114–116). Aparece cierta contradicción en su interpretación semántica de los compuestos, ya que por una parte afirma que su denotación se realiza en bloque y no es deducible de los elementos constituyentes, pero por otra parte sostiene que el significado global del compuesto no es ajeno al significado de sus constituyentes (Otaola Olano, 2004: 111).

Resumiendo lo hasta ahora expuesto, nos parece indispensable que el investigador, al analizar las unidades pluriverbales, focalice su atención tanto en los significados de sus componentes como en el significado de la formación resultante. En cuanto a la primera obligación, el componente puede poseer el significado literal o adquirir el significado traslaticio (idiomático). El cambio semántico se produce sobre todo en el adjetivo modificador del nombre núcleo, puesto que, a veces, goza de una extraordinaria polisemia. Sorprende que en la tabla sinóptica elaborada por **Otaola Olano**, en la que registra las estructuras de los constituyentes y de los resultantes nominales y adjetivales, no se pongan ejemplos de los compuestos sintagmáticos N + Adj y Adj + N.

En resumen: suscribimos la opinión de la lingüista cuando observa que falta denominación genérica para distintas combinaciones y que no existe unanimidad entre los especialistas para asignar a las combinaciones las características diferenciadoras.

**J. A. Miranda** recapitula las definiciones de la composición que figuran en los diccionarios de **R. Lewandowski**, **J. Dubois** y **C. Cardona**. Al proceder él mismo a analizar la composición, nos parece cuestionable su interpretación al reducirla a la creación de compuestos amalgamados pasando por alto los compuestos sintagmáticos. Se identifica con muchos lexicólogos en la tesis de que el compuesto no es la suma de sus componentes. Ello vale, a nuestro parecer, solo para las unidades cuyo estatuto es fraseológico y no para otras cuyos constituyentes mantienen sus significados rectos autónomos (Miranda, 1994: 65).

En la amplia concepción de la composición del ya citado **M. Alvar Ezquerro** se integran varios procedimientos entre los que nuestra atención se centra en la disyunción. Al analizar las relaciones semánticas entre los constituyentes, el autor las define como de especificación; los ejemplos citados pertenecen tanto a las unidades léxicas (compuestos): *guerra civil, opinión pública, goma arábiga*, como a las unidades fraseológicas: *cuento chino, pájaro carpintero, pájaro mosca, pájaro bobo*, etc.

No compartimos la opinión de **Alvar Ezquerro** formulada en los siguientes términos: «La disyunción es una forma de composición **no muy frecuente** (lo subrayado es nuestro)

en español [...]» (1995: 26), porque la especificación no se limita a las denominaciones de animales y plantas como lo demuestran los ejemplos de nuestro corpus: *cajero automático*, *restaurante móvil*, *cirujano plástico*, *actividad sísmica* y muchísimos otros.

**E. Alarcos Llorach** parte en su estudio del concepto de sintagma, considerando que éste es el único que puede definirse como signo autónomo a diferencia de lexemas y morfemas. En su concepción se confunden los procesos de derivación y composición como se desprende de las formas *cabrito* y *sacacorchos* que «[...] visto del contenido [...] son sintagmas con lexema compuesto» (Alarcos Llorach, 1983: 11). De ello se deduce que el eminente lingüista identifica los términos lexema compuesto y sintagma. Resulta sorprendente que en el concepto de lexema incluya también el morfema *-it*, constituyente del sintagma *cabrito* y que diferencie el lexema y el significante postulando: ... *el lexema de significante (mar)*... (Alarcos Llorach, 1983: 14).

**M. J. Fernández Leborans** (2003: 50–58) presenta en su monografía un análisis complejo del sintagma nominal con sus complementos que tiene un particular interés para nuestras consideraciones.

Coincidimos con su tesis de que los sintagmas son categorías sintácticas que constan de constituyentes nucleares y adjuntos; sin embargo, señala que muchos sintagmas pasan por el proceso de lexicalización convirtiéndose en piezas léxicas (unidades léxicas complejas o fraseológicas). Se comprueba así la íntima vinculación entre la Sintaxis, la Lexicología y la Fraseología. Es interesante observar que la lingüista incluye en la composición sintagmática nominal solo el sintagma preposicional (SP) omitiendo la estructura con el adjetivo modificador del núcleo, muy expuesta a la lexicalización y la fraseologización.

A diferencia de la mayoría de los investigadores quienes, al ocuparse de la composición, siguen criterios sintácticos, **A. Manteca Alonso-Cortés** niega hasta cierto punto la relación entre la sintaxis y el léxico diciendo al respecto: «[...] mantendremos la proposición de que el compuesto carece de sintaxis salvo en aspectos relativamente triviales, esto es, que constituye un sintagma o frase elemental» (Manteca Alonso-Cortés, 1987: 333). Recordemos a este propósito la definición de los compuestos nominales de E. Benveniste: *La composition nominale est une micro-syntaxe* (1967: 145).

Sin embargo, casi todos los lingüistas operan con los conceptos sintácticos de núcleo y adjunto o de determinado y determinante. Por tanto, discrepamos de la tesis de **Manteca Alonso-Cortés** en la que afirma paradójicamente: *La composición en general tiene la propiedad de ser no composicional. El significado del compuesto no es la función de sus partes* (1987: 333). Pero no siempre es así, ya que hay compuestos cuyos componentes o uno de ellos guardan sus significados básicos, de modo que el resultado de la formación es composicional representando la suma de los significados, p. ej.: *centro escolar*, *cadena alimentaria*, *arresto domiciliario*, etc. Tiene parcialmente razón el autor aduciendo ejemplos de compuestos yuxtapuestos no composicionales: *pájaro mosca*, *hombre rana* o *canción protesta*. La diferencia estriba en la interpretación del significado literal o idiomático de los componentes.

A propósito del significado idiomático o metafórico de las formaciones hay que citar a **J. J. Montés Giraldo**, quien basándose en materiales léxicos procedentes de Colombia, que tienen cierta vigencia para el español en general, analiza el paso de las nuevas creaciones del habla a la lengua. Distingue los procedimientos gramaticalizados referentes a la lengua y los procedimientos metafóricos que, al convencionalizarse, pasan a través de la

norma a la lengua; llega a la conclusión de que se impone «[...] la necesidad de incluir los procedimientos metafóricos en el campo de la creación léxica» (Montés Giraldo, 1987: 337). En su estudio genético, realmente explicativo como afirma, examina diferentes formas de metáforas.

Uno de los tratados más inspiradores sobre los compuestos es el de **M<sup>a</sup>. A. Seijo Castroviejo**, en el que destaca el papel del proceso de composición. La autora cita a este respecto al ya mencionado **Montés Giraldo**: *La composición es, sin duda alguna, uno de los recursos de mayor importancia a la disposición de la lengua viva para la ampliación y renovación del léxico* (Seijo Castroviejo, 1982: 201).

Dejemos aparte las consideraciones generales de la investigadora referentes a las unidades derivadas y compuestas; para el objetivo del presente artículo es relevante su intento de establecer la diferencia entre la palabra compuesta y el sintagma adscribiéndoles la estructura bimembre común. En su concepción, los sintagmas manifiestan una posible alteración del orden posicional de sus constituyentes a diferencia de los compuestos cuyo orden de elementos resulta inalterable; por otra parte, los componentes del sintagma pueden recibir morfemas gramaticales mientras que en los compuestos solo un elemento puede ser modificado. Esta tesis es aplicable solo a los compuestos amalgamados que la autora denomina compuestos sintácticos. Este término se presta a la confusión con el de compuestos sintagmáticos, los cuales son tratados por la autora de forma marginal, etiquetándolos como compuestos por subordinación.

A propósito de la interpretación semántica de los compuestos, el concepto discutible es el de idea única que debe expresar el compuesto. **Seijo Castroviejo** rechaza tal tesis argumentando: *El hecho de poder desmembrarse el compuesto sintáctica y semánticamente, gracias a la clara motivación, es incompatible, a nuestro parecer, con el hecho de que exprese una idea única* (Seijo Castroviejo, 1982: 207). Del análisis del corpus de nuestras formaciones N + Adj parece evidente la descomposicionalidad semántica de los elementos. De todos modos, el sintagma es la base de la que se originan los compuestos del tipo: *dieta equilibrada, cadena alimentaria, arresto domiciliario, etc.*

Resumiendo, constatemos que el análisis de los compuestos, al igual que el de todas las unidades pluriverbales, debería realizarse en sus tres aspectos o valores que se condicionan: el sintáctico, el semántico y el léxico.

Hace ya casi 40 años que la lingüista rumana **A. Giurescu** publicó su excelente monografía *Les mots composés dans les langues romanes*; a pesar del tiempo transcurrido, algunas de sus tesis siguen vigentes, siendo utilizadas en trabajos posteriores, especialmente en los que operan con las estructuras profunda y superficial, aunque la terminología haya experimentado ciertos cambios.

Fijemos nuestro interés solo en los compuestos que son objeto de nuestro análisis, o sea, en las combinaciones N + Adj y Adj + N. La autora reparte estas estructuras en más categorías según los tipos de adjetivos (calificativos, posesivos, participiales). Aquí nos dedicaremos únicamente al primero y al tercero a los que añadiríamos los adjetivos relacionales. Los esquemas que representan la conversión de la estructura profunda en la superficial generando los compuestos (sintemas en la terminología de **A. Martinet** adoptada por **Giurescu**) son bastante complicados de modo que dificultan la interpretación de los educos. Además, la mayoría de los ejemplos citados pertenece a los llamados amalgamados

siguiendo la autora el criterio de **Martinet** quien los define así: «[...] le composé est le résultat de l'amalgamation de deux monèmes indépendants [...]» (Giurescu 1975: 31).

Un análisis muy detallado de la composición lo presenta **J. F. Val Álvaro** (2000: 4757–4841). Clasifica los compuestos en léxicos o propios y sintagmáticos o impropios; la diferencia estriba en que en los impropios se combinan dos palabras mientras que en los propios se trata de la fijación de estructuras sintácticas. Esta diferencia no resulta relevante para nuestro tema; sin embargo, nos parece muy significativo lo que dice el autor a propósito de los compuestos sintagmáticos que [...] *revelan una de las fronteras más difíciles de trazar entre léxico, morfología y sintaxis* (Val Álvaro, 2000: 4763).

Al analizar los compuestos sintagmáticos del ámbito nominal, el estudioso les atribuye, entre otras, las siguientes características: estructuras sintácticas fijadas, expresión de conceptos unitarios, mayor resistencia a la cohesión cuanto mayor es su grado de transparencia semántica. Detengámonos en el aspecto semántico al que el autor concede una importancia capital. El problema reside en la interpretación del valor unitario, de la composicionalidad o no composicionalidad de la unidad y, por último, del sentido recto (literal) o traslaticio (idiomático).

La solución al problema daría lugar a la distinción entre las unidades léxicas (compuestos) y las unidades fraseológicas (colocaciones y locuciones). **Val Álvaro** sostiene la tesis de que «[...] los compuestos no resultan de la simple adición de los rasgos de sus constituyentes» (2000: 4765) citando los ejemplos que caben dentro de nuestras consideraciones: *caja fuerte, negocio redondo, balanza comercial, papel mojado*; se observa en ellos la pérdida del significado literal en uno de sus constituyentes. Por tanto, este hecho impide que tales unidades se consideren como unidades léxicas, o sea, como compuestos, sino como unidades fraseológicas (locuciones).

A nuestro parecer, hace falta distinguir, en general, entre: las construcciones sintácticas sin lexicalización que admiten diferentes modificaciones, las construcciones que constan de componentes que, guardando su sentido recto (literal), se etiquetarían como compuestos sintagmáticos y, al fin, las construcciones cuyos componentes se caracterizan por el sentido traslaticio constituyendo unidades fraseológicas. En los dos primeros casos, el significado es deducible por sus componentes, calificándose la unidad como composicional, mientras que en el tercer caso, el significado resultante no es deducible por sus constituyentes, produciéndose la no composicionalidad de la unidad.

De lo anteriormente dicho se desprende que los conceptos de composicionalidad y no composicionalidad, igual que los conceptos de sentido recto o traslaticio (idiomático) marcan los límites entre las construcciones puramente sintácticas, las unidades léxicas (compuestos) y las unidades fraseológicas (colocaciones y locuciones).

Procedamos ahora a analizar nuestro corpus de ejemplos. Dejemos aparte las unidades sintácticas de estructura Adj + N, (actualmente poco productivas) y centremos nuestra atención en las de estructura N + Adj, cuyo componente adjetival viene representado por los adjetivos modificadores estructural y semánticamente muy diversos, los cuales, desempeñando la función clasificadora con respecto al nombre, proporcionan a la construcción sintagmática valor denominativo, p. ej.: *aire acondicionado, dieta equilibrada, material rodante, platillo volante* (adjetivos participiales), *actividad sísmica, arresto domiciliario, cadena alimentaria, embargo hipotecario, familia nuclear, hecatombe ecológica, hora lectiva, pizarra digital, placa tectónica, brecha generacional, dieta mediterránea* (adjetivos

derivados relacionales), *atún rojo*, *cine negro*, *judías rojas*, *neumático verde*, *números rojos*, *crema catalana*, *primavera árabe*, *café turco*, *comida rápida*, *lluvia ácida* (adjetivos calificativos simples), *guerra teledirigida*, *familia monoparental*, *trastorno bipolar* (adjetivos parasintéticos). Los ejemplos citados cubren las categorías de compuestos, colocaciones y locuciones. Por falta de espacio, dejaremos para la próxima ocasión el análisis del papel de los adjetivos en la formación de diferentes unidades.

Otros autores que se ocupan de las unidades léxicas complejas y de los compuestos son **C. Piera** y **S. Varela** en la *Gramática descriptiva* ya citada. Los autores analizan las relaciones entre la morfología y la sintaxis señalando que esta última repercute en la lexicología. Por consiguiente, existe la interdependencia entre los sintagmas libres y las unidades léxicas, puesto que los sintagmas libres pueden generar unidades léxicas (y fraseológicas). No nos parece adecuado aplicar a los compuestos el atributo “lexicalizados”, que lo son por definición, ni tampoco el de opacidad semántica, la que según los autores es el único rasgo que «[...] permite distinguir el compuesto de la agrupación formada libremente en la sintaxis» (Piera, Valera, 2000: 4411).

A nuestro juicio, este último criterio sirve más bien para diferenciar los compuestos de las locuciones (unidades léxicas y unidades fraseológicas).

No nos parece necesario profundizar en las características que diferencian los sintagmas libres de las unidades léxicas, más relevancia atribuimos al interés que los investigadores prestan a las dos unidades fraseológicas, es decir, a las locuciones y a las colocaciones en relación con la denominatividad y la composicionalidad. En cuanto a las locuciones, los investigadores les asignan un carácter no composicional, repartiéndolas en siete grupos según la estructura sintagmática que las genera. Resulta sorprendente que entre los sintagmas nominales no figuren las locuciones emparentadas con los compuestos sintagmáticos difiriendo en el aspecto semántico. El segundo tipo, las colocaciones pertenecientes al uso, se definen como composicionales, no formando unidades léxicas. En su caracterización, los autores adoptan la concepción de **G. Corpas Pastor** (1996: 53–87) advirtiendo que sus ejemplos, igual que los aducidos por otros lingüistas, no son claramente clasificables (Bartoš, 2004: 57–67).

Apoyamos la opinión de los investigadores de que las unidades sometidas al análisis no son insertables en compartimientos estancos, no resultando fácil «[...] la separación entre los sintagmas lexicalizados o idiomáticos, léxicos complejos y compuestos propiamente dichos» (Piera, Varela, 2000: 4384). No obstante, incluso en esta cita se refleja un caos terminológico.

Hay lingüistas que, aunque en sus tratados se dedican primordialmente a la fraseología y la fraseografía, no pasan por alto la problemática lexicológica, al igual que los lexicólogos, a su vez, no omiten del todo los problemas fraseológicos.

En el capítulo “Spanisch: Phraseologie” **A. Zuluaga** (1992: 125–131) resume los problemas fundamentales relativos a las unidades fraseológicas prestando una especial atención a su fijación e idiomática. Al adscribirles el rasgo de fijación como definitorio admite su gradualidad y la posibilidad de aparecer en diferentes tipos de variantes, lo que pone en tela de juicio la fijación como tal, tomándose en cuenta la inequivalencia sinónima de las variantes diatópicas y diastráticas (socioculturales).

En cuanto a la idiomática, **A. Zuluaga** incluye sorprendentemente en las unidades fraseológicas las que carecen de idiomática poseyendo significado literal (*común*

y corriente), las que difícilmente podrían etiquetarse como locuciones (*siempre y cuando, cada quisque*), y las que no tienen significado lingüístico (*adiós, chao*). Tampoco coincidimos con el fraseólogo cuando constata que «[...] la idiomática se reconoce como **ausencia del contenido semántico** de los componentes de una UF» (Lo subrayado es nuestro.) (Zuluaga, 1992: 127).

Para nuestro tema resulta importante el deslindamiento que el estudioso intenta hacer entre los compuestos y las locuciones. Se deduce de sus consideraciones que se inclina hacia las concepciones de los lingüistas **Séchehay** y **Benveniste**, las que siguen siendo aceptables a pesar de que desde su formación ha transcurrido más de medio siglo y que se pueden resumir como sigue: si los componentes son semánticamente identificables y si respetan las reglas morfosintácticas, generan compuestos, y si no cumplen con estos requisitos adquiriendo sentido idiomático, constituyen locuciones. En resumen: la formación de compuestos corresponde al proceso de lexicalización y la de locuciones, a su vez, al proceso de fraseologización. Son, a nuestro parecer, dos procesos independientes perteneciendo a dos disciplinas distintas aunque emparentadas. Por tanto, no compartimos la tesis de **A. Zuluaga** quien postula que: *Un compuesto puede llegar a convertirse en locución* (1992: 130).

El problema premencionado cuya solución parece de difícil consenso, lo trata de elucidar **M<sup>a</sup>. A. Castillo Carballo** (1998: 149–155) apoyándose en una rica y heterogénea bibliografía. Nos parece extremadamente arriesgado aceptar como criterio relevante el ortográfico, el cual consideramos superficial y poco fiable para distinguir las dos unidades; este criterio propuesto ya por **Corpas Pastor** lo adopta la autora:

Por razones prácticas (*sic*), y ante falta de criterios adecuados que permitan deslindar claramente los compuestos sintagmáticos (sin unión ortográfica) de las locuciones, hemos decidido considerar compuestos a todas aquellas unidades léxicas formadas por la unión gráfica (y acentual) de dos o más bases; y locuciones, a aquellas unidades que, presentando un grado semejante de cohesión interna, no muestran unión ortográfica (Corpas Pastor, 1996: 93).

En cuanto a las unidades que la estudiosa somete al análisis, nos parecen válidas sus siguientes palabras:

En conjunto, la investigación española ha considerado las locuciones, por tanto, como un subtipo dentro de los compuestos, aunque nunca ha desistido en la búsqueda de criterios firmes que marquen la línea divisoria entre ambos, especialmente en el terreno fraseológico (Castillo Carballo, 1998: 152).

**S. Ettinger** concibe la formación de palabras como etapa precedente a su aplicación a la lexicografía. Menciona la diferencia entre los estudios tradicionales orientados al aspecto formal y los modernos que dan preferencia al aspecto semántico. A nuestro modo de ver, las dos orientaciones deberían completarse. Entre los autores que **Ettinger** presenta como modelos de estudios modernos figuran **H. Marchand** y **E. Coseriu**, cuyas concepciones analiza pormenorizadamente. Luego examina la formación de palabras según la escuela generativo-transformacional, atribuyéndole lo novedoso de operar con formantes

como constituyentes de palabras compuestas y con la estructura profunda de la que se deriva la estructura de superficie de las unidades.

Las unidades léxicas pluriverbales las reparte el autor en dos grupos: colocaciones y combinaciones fijas de lexemas (unidades fraseológicas, modismos, refranes, etc.). De ello se desprende que las colocaciones no las inserta en las unidades fraseológicas caracterizándolas solo como tendencia sintáctico-semántica. En las combinaciones fijas de lexemas incluye las unidades fraseológicas para cuya clasificación se sirve de los trabajos de autores soviéticos y alemanes, admitiendo en conclusión: *No existen todavía intentos de clasificación lingüística convincentes y coherentes, y parece muy difícil encontrar criterios válidos para tal clasificación* (Ettinger, 1982: 154).

A la problemática de la fraseología y fraseografía vienen dedicados los estudios publicados en la obra colectiva editada por **G. Wotjak**. En el presente artículo resumiremos solo dos contribuciones que se relacionan estrechamente con nuestro tema. **L. Ruiz Gurillo** (1998: 13–37), al tratar de establecer las categorías de las unidades fraseológicas, constata que el enfoque adoptado puede ser amplio o estrecho. Analiza detalladamente las propiedades fraseológicas según los diferentes niveles lingüísticos; por lo que se refiere a las unidades que estamos examinando, es el nivel léxico-semántico el que juega el papel más importante. A las unidades les confiere la autora, entre otros rasgos que dejaremos aparte, el valor de unidades léxicas reproducibles, idiomáticas y semánticamente no composicionales. Estos rasgos se dan especialmente en la unidad denominada locución prototípica, pero aparecen igualmente en otras unidades bastante heterogéneas que caben dentro del ámbito fraseológico.

En la clasificación propuesta por **Ruiz Gurillo** se patentiza la gradualidad del fenómeno fraseológico combinándose los rasgos de fijación e idiomatidad. Debido a este hecho, la investigadora recurre a los conceptos de zona nuclear y zona periférica. Los rasgos van acompañados de adverbios “totalmente”, “meramente”, “parcialmente” que relativizan hasta cierto punto la inclusión de las unidades en categorías determinadas; además, la fraseóloga cita para cada una un solo ejemplo.

En la clasificación surge cierta confusión: las locuciones meramente fijas podrían identificarse con los compuestos, la categoría de las unidades sintagmáticas no nos parece incluíble en la fraseología y, por último, las combinaciones frecuentes (p. ej. *por la mañana*) tampoco son fraseológicas. En resumen: en la clasificación que omite las colocaciones, desaparece la diferencia entre las unidades pertenecientes a la lexicología o a la fraseología cubriendo las segundas prácticamente todas las unidades pluriverbales.

La investigadora **M. González Rey** (1998: 5773) al principio de su artículo cita la definición de las unidades fraseológicas de **G. Wotjak**, en la que destaca los rasgos de fijación, prefabricación y repetición. Carece de interés para nuestro tema tratar la fraseología paremiológica que constituye la tercera esfera de fraseologismos en la concepción de **González Rey**. Las dos restantes son denominadas Fraseología colocacional y Fraseología idiomática a las que la autora adscribe los rasgos mencionados y además la composicionalidad, con excepción de la Fraseología idiomática, que carece de la misma. Las colocaciones y las expresiones idiomáticas las divide, algo arbitrariamente, a nuestro parecer, en dos áreas, o sea, en la lengua general y en la de especialidad.

En cuanto a las colocaciones, la autora las identifica con los compuestos que reduce a los amalgamados incluyendo en las colocaciones diferentes tipos de locuciones (*sic*)



adjetivas, adverbiales, conjunciones y preposiciones siendo su rasgo definitorio la composicionalidad. A propósito de las colocaciones, González Rey expresa la vacilación con respecto a su inserción en las unidades fraseológicas señalando: *Las colocaciones deben de tener un lugar reconocido, dentro o fuera de la fraseología* (1998: 60). Su estudio aporta algunas ideas novedosas pero para nuestro tema resulta inutilizable, puesto que los ejemplos que ilustran su clasificación se reducen a unidades verbales.

En conclusión: todos los intentos encaminados a definir el estatuto de las unidades pluriverbales y establecer su clasificación han hasta ahora fracasado, debido a diferentes enfoques de los lexicólogos y fraseólogos quienes no raras veces siguen expresando su pesimismo acerca de la solución definitiva de la problemática.

**Résumé. O lexikálních a frazeologických jednotkách.** Článek se zaměřuje na definici statusu víceslovných pojmenovacích jednotek a na jejich klasifikaci; u španělských lingvistů jsou zařazovány buď do lexikologie, nebo do frazeologie. V článku jsou konfrontovány koncepce různých autorů a na základě vlastního materiálového korpusu se autor pokouší zaujmout stanovisko k pojmovému a terminologickému chaosu bez nároku na definitivní řešení problému.

## Bibliografía

- ALARCOS LLORACH, Emilio (1983), “Consideraciones sobre la formación léxica”, in: *Serta philologica Lázaro Carreter I*.
- ALVAR EZQUERRA, Manuel (1995), *La formación de palabras en español*, Madrid: Arco/Libros.
- BARTOŠ, Lubomír (2004), “Observaciones sobre las llamadas colocaciones”, *Études Romanes de Brno*, L 25, Universidad de Brno.
- BENVENISTE, Émile (1967), “Fondements syntaxiques de la composition nominale”, *BSL*, LXIII.
- CASTILLO CARBALLO, M<sup>a</sup>. Auxiliadora (1998), “Compuestos o locuciones”, in: Alvar Ezquerro, M. y Corpas Pastor, G., *Diccionarios, frases, palabras*, Málaga: Universidad.
- CORPAS PASTOR, Gloria (1997), *Manual de fraseología española*, Madrid: Gredos.
- ETTINGER, Stefan (1982), “Formación de palabras y fraseología en la lexicografía”, in: Haensch, G., Wolf, L., Ettinger, S., Werner, R., *La lexicografía*, Madrid: Gredos.
- FERNÁNDEZ LEBORANS, M. J. (2003), *Los sintagmas del español, I. El sintagma Nominal*, Madrid: Arco/Libros.
- GIURESCU, Anca (1975), *Les mots composés dans les langues romanes*, The Hague – Paris: Mouton.
- GONZÁLEZ REY, M<sup>a</sup> Isabel (1998), “Estudio de la idiomatidad en las unidades fraseológicas”, in: Wotjak, G.: *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Frankfurt am Mein: Vervuert – Madrid: Iberoamericana.

- GUERRERO RAMOS, Gloria (1995), *Neologismos en el español actual*, Madrid: Arco/Libros.
- LANG, Mervyn, F. (1992), *Formación de palabras en español*, Madrid: Cátedra.
- MANTECA ALONSO-CORTÉS, Ángel (1987), “Sintaxis del compuesto”, *Lingüística Española Actual*, Madrid: Instituto de cooperación iberoamericana.
- MARTÍNEZ MARÍN, Juan (1999), “Unidades léxicas complejas y unidades fraseológicas. Implicaciones didácticas”, in: *V Jornadas de metodología y didáctica de la lengua española: el neologismo*, Cáceres: Universidad.
- MIRANDA, J. A. (1994), *La formación de palabras en español*, Salamanca: Ediciones Colegio de España.
- MONTES GIRALDO, José Joaquín (1984), “Sobre los procedimientos de creación léxica y su clasificación”, *Lingüística Española Actual*, Madrid: Instituto de cooperación iberoamericana.
- OTAOLA OLANO, Concepción (2004), *Lexicología y semántica léxica*, Madrid: Ediciones Académicas.
- PIERA, Carlos, VARELA, Soledad (2000), “Relaciones entre morfología y sintaxis”, in: Bosque, I., Demonte, V. (dirs.), *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, vol. 3, Madrid: Espasa Calpe.
- RUIZ GURILLO, Leonor (1998), “Una clasificación no discreta de las unidades fraseológicas del español”, in: Wotjak, G.: *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Frankfurt am Mein: Vervuert – Madrid: Iberoamericana.
- SEIJO CASTROVIEJO, María Antonia (1982), “Algunas observaciones sobre las formaciones compuestas”, in: *Anuario de Estudios Filológicos*, V, Cáceres: Universidad.
- VAL ÁLVARO, José F. (2000), “La composición”, in: Bosque, I., Demonte, V. (dirs.), *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, vol. 3, Madrid: Espasa Calpe.
- VARELA ORTEGA, Soledad (2005), *Morfología léxica: la formación de palabras*, Madrid: Gredos.
- ZULUAGA, Alberto (1992), “Spanisch: Phraseologie”, in: *Lexikon der Romanistischen Linguistik, Band VI/1*, Tübingen: Niemayer.

Lubomír Bartoš  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita v Ostravě  
Reální 5  
CZ-701 03 OSTRAVA 2  
República Checa

# INTERFERENCIAS MORFOSINTÁCTICAS DEL GALLEGO EN EL CASTELLANO DE GALICIA

Irena Fialová  
Universidad de Ostrava

*irena.fialova@osu.cz*

**Resumen.** El presente artículo se centra en la relación entre el gallego y el castellano, las dos lenguas oficiales de Galicia, ocupándose de la influencia que ejerce el gallego sobre el castellano dentro del marco del fenómeno lingüístico de interferencias. Aparte de la base teórica, en la que se define el término de interferencias, el artículo aduce ejemplos concretos que ilustran cómo afecta el gallego a la lengua castellana influyendo en ella desde el punto de vista de la morfosintaxis. Los ejemplos aquí expuestos han sido extraídos de los comentarios en la página de Facebook del diario gallego *La Voz de Galicia*.

**Palabras clave.** Castellano en Galicia. Interferencias. Morfosintaxis. Sociolingüística. Contacto de lenguas.

**Abstract. Morphosyntactic Interferences of Galician in Galician Spanish.** The article deals with the relation between Galician and Spanish, two official languages used in Galicia. It is devoted to the influence of Galician on Spanish in the frame of interferences as a linguistic phenomenon. Besides the theoretical base where interferences are defined, it presents specific examples of how Galician influences Spanish and its morphosyntax. The examples were borrowed from the contributions released on the Facebook page of *La Voz de Galicia*, a Galician daily paper.

**Keywords.** Spanish in Galicia. Interferences. Morphosyntax. Sociolinguistics. Languages in contact.

## 1. Introducción

El objetivo de este artículo es la descripción de uno de los fenómenos lingüísticos más comunes en las comunidades bilingües, las interferencias lingüísticas. Hemos decidido presentar su concepto y aplicarlo al caso concreto de la situación lingüística en Galicia. Las dos lenguas oficiales de la Comunidad Autónoma de Galicia, el gallego y el castellano, ejercen indudablemente una influencia mutua, sin embargo, la dirección desde la lengua minoritaria hacia la mayoritaria, es decir las influencias que realiza el gallego sobre el castellano, es menos tratada, por lo que la hemos escogido para nuestra investigación. Dentro del vasto campo que presenta el estudio de interferencias hemos optado por dedicarnos a las que podríamos clasificar como interferencias morfosintácticas. A pesar de que las publicaciones científicas que tratan este tema ofrecen una amplia gama de interferencias concretas, no hemos conseguido ejemplificarlas todas, por lo que mencionaremos solo las influencias más notables y frecuentes que podemos encontrar en el habla cotidiana. Para tal fin hemos decidido ilustrar estos casos con ejemplos extraídos de la página de Facebook del diario *La Voz de Galicia*.

## 2. Concepto de interferencia

El término de «interferencia» proviene del campo de la física, no obstante, en la segunda mitad del siglo XX se asentó también en otras disciplinas científicas, como p. ej. en la Psicología, Pedagogía, etc. En la Sociolingüística se suele aplicar el término de «interferencia» a la situación de lenguas en contacto propiamente dicha, así como al ámbito de la enseñanza de las lenguas extranjeras. A la hora de explicar este concepto los lingüistas no son unánimes, por lo que nos encontramos con definiciones a veces hasta discrepantes. Una de las primeras —y hasta ahora en muchos aspectos válida— es la de Weinreich, quien en su obra pionera *Lenguas en contacto* describe las interferencias como

los casos de desviación con respecto a las normas de cualquiera de las dos lenguas que ocurren en el habla de los individuos bilingües como resultado de su familiaridad con más de una lengua, es decir, como resultado de contactos (1974 [1953]: 17).

Uno de los mayores desacuerdos relacionado con las interferencias consiste en su evaluación desde el punto de vista de la normatividad, es decir, hasta qué punto se las puede considerar agramaticales e incorrectas. Siguiendo la misma línea, surge la pregunta de si su empleo en la comunicación constituye un rasgo negativo, una incapacidad del hablante. Así lo entiende p. ej. Silva Valdivia, que define la existencia de una interferencia como «una incapacidad del hablante para mantener deslindados en su práctica lingüística los códigos de las dos lenguas con las que está en contacto» (1999: 604). Precisamente por estas razones ha aparecido la polémica también sobre la denominación del concepto, pero en sentido contrario: para no teñir de negativo este concepto de influencia, ha aparecido la sugerencia de abandonar el término de «interferencia» como algo indeseado, que insinúa y recuerda la mencionada incorrección, sustituyéndolo por un término más neutro, la «transferencia», cuyo uso proponen, entre otros, López Morales (2004: 219) o Vinagre Laranjeira (2005: 17).

En cualquier caso, el término que prevalece en los trabajos que se ocupan de este fenómeno es el de «interferencia» y nosotros también preferimos usarlo en este artículo. De todas formas, recordemos que en el tratamiento de las interferencias no deberíamos acentuar su matiz peyorativo, puesto que, como bien recuerda Blas Arroyo, aplicando estos conceptos a una comunidad bilingüe, «nociones como las de “gramaticalidad” y “aceptabilidad” deben ser consideradas con mucho cuidado, pues no podemos partir de las normas de los códigos tomados aisladamente» (1998: 36). Además tenemos que ser conscientes de que en muchos casos después de cierto período de tiempo, la interferencia puede desembocar en una integración totalmente legal y aceptada en la lengua. No obstante, para clasificarla después como tal, sería indispensable llevar a cabo investigaciones, ante todo cuantificativas: p. ej. para justificar el establecimiento en el sistema de una interferencia que de este modo podría ser considerada ya como una integración en la lengua.

Debido al hecho de manifestarse en el nivel del habla, la interferencia como concepto se sitúa a veces en posición similar a la del cambio de código, con lo que las definiciones de estos fenómenos se suelen traslapar. Sin embargo, mientras que la cualidad más significativa del cambio de código es la intencionalidad (existe cierta motivación que lleva a los hablantes a la alternancia entre dos lenguas), en el caso de la interferencia los autores (p. ej. Vinagre Laranjeira (2005), Bartolotta & Vozmediano (2006) o Gómez Molina (2000)), subrayan su cualidad de individual e involuntaria. En todo caso, la mencionada distinción, a la que podemos añadir además los fenómenos del préstamo y del calco, se nota en particular en el plano léxico, el cual no forma parte de nuestro interés en este artículo, por lo que no entraremos en más detalles sobre este aspecto.

Habiendo mencionado los rasgos más significativos de las interferencias, tampoco debemos olvidar una cualidad más general: que las interferencias entre dos lenguas no se desarrollan en solo una dirección, sino que son recíprocas. A pesar de este hecho, como podemos observar en el panorama de los trabajos que tratan este tema, predominan con creces las investigaciones que estudian la influencia en la dirección “lengua mayoritaria → lengua minoritaria”, que es sin duda la dirección más frecuente y sus pruebas son mejor observables. Sin embargo, esta prevaleciente unidireccionalidad conlleva a la casi inexistencia de estudios teóricos que puedan establecer unas bases sólidas para la investigación de las interferencias ocasionadas en el otro sentido, o sea las que describimos en este texto.

### **3. Interferencias del gallego en el castellano: el caso de la morfosintaxis**

Anteriormente hemos mencionado que las interferencias se pueden identificar en todos los planos lingüísticos. Hay autores que las clasifican según otros criterios; uno de ellos es Blas Arroyo (2006: 219–233) que propone una división en siete grupos fundamentada en mecanismos de subestimación, sobreestimación, reinterpretación, sustitución, importación, pérdida y mantenimiento de los fenómenos lingüísticos. Según estas reglas —en concreto hablamos del último grupo— p. ej. podemos considerar expresamente interferencias también las formas poco usadas o anticuadas en el resto del territorio español, pero sobrevivientes en las regiones estudiadas por influencia de otra lengua del Estado español. En este caso evidentemente no hablamos de las incorrecciones o errores.

Nosotros, con el fin de trazar una clasificación más clara y unívoca, nos apoyamos en una división más tradicional, según los niveles lingüísticos, de acuerdo con Hernández

García (1998: 66–76), Siguan (2001: 176) o Domínguez Vázquez (2001). La última hace una observación sobre la predictibilidad de las interferencias. Según su tesis, las interferencias son más predecibles en los campos cerrados que en los abiertos, los cuales estarían representados ante todo por el nivel léxico.

Para reducir el campo de interés, nos concentramos en el aspecto de las interferencias morfosintácticas. En comparación con las interferencias léxicas (donde tenemos que tomar en consideración la intención del hablante y el grado de integración de una unidad léxica en el sistema, operando además con los términos de préstamos, extranjerismos y el cambio de código) en el nivel morfosintáctico la situación parece relativamente clara. Los hablantes no suelen generar enunciados considerados agramaticales o no normativos y la posibilidad de reconocerlos es más fácil. Al mismo tiempo, según Blas Arroyo (1993: 40), estas interferencias son las menos estudiadas, dado que se trata de un campo cerrado y estas no ocurren con mucha frecuencia.

También el contacto lingüístico del gallego con el castellano se demuestra en todos los planos lingüísticos. Existen muchos estudios que clasifican y enumeran estas interferencias basándose, en la mayoría de los casos, en la «intuición del hablante», en el idiolecto de los investigadores. Algunas de las descripciones del castellano hablado de Galicia son muy completas (García, 1998; Porto Dapena, 2001; Rojo, 2005; Hermida Gulías, 2007), brindándonos un amplio abanico de las posibles interferencias; no obstante, no tienen en cuenta la frecuencia de los mencionados rasgos y los enumeran todos, sin ningún tipo de distinción. Por estas razones, para mostrar un detalle de la variante hablada en el noroeste de España, hemos optado por apoyarnos en las características aducidas en un trabajo más reciente y no tan especializado, que, precisamente por este aspecto, recoge los rasgos más llamativos, exentos de dudas.

En este estudio de Klee & Lynch (2009: 72–74) se subraya la expresión del pasado de indicativo como el rasgo morfosintáctico más notable del castellano hablado en Galicia, dedicándole un subcapítulo entero. Debido a la inexistencia del pretérito compuesto y el pluscuamperfecto en el gallego, se utilizan en el castellano de Galicia con mucha menos frecuencia. Por otro lado, por la inconsciencia de su uso normativo, en muchos hablantes se puede observar incluso la ultracorrección: el uso de los tiempos compuestos en contextos que para el castellano peninsular serían impensables. Además, algunos hablantes recurren al uso del imperfecto de subjuntivo (solo las formas terminadas en *-ra*, *-ras*, etc.) en lugar del pretérito pluscuamperfecto por dos claros motivos; para equilibrar el sistema lingüístico, por un lado, y porque estas formas existen como pluscuamperfecto<sup>1</sup> en el gallego, por otro.

En lo que se refiere a los sustantivos, los autores mencionan el cambio de género con respecto al castellano (*el sal*, *la puente*), así como la formación de un plural diferente en los pronombres demostrativos (*estes*, *eses*). Otra notable interferencia del gallego es el uso del sufijo *-iño*, aplicable a varias clases de palabras. También observamos la influencia en

---

<sup>1</sup> En la terminología del gallego nos encontramos en este caso tanto con la denominación «pluscuamperfecto» (*Dicionario da Real Academia Galega*), como «antepretérito» (*Normas ortográficas e morfolóxicas do idioma galego*).

el empleo de preposiciones: la presencia de la preposición *en* en vez de *a* en construcciones dinámicas o la generalización del uso de la preposición *por*, p. ej. en la construcción tipo *llaman por papá*.

Para terminar la selección de los rasgos más importantes del contacto entre el gallego y el castellano, mencionemos tres perífrasis verbales que figuran en el castellano de Galicia. Son las perífrasis de participio con los verbos *dar* y *tener*; la primera —utilizada más en forma negativa— con el significado de «no conseguir hacer algo», la segunda como perífrasis de repetición en el pasado. La tercera es una perífrasis de infinitivo en forma de *haber+de+infinitivo* y significa una acción próxima, que está a punto de realizarse.

#### 4. Análisis del corpus y ejemplos

Para averiguar el uso de las interferencias enumeradas más arriba, ilustrarlas con un ejemplo concreto o añadir otras interferencias más, hemos analizado un corpus basado en los comentarios en la página de Facebook del periódico *La Voz de Galicia*. Esta página tiene unos 80 000 seguidores<sup>2</sup> y como se trata de un medio de comunicación gallego, se supone que los comentarios —tanto en gallego como en castellano— están hechos por los habitantes de Galicia que en alguna medida han entrado en contacto con estas lenguas y tienen cierta competencia comunicativa en ellas. Además, este medio nos ha parecido el más apropiado, dadas sus características —ante todo la expresividad y la espontaneidad— que a veces incluso bordean el estilo oral. Para mantener estas dos cualidades, dejamos en los ejemplos la escritura original, sin corregir los errores en los enunciados.

El rasgo más llamativo y frecuente es, en nuestra opinión, el uso del sufijo *-iño*. Lo podemos observar tanto en sustantivos y adjetivos como en locuciones adverbiales:

Madre mía! El PP dice algo con *sentidiño!*  
 precioso el faro más *bonitiño !!!*  
 Terrible hija mía terrible jajajaja *pobriño*.  
 y por favorrr estas practicas son bastante *viejiñas* ya para atribuir las a estos libros  
 Sousapoza estará preocupadísimo porque en el *Parlamentiño* no se puede emplear  
 fácticamente el epanyol (ni el catalán, ni el vascuence...)  
 pues por españa tienen fama de *burriños* y los catalanes de tacaños y los andaluces  
 de vagos  
 pos la semana que viene pasaré por ahí a llenar el depósito de camino a mi casita de  
 lugo, a pasar un *pouquiño* de *friiño* galego

Otra interferencia muy notable está relacionada con los tiempos del pasado, en concreto con la prevalencia del pretérito indefinido que podemos observar en los primeros tres casos. Sin embargo, también es bastante frecuente el uso del pretérito perfecto ocasionado por la hipercorrección para cuya ilustración nos sirve la última frase del siguiente bloque:

¡¡ ME ENCANTO VISITAR ESTE MURO !!!  
 la verdad me quedé un poco sorprendida al verlo hoy por la mañana  
 hoy no dormí  
 Más concretamente de los mangantes que han salido ayer a la calle.

<sup>2</sup> A fecha de 3 de febrero de 2013 ha tenido esta página 82 497 seguidores.

Entre las perífrasis verbales más típicas del castellano agallegado hemos encontrado una de participio: *dar+participio* con el significado de «conseguir algo».

Aver lo que *damos aguantado* los que nos estamos quedando...

Después de la búsqueda en el corpus añadimos a las interferencias ya mencionadas otras más. Recordemos que a veces se trata de unos rasgos observables también en otras partes de las zonas hispanohablantes, pero dado el contacto entre el gallego y el castellano, existe mayor probabilidad de que sean más fruto de esta convivencia que de una tendencia general. Sería el caso de la perífrasis *deber+infinitivo* que significa obligación, a veces sustituida por la perífrasis *deber+de+infinitivo*, cuyo uso inapropiado registra el *Diccionario panhispánico de dudas* mencionando que en estos contextos «la norma culta rechaza hoy el uso de la preposición *de* ante el infinitivo»<sup>3</sup>. En gallego, sin embargo, estas dos perífrasis son perfectamente intercambiables. Veamos aquí algunos ejemplos que consideramos interferencias de esta índole:

Totalmente de acuerdo con que *debería de existir* un único aeropuerto en Galicia.  
Paula prado lo que *debería de hacer* es explicar lo que pasa en el ayuntamiento de Santiago  
CRITICO que veamos que estos actos *DEBEN DE SER* NORMALES  
Lo mínimo que *debería de hacer* el periodista es leer el libro antes de sacar sus dedos a pasar por el teclado

La construcción *darse de cuenta de algo* revela características parecidas. El *Diccionario panhispánico de dudas* advierte que «no es admisible en la lengua general culta la forma *\*darse de cuenta*»<sup>4</sup> dando a conocer de este modo que se trata de un rasgo común a todos los hispanohablantes sin especificar ninguna zona geográfica, sin embargo nosotros pensamos que en el castellano agallegado hay otro motivo para utilizar esta estructura, a saber, la existencia de la construcción *darse de conta de algo*.

Pero bueno no *se dio de cuenta* antes de 15 horas

Otro ejemplo de una perífrasis influenciada por el gallego es la construcción (ante todo) temporal *ir+a+infinitivo* que en el gallego desempeña las mismas funciones que en el castellano, pero tiene la forma *ir+infinitivo*. Por estas razones, también en el castellano de Galicia, a veces se suprime la preposición *a*, lo que podemos registrar en los siguientes ejemplos:

¿qué *va ir* un policía de buzo a mirar si estás meando debajo del bañador?  
*vamos tener* q estar todos tumbados como sardinillas en la lata y sin movernos

La última interferencia que comentaremos es el empleo del artículo determinado con los antropónimos. Aunque la *Nueva gramática de la lengua española. Manual* (RAE, 2010: 220) constata que «los nombres de pila no suelen llevar artículo, si bien aparece

<sup>3</sup> [<http://lema.rae.es/dpd/?key=deber>, cit. 6-1-2013]

<sup>4</sup> [<http://lema.rae.es/dpd/?key=cuenta>, cit. 6-1-2013]



en la lengua popular de muchos países», en el gallego se utiliza con más frecuencia en el habla coloquial y consideramos que precisamente por estas razones se suele mencionar como rasgo propio del castellano de Galicia (Hermida Gulías, 2004: 62) y su uso es mucho más extendido en esa zona, como vemos p. ej. en los casos siguientes:

pagarle *al* antonio y morirme antes de los 40.  
yo no lo sigo pero en mi trabajo lo ponen y sinceramente hubiese preferido perderle el pelo de vista *al* bisbal  
como *la* juli siempre habla en serio...

## 5. Conclusión

En el artículo hemos perseguido el fin de esbozar la complicada situación lingüística en las comunidades bilingües ilustrándola con las interferencias lingüísticas morfosintácticas ocasionadas por la influencia del gallego en el castellano. Las interferencias representan uno de los fenómenos clave del contacto de lenguas, aunque a la hora de definir las no todos los lingüistas son unánimes. Tanto el problema de atribuirle a un fenómeno la etiqueta de «interferencia» como la delimitación de su concepto frente al cambio de código o al préstamo representan un importante reto para los sociolingüistas. Para estudiar las interferencias como un concepto global, hay que tomarlas en cuenta también en la dirección «lengua minoritaria → lengua mayoritaria» y no solamente al revés, que suele ser un enfoque más investigado y mejor documentado.

**Résumé. Morfosyntaktické interference galicijštiny v galicijské španělštině.** Článek se zabývá vztahem mezi dvěma oficiálními jazyky užívanými v Galicii, galicijštinou a španělštinou. Věnuje se vlivu galicijštiny na španělštinu v rámci jazykového fenoménu interferencí. Kromě teoretického základu, v němž interference definuje, uvádí konkrétní příklady, jak galicijština na španělštinu působí a ovlivňuje ji po morfosyntaktické stránce. Tyto příklady byly převzaty z příspěvků na facebookové stránce galicijského deníku *La Voz de Galicia*.

## Bibliografía

- BARTOLOTTA, Salvatore, VOZMEDIANO, Inmaculada H. (2006), “La interferencia: fenomenología y situación actual”, in: *Interlingüística*, N° 16, s. p.
- BLAS ARROYO, José Luis (1993), *La interferencia lingüística en Valencia (dirección catalán-castellano): Estudio sociolingüístico*, Castelló: Universitat Jaume I.
- (1998), *Las comunidades de habla bilingües. Temas de sociolingüística española*, Zaragoza: Pórtico.

- (2006), “Las lenguas de España en contacto”, in: MIGUEL APARICIO, E. de & M. C. BUITRAGO GÓMEZ (coords.), *Las lenguas españolas: un enfoque filológico*, Madrid: Ministerio de Educación y Ciencia, 209–242.
- DOMÍNGUEZ VÁZQUEZ, María José (2001), “En torno al concepto de interferencia”, in: *CLAC*, N° 5, [<http://www.ucm.es/info/circulo/no5/dominguez.htm>; cit. 5.1.2013].
- GARCÍA, Constantino (1998), *El castellano de Galicia. Interferencias lingüísticas entre gallego y castellano*, Madrid: Anaya.
- GÓMEZ MOLINA, José Ramón (2000), “Transferencia y cambio de código en una comunidad bilingüe. Área metropolitana de Valencia (I y II)”, in: *Contextos*, N° 33–36, 309–360.
- HERMIDA GULÍAS, Carme (2004), *Gramática práctica (Morfosintaxe)*, Santiago de Compostela: Sotelo Blanco.
- (2007), “La comunidad de lengua gallega”, in: TURELL, M. T. (ed.), *El plurilingüismo en España*, Barcelona: IULA, Documenta Universitaria.
- HERNÁNDEZ GARCÍA, Carmen (1998), “Una propuesta de clasificación de la interferencia lingüística a partir de dos lenguas en contacto: el catalán y el español”, in: *Hesperia*, N° I, 61–79.
- KLEE, Carol A., LYNCH, Andrew (2009), *El español en contacto con otras lenguas*, Washington: Georgetown University Press.
- LÓPEZ MORALES, Umberto (2004), *Sociolingüística*, 3.ª ed., Madrid: Gredos.
- PORTO DAPENA, Álvaro (2001), “El español en contacto con el gallego”, in: Congreso Internacional de la Lengua Española, *El español en la sociedad de la información*, [[http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad\\_diversidad\\_del\\_espanol/4\\_el\\_espanol\\_en\\_contacto/porto\\_a.htm](http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad_diversidad_del_espanol/4_el_espanol_en_contacto/porto_a.htm); cit. 20.12.2012].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2005), *Diccionario panhispánico de dudas*, [<http://lema.rae.es/dpd/>].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA (2010), *Nueva gramática de la lengua española. Manual*, Madrid: Espasa Libros.
- REAL ACADEMIA GALEGA (2012), *Dicionario da Real Academia Galega*. [<http://www.realacademiagallega.org/>]
- REAL ACADEMIA GALEGA / INSTITUTO DA LINGUA GALEGA (2005), *Normas ortográficas e morfolóxicas do idioma galego*, Santiago de Compostela: Xunta de Galicia.
- ROJO, Guillermo (2005), “El español de Galicia”, in: CANO, R. (coord.), *Historia de la lengua española*, 2ª ed. actualizada, Barcelona: Ariel.
- SIGUAN, Miquel (2001), *Bilingüismo y lenguas en contacto*, Madrid: Alianza Editorial.
- SILVA VALDIVIA, Benito (1999), “¿Qué sucede cuando mezclamos los idiomas? ¿Qué puede hacer el profesor de lengua?”, in: *Actas del VII Simposio Nacional de la Federación de Asociaciones de Profesores de Español*, Lugo, 593–606.

- VINAGRE LARANJEIRA, Margarita (2005), *El cambio de código en la conversación bilingüe: la alternancia de lenguas*, Madrid: Arco/Libros.
- WEINREICH, Uriel (1974 [1953]), *Lenguas en contacto*, Caracas: Universidad Central de Venezuela.

[<https://www.facebook.com/lavozdeg Galicia>]

Irena Fialová  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita v Ostravě  
Reální 5  
CZ-701 03 OSTRAVA 2  
República Checa



# ESTUDIO DE LA NEOLOGÍA POR SUFIJACIÓN COMO PROCESO METONÍMICO EN ESPAÑOL<sup>1</sup>

Enrique Gutiérrez Rubio

Universidad Palacký de Olomouc / Universidad Matej Bel de Banská Bystrica

*egutierrez.rubio@gmail.com*

**Resumen.** Este artículo trata de comprender y exponer qué tipos de procesos cognitivos se activan con mayor frecuencia en la formación de (nuevas) palabras mediante sufijación del español actual. Con esta finalidad se presentan los resultados de un estudio sistemático de 150 neologismos del español peninsular, entendiendo la formación de palabras mediante sufijación como un proceso de naturaleza metonímica. Los datos relativos a los neologismos son comparados con los obtenidos para un estudio anterior de carácter general, de modo que se muestran con claridad las principales tendencias de la neología sufijal del español contemporáneo.

**Palabras clave.** Neología. Metonimia. Formación de palabras. Sufijación. Español peninsular. Lingüística cognitiva.

**Abstract. A Study of the Neology by Suffixation as a Metonymic Process in Spanish.** The article aims to understand and to present what kind of cognitive processes are more frequently activated in the Spanish word-formation by suffixation. In order to explore this issue, 150 neologisms in European standard Spanish had been systematically analyzed according to the hypothesis that suffixal word-formation can be understood as a metonymic process. The data obtained from this

---

<sup>1</sup> La investigación que se presenta en este artículo ha sido posible gracias al apoyo del proyecto de investigación *Diversidad lingüística y comunicación* („Jazyková rozmanitosť a komunikace“ – JARKO), CZ.1.07/2.3.00/20.0061, cofinanciado por el Fondo Social Europeo y el Gobierno de la República Checa.

analysis were compared with the data from a previous study of more general characteristics, as a result of which the main tendencies of the current Spanish suffixal neology are presented.

**Keywords.** Neology. Metonymy. Word-formation. Suffixation. European Spanish. Cognitive linguistics.

### 1. Estudio de la formación de palabras como proceso de naturaleza metonímica

La aparición de la lingüística cognitiva, hace ahora algo más de treinta años, ha puesto a nuestra disposición una enorme cantidad de nuevas herramientas con las que abordar el estudio de los fenómenos lingüísticos. Una de estas nuevas posibilidades es la aplicación de la metáfora y la metonimia al análisis de unidades gramaticales gracias, precisamente, a que estos elementos ya no son entendidos como meros tropos literarios sino, muy por el contrario, como procesos cognitivos que motivan fenómenos lingüísticos.

Desde esta perspectiva cognitiva, la metáfora sería un proceso por el que una unidad conceptual (la fuente) crearía un “acceso mental” hasta una segunda entidad (la meta), situada cada una de ellas en un dominio conceptual distinto. Así, la oración “esta relación (sentimental) no lleva a ninguna parte” sería una realización lingüística de la metáfora conceptual *el amor es un camino* y pondría en relación estos dos dominios conceptuales, de modo que el más abstracto (amor) se entiende a través del más físico y, por tanto, cognitivamente hablando, más sencillo de comprender (camino).

Por su parte, la metonimia sería un proceso cognitivo de naturaleza muy similar a la metáfora —tanto que en ocasiones resulta complejo marcar con claridad los límites entre ambos fenómenos—, si bien en este caso la fuente y la meta estarían situadas en el interior de un mismo (único) dominio, de ahí que la idea central sea la contigüidad de las dos entidades conceptuales, como en el supuesto de la oración “el café se ha volcado”, donde lo que realmente se ha volcado no es el café sino la taza que lo contenía (cf. entre otros, Kövecses y Radden, 1998; Kövecses, 2010; Barcelona, 2012).

La investigación que presentamos en este artículo se enmarca en este género de trabajos de carácter cognitivo, puesto que aborda el estudio del neologismo formal del español peninsular —y, más concretamente, del realizado mediante sufijación— desde el planteamiento defendido por Janda (2011: 359), y que nosotros compartimos, según el cual “the semantic relationships between stems, affixes, and the words they form can be analyzed in terms of metonymy, and that this analysis yields a better, more insightful classification than traditional descriptions of word-formation”.

Según esta teoría, existiría un claro paralelismo entre la metonimia tradicional (o léxica) ya anteriormente mencionada “el café se ha volcado” y el proceso sufijal *flor* > *florero*, puesto que ambos responderían a una metonimia del tipo *contenido-contenedor*.

Para este estudio, siguiendo nuevamente los criterios de Janda (2011), hemos trabajado con un inventario de 25 posibles fuentes y metas —del tipo *contenido* y *contenedor* que acabamos de señalar— creado sobre la base del completo trabajo sobre metonimia léxica de Peirsman y Geeraerts (2006) y que estaría dividido en cuatro subtipos: *acción*, *estado*, *cambio de estado*, *suceso*, *modo*, *tiempo* (relativos a acciones); *agente*, *producto*, *paciente*,

*instrumento* (relativos a participantes); *entidad, abstracción, característica, grupo, líder, material, cantidad* (relativos a entidades); *parte, todo, contenido, contenedor, ubicado, ubicación, poseído, poseedor* (relativos a parte-todo)<sup>2</sup>.

Así, en nuestro estudio, el ejemplo anterior *flor* > *florero* sería analizado de la siguiente manera:

Fuente: *contenido* (sustantivo)

Meta: *contenedor* (sustantivo)

Sufijo: *-ero*

A nuestro parecer, la justificación para la existencia de este tipo de análisis no radica meramente en su carácter innovador, sino que consideramos que el estudio sistemático de las relaciones metonímicas que rigen la formación de palabras, en este caso por sufijación, nos puede decir mucho más sobre la naturaleza del fenómeno que los trabajos de corte más tradicional en los que —incluso en aquellos casos donde se describen en gran detalle los distintos sufijos, sus variantes, su evolución diacrónica e incluso la semántica asociada a ellos— se presta una atención escasa a la relación que se establece entre la palabra base y la derivada (cf. entre otros, Real Academia Española, 2009; Bosque Muñoz y Demonte Barreto, 1999; Pharies, 2002).

Con la pretensión de llenar este vacío hemos iniciado una serie de investigaciones sobre metonimia y sufijación de la que este artículo forma parte. En un trabajo previo basado en los principios aquí expuestos (Gutiérrez Rubio, 2013), estudiamos las posibilidades de la derivación sufijal en el léxico común o estándar del español peninsular a través del análisis de todos los ejemplos citados en las 300 páginas que a este tema le dedica la *Nueva gramática de la lengua española* de la Real Academia Española (2009: 337–661). Los resultados obtenidos —que serán brevemente expuestos en la sección 4 de este artículo— pusieron en evidencia la necesidad de complementar este análisis de carácter “general” con otros que muestren la frecuencia de uso, así como las tendencias actuales en la derivación sufijal del español contemporáneo. De ahí el interés por estudiar estos procesos en un corpus formado exclusivamente por neologismos.

## 2. La neología y su estudio

La Real Academia define *neología* como el “Proceso de formación de neologismos” o como el “Estudio de los neologismos”<sup>3</sup> y, a su vez, *neologismo*, en su principal definición, como “Vocablo, acepción o giro nuevo en una lengua”<sup>4</sup>. A pesar de que estas definiciones de carácter más bien general parecen apuntar a una concepción sencilla y unívoca de estos términos, Alvar Ezquerro (2005: 3), posiblemente el mayor especialista español en el tema, afirma que se trata de un elemento sobre el que resulta “difícil decir qué es” y que está “lleno de contradicciones”. En su opinión, resulta evidente que “no es suficiente

<sup>2</sup> Además, en este análisis distinguimos diez clases de palabras: *adjetivos calificativos, adjetivos relacionales, adverbios, interjecciones, numerales, preposiciones, pronombres, sonidos, sustantivos y verbos*.

<sup>3</sup> cf. [www.rae.es](http://www.rae.es); lema: “neología” (consultado 2-7-2013).

<sup>4</sup> cf. [www.rae.es](http://www.rae.es); lema: “neologismo” (consultado 2-7-2013).

decir que se trata de una palabra nueva, pues de ser así, o de serlo solamente así, los neologismos no existirían desde un punto de vista estricto, ya que [...] el neologismo no sería nuevo desde el momento en que comenzáramos a emplearlo”. Por otra parte, Alvar Ezquerra (2005: 17) aclara que, precisamente al contrario, al referirnos a neologismos lo hacemos generalmente a “neologismos actuales” ya que, a fin de cuentas, neologismos son “todas las palabras de la lengua consideradas en su perspectiva histórica”.

En cuanto al porqué de la aparición en la lengua de estas palabras nuevas o neologismos, Guerrero Ramos (2010: 7) afirma que “[a]nte las nuevas realidades de cada día, la lengua solo tiene una salida: incorporar un elemento léxico en su sistema que dé cuenta de cada concepto”. Por su parte, Quesada Vargas (2009: 58) habla de que el neologismo nace de la “necesidad apremiante<sup>5</sup>” de la lengua por la que tiene que “adaptarse a las nuevas realidades de la vida cotidiana y la sociedad contemporánea, que requieren ser nominadas”<sup>6</sup>, todo lo cual estaría de acuerdo con que se trata de “una de las principales manifestaciones de la vitalidad de una lengua” (Giménez Eguíbar, 2009: 143). En el caso, nuevamente, de Alvar Ezquerra (2008: 11), este da a entender que los neologismos sirven “[p]ara renovar el léxico, para cubrir los puestos que quedan vacantes [y] para dar cuenta de las nuevas necesidades designativas” y que lo hacen a través de cuatro procedimientos: “la *revitalización*, la *creación onomatopéyica*, la *incorporación de voces ajenas* y la *formación de palabras nuevas*”, elemento este último que es, precisamente, el objeto de nuestra investigación.

El mayor problema respecto al trabajo con neologismos parece residir en el modo de “detectarlos” en la lengua. Nuestro análisis ha sido realizado sobre el vaciado de neologismos del español llevado a cabo por el Observatori de Neologia<sup>7</sup> sobre un corpus compuesto, en su inmensa mayoría, por textos de prensa escrita, si bien existen algunas (pocas) entradas procedentes de “textos escritos espontáneos” y de “textos orales”. El Observatori de Neologia (2004: 3) sigue una metodología clara al respecto: el llamado “criterio lexicográfico”, es decir, considerar neologismo toda unidad que no figure en ninguno de los “repertorios lexicográficos de referencia”, en su caso, ni en el *Diccionario de la lengua española* dirigido por Batanner (Barcelona: Spes Editorial, 2001) ni en la versión electrónica del DRAE ([www.rae.es](http://www.rae.es)).

Este criterio lexicológico presenta, sin embargo, ciertas carencias, puesto que muchas de estas voces que no se hallan recogidas en los diccionarios “distan de lo que el hablante de una lengua percibe como palabra nueva; porque incluyen tecnicismos o nombres de las distintas entidades del mundo que no se consideran parte del vocabulario propio de una lengua” (Nazar y Vidal, 2008: 1–2). Así, con frecuencia, gran número de vocablos no se encuentran en los diccionarios de referencia porque su lugar sería más bien la enciclopedia o los diccionarios técnicos y especializados. Alvar Ezquerra (2007: 12), en un razonamiento bastante similar, añade otro tipo de variedades: “Ningún diccionario puede recoger la totalidad de las manifestaciones léxicas de la lengua, pues debería alcanzar

<sup>5</sup> Nazar y Vidal (2008: 1) hablan incluso de ritmo “vertiginoso” en referencia a la velocidad de “renovación del vocabulario” en la lengua.

<sup>6</sup> Sin olvidar otra causa frecuentemente pasada por alto: la causa subjetiva, “la necesidad expresiva que siente el hablante” (Alvar Ezquerra, 2007: 13).

<sup>7</sup> cf. <http://www.iula.upf.edu/obneo/obpreses.htm> (consultado 2-7-2013).



unas dimensiones panfásicas, panestráticas y pantópicas que son imposibles de lograr”. Y añade que este tipo de variedades se excluyen voluntariamente de los diccionarios y que, por tanto, sería un error considerar estos vocablos neologismos. Por todo esto, Domènech Bagaria (2008: 23) habla de otro criterio distinto al lexicográfico, el “cognitivo”, que se basaría en “la percepción de novedad que tiene un hablante respecto a una unidad de su lengua” y que el Observatori no emplea por ser “difícilmente objetivable” y depender del “conocimiento lingüístico y enciclopédico del hablante, su nivel sociocultural o el contexto comunicativo”.

Otro problema con el que hay que lidiar a la hora de decidir qué entra y qué no entra dentro de los límites del neologismo son las nuevas formaciones de “carácter estilístico”, que “al ser creaciones de carácter individual, por lo general, realizadas en situaciones muy concretas, tienen una escasa trascendencia, y raramente se repiten entre los materiales que empleo, lo que prueba su carácter de efímeros” (Alvar Ezquerro, 2007: 15). Estas muestras de “capacidad creativa” o “ingenio” son problemáticas para nuestro trabajo, ya que se hallan presentes con bastante frecuencia en el estilo periodístico que es, a fin de cuentas, la fuente principal de nuestro corpus de neologismos.

### 3. Metodología del análisis

Para nuestro trabajo hemos aplicado los principios metodológicos expuestos por Janda (2011) —y brevemente presentados en el apartado 1 de este artículo— a un corpus de 150 neologismos formados por sufijación y recogidos por el Observatori de Neologia durante 2010 (el más actual, puesto que se recogen palabras desde 2004 a 2010). Resulta necesario aclarar que las voces presentes en la lista del Observatori de Neologia —a la que accedimos a través del Banco de neologismos del Centro Virtual Cervantes<sup>8</sup>— han sido objeto de cierta criba previa, de modo que de este listado ya habían quedado previamente excluidos diminutivos, aumentativos y superlativos. Esto está en consonancia con la metodología de nuestro proyecto, ya que en nuestro anterior estudio de carácter general (Gutiérrez Rubio, 2013) excluimos este tipo de formaciones sufijales<sup>9</sup>.

Además, en su publicación de 2004, el Observatori de Neologia afirmaba no considerar formas neológicas los “gentilicios no compuestos” (2004: 6), sin embargo, en el vaciado de textos de 2010 nos hemos encontrado con un importante número de estos: *agredeño*, *aguilarense*, *alistano*, *arevalense*, *bembibreense*, *benaventano*, *bergarés*, *bovedana*, *carbajalinos*, etc. Todos ellos son, además, gentilicios derivados de pequeñas poblaciones que, por lo que hemos podido observar, no son de nueva aparición<sup>10</sup>, de modo que, dado que estamos ante un evidente caso de adjetivos gentilicios no presentes en las fuentes lexicográficas precisamente porque estas no consideran oportuno recoger este tipo de fenómenos, hemos decidido no tenerlas en cuenta para nuestro análisis.

Otro elemento problemático para nosotros serían los adjetivos relacionales derivados de nombres de clubes deportivos —y especialmente clubes de fútbol—, muy frecuentes

<sup>8</sup> cf. [http://cvc.cervantes.es/lengua/banco\\_neologismos/](http://cvc.cervantes.es/lengua/banco_neologismos/) (consultado 2-7-2013).

<sup>9</sup> No cabe decir lo mismo de los adverbios acabados en *-mente*, descartados por el Observatori de Neologia pero que sí fueron tomados en cuenta en nuestro anterior trabajo.

<sup>10</sup> Por el contrario, aceptamos “azerbayano”, puesto que se trata del gentilicio de Azerbaiyán, un estado de reciente aparición (1990).

en el corpus y que, al igual que los gentilicios, no encuentran habitualmente su sitio en las páginas de los diccionarios. En este caso, puesto que son relativamente novedosos —en su mayoría tienen una existencia de varias decenas de años, ya que los clubes de fútbol más antiguos de España cuentan con poco más de cien años de vida—, los tendremos en cuenta, aunque los trataremos con un cuidado especial (ver sección 4).

Aceptamos, sin embargo, sin mayores miramientos, aquellos neologismos propuestos por el Observatori de Neologia que, en nuestra condición de hablantes nativos —es decir, de acuerdo al criterio de tipo “cognitivo” mencionado por Domènech Bagaria (2008: 23)—, consideramos dudosos, ya sea por su carácter dialectal o técnico. De no obrar así, este trabajo se centraría más en la creación de un corpus que en el análisis de dicho corpus.

Lo que sí hemos excluido de forma consciente de nuestro estudio son los casos de parasíntesis, así como las voces procedentes de fuentes hispanoamericanas, es decir, que tan solo tenemos en cuenta los neologismos creados exclusivamente por sufijación volcados desde fuentes españolas (en la inmensa mayoría de los casos, periódicos regionales: *La Vanguardia*, *La Opinión de Málaga*, *Diario Vasco*, *El Sur*... si bien también se recogen voces de *El País*).

#### 4. Resultado del análisis

En un trabajo anterior ya mencionado en este artículo (Gutiérrez Rubio, 2013), tras el análisis escrupuloso de todos los ejemplos de derivación mediante sufijación recogidos en las páginas que la *Nueva gramática de la lengua española* dedica a la sufijación, recopilamos 113 sufijos, 103 patrones metonímicos (del tipo *acción-instrumento* o *parte-todo*, por ejemplo) y 27 patrones de clases de palabras (como *verbo-sustantivo* o *adjetivo relativo-sustantivo*) que conformarían un total de 473 combinaciones metonímicas distintas en español peninsular (es decir, 473 variantes distintas de combinación de un sufijo, un patrón metonímico y un patrón de clases de palabras).

Estos datos pusieron a nuestra disposición un detallado mapa de las posibilidades sufijales del español, al menos de acuerdo a los numerosísimos ejemplos propuestos por la *Nueva gramática de la lengua española*. Sin embargo, resulta evidente que no todos estos sufijos y patrones metonímicos tienen la misma importancia y productividad —la misma “vida”, a fin de cuentas— en el español contemporáneo. Para algunos de estos patrones resulta sencillo pensar en la existencia de decenas, cientos e incluso miles de ejemplos (por ejemplo, *abstracción-característica* mediante el sufijo *-al*, tipo *institución* > *institucional*), mientras que otros parecen ceñirse al par de ejemplos presentes en la *Nueva gramática de la lengua española* (el caso del patrón *acción-tiempo* mediante el sufijo *-zón*, como en *segar* > *segazón*<sup>11</sup>). Así, incluso en ese primer intento por entender la naturaleza de las relaciones entre base y derivado en español ya realizamos una primera división, de carácter más bien intuitivo, entre patrones “claros” y patrones “dudosos”, de modo que al ajustar unos criterios más conservadores al análisis, descartando combinaciones *a priori* muy poco productivas o marginales, pasamos a recopilar 106 sufijos (frente a 113), 79 patrones metonímicos (frente a 103) y 20 patrones de clases de palabras (frente a 27) que conformarían un total de 343 combinaciones metonímicas distintas, setenta menos que en el análisis “extensivo” (cf. Gutiérrez Rubio, 2013).

---

<sup>11</sup> “Tiempo en que se siega”. cf. [www.rae.es](http://www.rae.es); lema: “segazón” (consultado 2-7-2013).

A la luz de estos primeros resultados, decidimos ampliar este análisis general de carácter potencial mediante otros dos tipos de estudio más concretos que mostraran la realidad de los procesos de formación de palabras por sufixación en el español actual. El primero lo llevamos a cabo sobre una colección de textos obtenidos al azar de un corpus del español peninsular contemporáneo (CREA), de modo que pudimos observar qué sufijos y qué patrones son más frecuentes en el uso real de la lengua<sup>12</sup>; en el segundo, que presentamos aquí, no nos centramos en las tendencias más frecuentes, sino en las más productivas del español peninsular, es decir, realizamos un estudio sobre un corpus compuesto exclusivamente por neologismos.

En este caso concreto, hemos documentado 46 sufijos, 39 patrones metonímicos, 15 patrones de clases de palabras y un total de 90 combinaciones metonímicas distintas.

En la tabla 1 presentamos los sufijos que, de acuerdo a los datos obtenidos durante el análisis de los 150 neologismos, presentan un mayor número de combinaciones metonímicas (tres o más).

Sufijo	Número de combinaciones	Número total de entradas	Ejemplo (fuente)	Ejemplo (meta)
<b>-er-o (sust.)</b>	7	9	blog	bloguero
<b>-ista (sust.)</b>	6	17	armónica	armonicista
<b>-er-o (adj.)</b>	5	6	blues	bluesero
<b>-ismo</b>	4	19	F. C. Barcelona	barcelonismo
<b>-ada</b>	3	4	chistorra	chistorrada
<b>-an-o (adj.)</b>	3	8	Almodóvar	almodovariano
<b>-dad</b>	3	6	asertivo	asertividad
<b>-ea-r</b>	3	3	buzón	buzonear
<b>-ía</b>	3	3	cauchero	cauchería
<b>-ista (adj.)</b>	3	12	Aznar	aznarista
<b>-ístic-o</b>	3	3	balonmano	balonmanístico
<b>-iza-r</b>	3	3	afgano	afganizar
<b>-ón (sust.)</b>	3	3	arrear	arreón

Tabla 1. Sufijos documentados con un mayor número de combinaciones metonímicas entre los neologismos.

Una primera apreciación necesaria a la luz de estos datos se refiere a la existencia de sufijos que presentan un gran número de combinaciones pero un escaso número relativo de entradas (el caso del sufijo formador de sustantivos *-er-o*), lo que señalaría una capacidad combinatoria elevadísima pero una frecuencia de uso relativamente baja. Otros sufijos, por el contrario, incluso con una menor capacidad de activar puentes entre distintos tipos de

<sup>12</sup> Los resultados preliminares de este estudio fueron presentados en el congreso internacional “Olomouc Linguistics Colloquium” (OLINCO), que tuvo lugar entre los días 6 y 8 de junio de 2013 en la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Palacký de Olomouc (República Checa).

fuentes y metas, se documentan en un gran número de ocasiones, lo que nos indicaría que, aunque cuenten con menor versatilidad, formarían parte de procesos muy frecuentes entre los neologismos; sería el caso especialmente de *-ista*, tanto para crear adjetivos (12) como sustantivos (17), de *-ismo* (19) o, en menor medida, del sufijo adjetival *-an-o* (8).

Otro dato interesante se refiere a la presencia en el corpus de neologismos de cuatro sufijos que no aparecían en el estudio general: *-eo* (aventureo), *-itis* (ambicionitis), *-izante* (abstraizante) y la variante para formar sustantivos de *-ense* (boquense).

Si dejamos a un lado los sufijos para centrarnos en otro de los datos más interesantes, el referido a los patrones metonímicos más productivos, en la tercera columna de la tabla 2 podemos observar el número de combinaciones metonímicas registradas en el corpus de neologismos y, separado por una raya oblicua, el número de ocasiones en que una palabra que responde a esa clase de combinación aparece en el corpus. A continuación, en la cuarta columna, encontramos, entre paréntesis, la posición en el ranquin de combinaciones más frecuentes. Estos datos pueden ser contrastados con los de las columnas quinta y sexta, que representan los valores de esas mismas combinaciones en el estudio general relativo a la *Nueva gramática de la lengua española* (en este caso sin la cifra tras la raya oblicua, puesto que no responde a un análisis de carácter cuantitativo y, por tanto, muestra todas las combinaciones posibles, en ningún caso su frecuencia).

Patrón metonímico		Estudio de neologismos		Estudio general	
FUENTE	META	Número combinaciones/ Entradas totales	(Posición)	Número combinaciones	(Posición)
acción	característica	7/9	(1°)	14	(10°)
entidad	característica	6/17	(2°)	27	(2°)
grupo	característica	6/11	(3°)	3	(39°)
acción	abstracción	5/13	(4°)	20	(4°)
característica	abstracción	5/11	(5°)	16	(6°)
abstracción	característica	5/6	(6°)	16	(7°)
abstracción	abstracción	4/5	(7°)	8	(15°)
entidad	grupo	4/4	(8°)	20	(3°)
ubicación	característica	4/4	(9°)	32	(1°)
ubicación	abstracción	3/3	(10°)	4	(31°)
poseído	poseedor	3/3	(11°)	2	(51°)
entidad	abstracción	2/8	(12°)	10	(13°)
líder	entidad	2/7	(13°)	1	(68°)
grupo	entidad	2/6	(14°)	2	(51°)

Tabla 2. Combinaciones metonímicas más frecuentes entre los neologismos.

Quizá la principal conclusión que podemos extraer de estos datos es que la neología sufijal del español tiende claramente hacia dos tipos de meta: *característica* y *abstracción*, con cinco y cuatro entradas (90 %), respectivamente, de entre las diez más productivas. Estos datos sugieren que, en gran medida, se mantiene la tendencia ya mostrada en el estudio general, donde entre las diez combinaciones principales aparecían cuatro veces la meta *característica*, dos *abstracción* y una *grupo*, a lo que había que sumar tres metas presentes una vez en este ranquin de las combinaciones más productivas: *ubicación*, *instrumento* y *agente*.

Por su parte, ninguna de las fuentes se repite en más de dos ocasiones en la lista de las diez principales combinaciones, de modo que parece que en la neología la especificidad de la meta prevalece sobre la de la fuente (al contrario de lo que ocurría en el estudio general, donde era precisamente la fuente el elemento más decisivo, dado que cinco de las diez combinaciones metonímicas más frecuentes compartían una misma fuente: *acción*).

Por otra parte, y al igual que en la tabla 1 en relación a los sufijos, encontramos patrones metonímicos no solo con gran capacidad combinatoria, sino con una muy elevada frecuencia en el corpus, entre los que destacan: *entidad-característica* (6/17), *acción-abstracción* (5/13), *grupo-característica* (6/11) o *característica-abstracción* (5/11). Sin embargo, el primer lugar de la lista pertenece al patrón *acción-característica*, lo que indica la enorme capacidad de la neología española para crear adjetivos a partir de verbos, del tipo *archivar* > *archivable*, *atenuar* > *atenuatorio* o *anualizar* > *anualizado* (en este último ejemplo mediante la formación de adjetivos plenos con base en formas de participio). Resulta interesante que se trata de un proceso fuertemente asociado a la neología, puesto que en el estudio general este patrón no se hallaba entre los más productivos, ya que apenas contaba con la décima posición (ver tabla 2).

Por el contrario, se documentan cuatro patrones metonímicos que ocupan (prácticamente) las mismas posiciones en los dos análisis: *entidad-característica* (2º y 2º, respectivamente), *acción-abstracción* (4º y 4º), *característica-abstracción* (5º y 6º) y *abstracción-característica* (6º y 7º). Esto apuntaría hacia un equilibrio relativamente elevado entre las posibilidades hipotéticas de la lengua y su capacidad fáctica para crear nuevas voces y sería, sin lugar a dudas, un fenómeno muy a tener en cuenta, puesto que se trata de patrones muy productivos —entre los seis/siete más elevados del ranquin en ambos análisis—, lo que mostraría que algunas relaciones metonímicas presentan una frecuencia y estabilidad muy elevadas en el español peninsular a lo largo del tiempo.

Todo lo contrario ocurriría con la tercera entrada de la lista: *grupo-característica* (3º y 39º) que nos sorprende con el doble de patrones entre los neologismos de los aparecidos en el estudio general (seis frente a tres). Es cierto que esta cifra se ve “inflada” por el elevado número de ejemplos en que en el corpus se documenta un adjetivo (relacional) con base en un club deportivo (sustantivo que consideramos *grupo*), del tipo: *F. C. Aguilar* > *aguilarense*, *F. C. Boca* > *boquense*, *F. C. Aranda* > *arandino*, *C. B. Ademar* > *ademarista*, *F. C. Alavés* > *alavesista*, etc. Aun así, si descontáramos los nombres de clubes regionales, estaríamos ante cinco patrones metonímicos distintos expresados mediante cinco sufijos deadjetivales (*-al*, *-an-o*, *-ense*, *-ic-o* e *-ista*), de los cuales solo dos se recogían en nuestro estudio general (uno de ellos, además, con la etiqueta de “dudoso”), lo que da cuenta de que este tipo de combinación parece no haber recibido suficiente atención hasta el momento.

Otros resultados que sorprenden por su frecuencia en el corpus serían *ubicación-abs-tracción* (p. ej. *banquillo > banquillazo* o *chileno > chilenidad*), *poseído-poseedor* (p. ej. *bicicleta > bicicletero* o *BMW > bemeuvista*), *líder-entidad* (p. ej. *Berlusconi > berlusconiano* o *Aguirre > aguirrista*) y *grupo-entidad* (p. ej. *F. C. Boca > boquense* o *F. C. Cádiz > cadista*), si bien, en este último caso, estaríamos de nuevo ante el fenómeno de la elevada frecuencia de clubes deportivos en el corpus. Estas combinaciones, al ocupar un lugar mucho más elevado en la escala de los neologismos que en el estudio general, parecen apuntar con claridad a tendencias muy vivas y productivas en la sufijación española.

Otro dato destacable se refiere al número de combinaciones metonímicas que aparecen por primera vez. Ya hemos comentado que hay cuatro sufijos que no se documentaban en el estudio general. A eso habría que sumar otras 22 combinaciones que son nuevas, aunque los sufijos no lo sean, y diez combinaciones que sí aparecían en el estudio general pero lo hacían en el grupo de las dudosas. Así, tan solo 54 de las 90 combinaciones (60 %) siguen patrones claramente reconocibles en el estudio clásico como productivas o, al menos, frecuentes en el español actual.

Si atendemos, por último, a los patrones de clases de palabras, observamos algunas diferencias en relación a los datos obtenidos del estudio general, tal y como se muestra la tabla 3.

Patrón metonímico (clases de palabras)		Estudio de neologismos		Estudio general	
FUENTE	META	Número combinaciones/ Entradas totales	(Posición)	Número combinaciones	(Posición)
sustantivo	sustantivo	33/58	(1°)	118	(2°)
sustantivo	adj. relacional	21/37	(2°)	72	(3°)
verbo	sustantivo	9/18	(3°)	129	(1°)
verbo	adj. calificativo	8/10	(4°)	22	(7°)
adj. calificativo	sustantivo	5/11	(5°)	23	(6°)
adj. relacional	sustantivo	3/4	(6°)	7	(9°)
sustantivo	verbo	3/3	(7°)	28	(5°)
sustantivo	adj. calificativo	1/2	(8°)	33	(4°)

Tabla 3. Patrones de clases de palabras asociados a un mayor número de combinaciones entre los neologismos.

Nuevamente nos sorprende la relativa coincidencia entre los valores del estudio de neologismos y el general: los primeros tres patrones coinciden en las tres primeras posiciones, si bien en distinto orden. En consonancia con los datos expuestos en la tabla 2, donde sobresalía la productividad de *acción-característica*, encontramos grandes diferencias en *verbo-adjetivo calificativo* (4° y 7°, respectivamente). Además, sorprende la baja frecuencia de dos formas de base nominal: *sustantivo-verbo* (7° y 5°) y, muy especialmente, *sustantivo-adjetivo calificativo* (8° y 4°).

## 5. Conclusiones

A lo largo de este artículo hemos mostrado que el estudio de la derivación mediante sufijación entendida como proceso de naturaleza metonímica es no sólo posible, sino que al confrontar la teoría con un estudio de carácter práctico obtenemos tendencias claramente reconocibles para el español peninsular actual.

A pesar de que 150 palabras derivadas por sufijación es un número relativamente bajo y, por tanto, reconocemos que resultará necesario ampliar en el futuro este estudio de carácter aún preliminar con una cantidad mayor de ejemplos obtenidos del Observatori, consideramos que algunas de las tendencias más características de los procesos neológicos mediante sufijación del español actual han salido a la luz con bastante claridad.

Por una parte, la neología es más específica en relación a las metas que a las fuentes, especializándose con claridad en la creación de dos tipos de meta: *característica* y *abstracción*. El resto de metas son minoritarias respecto a su productividad, lo que evidencia una clara especialización de los neologismos. Además, aunque es cierto que las combinaciones metonímicas más frecuentes coinciden parcialmente con las presentes en los datos del estudio general —a excepción de *acción-característica*, *grupo-característica*, *ubicación-abstracción*, *poseído-poseedor*, *líder-entidad* y *grupo-entidad* es necesario remarcar que se documenta un número muy elevado de nuevas combinaciones metonímicas, de modo que en total, de entre las 90 combinaciones— recogidas, apenas el 60 % (54 entradas) siguen patrones catalogados como ejemplos claros en el estudio general, documentándose 26 combinaciones completamente nuevas (22 con sufijos ya incluidos en la lista a los que hay que sumar las combinaciones relativas a los cuatro sufijos nuevos respecto al estudio general). Esta divergencia se nos antoja muy elevada y, en nuestra opinión, bastante significativa, siendo muestra de la necesidad de complementar, mediante el estudio de los neologismos, los estudios “clásicos” de formación de palabras, por muy reciente que estos sean.

Confiamos en que los datos aquí presentados ayuden a la mejor comprensión del fenómeno de los neologismos creados mediante sufijación y, en general, de la forma de entender los procesos cognitivos que rigen la formación de palabras en las lenguas.

**Résumé. Studium sufixální derivace u španělských neologismů jako metonymického procesu.** Tento článek se zabývá popisem a vysvětlením toho, jaké kognitivní procesy se nejčastěji aktivují při vytváření (nových) slov pomocí sufixace v současné španělštině. Představujeme zde systematický rozbor 150 neologismů evropské španělštiny, přičemž chápeme tvoření slov pomocí sufixace jako proces, který má metonymickou povahu. Údaje týkající se neologismů jsou porovnávány s výsledky dřívější obecné analýzy tak, aby se ozřejmily hlavní tendence v sufixální neologii současné španělštiny.

**Bibliografía**

- ALVAR EZQUERRA, Manuel (2005), “El neologismo. Concepto, formación y aceptabilidad”, *Liceus. Portal de Humanidades* (<http://www.liceus.com/>).
- (2007), “El neologismo español actual”, in: LUQUE TORO, Luis (ed.), *Léxico Español Actual, Actas del I Congreso Internacional de Léxico Español Actual, Venecia-Treviso, 14-15 de marzo de 2005*, Venecia: Università Ca’ Foscari Venezia, 11–35.
- (2008), *La formación de palabras en español*, séptima edición, Madrid: Arco Libros.
- BARCELONA, Antonio (2012), “La metonimia conceptual”, in: IBARRETXE-ANTUÑANO, Iraide y Javier VALENZUELA (dirs.), *Lingüística Cognitiva*, Barcelona: Anthropos, 123–146.
- BOSQUE MUÑOZ, Ignacio, DEMONTE BARRETO, Violeta (dirs.) (1999), *Gramática Descriptiva de la Lengua Española. 3. Entre la oración y el discurso. Morfología*, Madrid: Espasa-Calpe.
- DOMÈNECH BAGARIA, Ona (2008), “Metodología de trabajo del Observatorio de neología del Instituto Universitario de Lingüística Aplicada de la Universidad Pompeu Fabra”, in: ALMELA PÉREZ, Ramón y Esteban Tomás MONTORO DEL ARCO (ed.), *Neologismo y morfología*, Murcia: Universidad de Murcia, 11–37.
- GIMÉNEZ EGUÍBAR, Patricia (2009), “Neologismos orteguianos a la luz de la nueva edición de *Obras completas*”, *Cuadernos del Instituto Historia de la Lengua*, 2, 141–153.
- GUERRERO RAMOS, Gloria (2010), *Neologismos en el español actual*, Madrid: Arco Libros.
- GUTIÉRREZ RUBIO, Enrique (2013), “Aproximación al estudio de la metonimia en la derivación sufijal de la lengua española”, *LEA* (en prensa).
- JANDA, Laura A. (2011), “Metonymy in word-formation”, *Cognitive Linguistics*, 22–2, 359–392.
- KÖVECSES, Zoltán (2010), *Metaphor. A Practical Introduction*, Nueva York: Oxford University Press.
- KÖVECSES, Zoltán, RADDEN, Günter (1998), “Metonymy: Developing a cognitive linguistic view”, *Cognitive Linguistics* 9, 37–77.
- NAZAR, Rogelio, VIDAL, Vanesa (2008), “Aproximación cuantitativa a la neología” *Proceedings of CINEO 2008*, (I Congreso Internacional de Neología en las lenguas románicas), accesible en: [http://www.upf.edu/pdi/iula/rogelio.nazar/CINEO\\_Nazar\\_Vidal.pdf](http://www.upf.edu/pdi/iula/rogelio.nazar/CINEO_Nazar_Vidal.pdf)
- OBSERVATORI DE NEOLOGIA (2004), *Metodología del trabajo en neología*, Barcelona: Universitat Pompeu Fabra.
- PEIRSMAN, Yves, GEERAERTS, Dirk (2006), “Metonymy as a prototypical category”, *Cognitive Linguistics*, 17–3, 269–316.
- PHARIES, David (2002), *Diccionario etimológico de los sufijos españoles y de los otros elementos finales*, Madrid: Gredos.



- QUESADA VARGAS, María (2009), “Neologismos léxicos laborales”, *Káňina*, XXXIII Especial: 57–66.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA (2009), *Nueva gramática de la lengua española: Morfología. Sintaxis I*, Madrid: Espasa-Calpe.

Enrique Gutiérrez Rubio  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Univerzita Palackého v Olomouci  
Křížkovského 10  
CZ–771 80 OLOMOUC  
República Checa

Katedra romanistiky  
Fakulta humanitných vied  
Univerzita Mateja Béla  
Ružová 14  
SK–974 01 BANSKÁ BYSTRICA  
República Eslovaca



## ANALISI COMPARATA DELL'ORDINE DELLE PAROLE IN ITALIANO E IN SLOVACCO

Zora Jačová  
Università Comenius di Bratislava

*zorajacova@gmail.com*

**Riassunto.** Abbiamo analizzato su base comparata alcuni tratti di peculiarità nell'ordine dei costituenti in italiano moderno che, malgrado gli elementi di diversità, non rappresenta rispetto allo slovacco il polo opposto come l'inglese. Il notevole grado di flessibilità di alcuni sintagmi si manifesta attraverso numerose deviazioni dall'ordine basico delle parole e vari procedimenti di focalizzazione (presenti già nelle attestazioni letterarie più antiche) utilizzabili come possibili equivalenti di costrutti basati sull'ordine libero delle parole in slovacco. Ci siamo basati soprattutto sugli studi di Benincà, di Simone, di Dardano e di Mistrík. Nello slovacco (come in ceco) l'articolazione dell'enunciato si realizza attraverso l'ordine libero delle parole, secondo il grado di dinamismo comunicativo dei costituenti. Abbiamo dato risalto ad alcune riflessioni di Mistrík che si rifanno alla teoria dell'ordine delle parole di Mathesius e alla prospettiva funzionale dell'enunciato, sviluppata da Firbas.

**Parole chiave.** Comparazione. Ordine delle parole. Dislocazione a sinistra e a destra. Frase scissa e pseudoscissa.

**Abstract. Comparative Analysis of Word Order in Italian and in Slovak.** We focused our attention on some specific morphosyntactic features of Italian word order in comparison with Slovak, although the differences are not so extreme as between Slovak and English. The marked flexibility of several syntagms in modern Italian is confirmed by various deviations from the basic word order and a wide range of marked constructions (recorded even in earlier literary works) that may be

applied as equivalents of the free word order in Slovak. We prioritised some studies of Benincà, Renzi, Sobrero and Mistrik. In both languages, the contextual organization of utterance is realized through free word order according to the utterance dynamicity grade of the sentence. We emphasized the importance of some considerations of Mistrik in relation to the Mathesius and Firbas theory of ‘Functional Sentence Perspective’.

**Keywords.** Comparison. Word order. Left and right dislocation. Cleft sentences. Wh-cleft constructions.

## 1. Introduzione

Le nostre riflessioni sono dirette ad evidenziare il grado di flessibilità nell’ordine delle parole nell’italiano moderno, che si manifesta attraverso un’ampia scala di procedimenti di focalizzazione, in grado di rendere il grado di dinamismo comunicativo (DC) dei costituenti, presente in un testo slovacco. A differenza di una lingua flessiva sintetica come lo slovacco, provvisto di un sistema casuale sufficientemente articolato, l’italiano associa una serie di elementi moderatamente flessivi ereditati dal latino<sup>1</sup> all’analitismo che condivide con altre lingue europee, in particolare con quelle romanze. Da una prospettiva di analisi comparata con la lingua slovacca metteremo in evidenza la varietà di collocazione di alcuni sintagmi nell’italiano, superiore a quella di altre lingue romanze. Si tratta, tuttavia, è bene ricordare, di una libertà non certo paragonabile a quella del latino classico o di altre lingue flessive come lo slovacco (o il ceco), dove il sistema desinenziale assicura per lo più una piena autosufficienza morfologica alle singole parole, rendendo possibile un ordinamento quasi del tutto libero delle parole, sganciato da preoccupazioni di carattere morfosintattico. Malgrado un certa libertà di attuare delle deviazioni dall’ordine basico dei costituenti per lo più a livello dei sintagmi maggiori (soggetto, predicato, oggetto), occorre sottolineare in italiano moderno l’impossibilità di spezzare la successione dei componenti interni di alcuni sintagmi, al contrario di quanto accadeva in italiano antico<sup>2</sup>. Alludiamo qui, in particolare, alle forti restrizioni di spezzare (al contrario di quanto avviene nelle lingue flessive come lo slovacco) la successione alquanto fissa: verbo ausiliare + participio passato del verbo oppure verbo modale + infinito del verbo o la sequenza pronomi personali atoni + verbo: \*ho con tutti parlato; \*parlato con tutti ho; \*non posso niente aggiungere / *nemôžem k tomu nič dodať* \*lo volentieri aiuto / *ja mu rád pomáham*. L’unica eccezione è legata alla possibilità di interporre un avverbio fra l’ausiliare e il participio passato

---

<sup>1</sup> L’italiano, anche se privo del sistema flessivo, erososi nel latino volgare, può essere considerato, assieme allo spagnolo, la lingua più vicina al latino fra le lingue romanze. Lo dimostra il fatto che l’italiano ha mantenuto la flessione nominale e quella verbale, basata sull’alternanza delle terminazioni. La notevole mobilità dei sintagmi è però inferiore a quella del latino, in quanto “nell’italiano moderno le modificazioni nell’ordine dei costituenti avvengono per lo più a livello di sintagma, in latino invece a livello di singole parole” (Dardano, 1997: 505).

<sup>2</sup> “Nell’italiano d’oggi i sintagmi maggiori e i loro componenti hanno vasta libertà di movimento per una varietà di forme di focalizzazione, mentre è più ridotta la libertà di spostamento dei sintagmi minori. Tale proprietà è più o meno l’inverso di quella del latino, dove la presenza di un sistema casuale sviluppato permette ai componenti dei sintagmi minori di spostarsi molto più che i componenti dei sintagmi maggiori” (Simone, 2011).

del verbo: “è già/ormai/ appena/ arrivato”. Una posizione altrettanto difforme rispetto allo slovacco è in italiano moderno quella occupata dalle particelle pronominali che devono precedere obbligatoriamente o seguire immediatamente il verbo, senza la possibilità di interporre altri elementi frasali. Nello slovacco, invece, la sintassi asimmetrica e discontinua è funzionale all'ordine libero dei costituenti, per cui i clitici riflessivi possono occupare una posizione piuttosto lontana dal verbo, separati da uno o più elementi frasali nucleari o extranucleari: *tieto ťažkosti sa veľmi často môžu u niektorých ľudí zrazu prejavit' vysokými teplotami* / “questi disturbi, assai spesso, si possono manifestare all'improvviso, in alcuni soggetti, con febbre alta”. Dall'esempio fatto emergono subito alcune differenze alquanto marcate sia con il latino che con l'italiano antico (cfr. Jačová, 2010), dove era assai frequente, oltre alla posizione latineggiante del verbo finito, situato spesso in fin di frase, la possibilità di invertire l'ordine: ausiliare + participio passato, come pure quella di spezzare la sequenza: verbo modale + infinito del verbo: *l'occidente miserabilmente s'era ampliata; se stati fossero atati, campati sarieno; fu da molte immondizie purgato; cominciò i suoi dolorosi effetti a dimostrarlo* (Boccaccio, *Decameron*, in Dardano, 1997: 455). Sotto un profilo comparativo-contrastivo spiccano delle differenze assai marcate con lingue analitiche come il tedesco o l'inglese, dove l'ordine delle parole appare rigidamente grammaticalizzato. A differenza di quanto accade nelle lingue, prive del sistema morfologico dei casi, l'ordine delle parole nello slovacco (o nel ceco) “è grammaticalmente libero, mentre la funzione grammaticale riveste una funzione marginale e interagisce in maniera sporadica” (Mistrík, 1966: 66). Evidenziando alcuni elementi di diversità o di convergenza fra l'italiano e lingue flessive come lo slovacco<sup>3</sup>, ci soffermeremo su alcuni costrutti di focalizzazione, capaci di riprodurre il grado di dinamismo comunicativo della frase (DC) secondo la teoria elaborata da Firbas e da lui applicata in uno studio comparato fra il ceco e l'inglese (1961).

## 2. Posizione dei sintagmi principali

La notevole libertà di collocazione di alcuni costituenti frasali nell'italiano e la varietà di manipolazioni sintattiche, maggiore che in altre lingue romanze, si manifesta nelle modalità di distribuzione di alcuni elementi nucleari della frase, fra cui in primo luogo il

<sup>3</sup> In uno studio di grande interesse, basato su un'analisi comparata delle scale semantiche fra l'italiano, il ceco e l'inglese, la studiosa E. Klímová, mettendo in relazione la notevole libertà di dislocazione dei costituenti dell'enunciato nell'italiano alla flessione verbale e pronominale, rileva che l'italiano (in base al principio firbasiano di dinamismo comunicativo /DC/ dei costituenti della frase) occupa una posizione intermedia fra il ceco e l'inglese, che rappresentano i due poli contrapposti. Klímová afferma, in particolare: “come per il ceco si può constatare una forte e per l'italiano abbastanza forte tendenza alla cosiddetta distribuzione fondamentale di DC, per cui la regola di base è: più vicino alla fine dell'enunciato, più alto il grado di DC del costituente”, pervenendo alla conclusione che nel caso dell'italiano e del ceco “i due fattori della PFE (prospettiva funzionale enunciato) rappresentati dall'ordinamento lineare e dal contesto sono sufficienti per segnalare la prospettiva comunicativa dell'enunciato [...]. Nella versione inglese, invece, né l'ordinamento lineare né il contesto segnalano in modo univoco la prospettiva comunicativa dell'enunciato” (Klímová, 2007: 7–8).

sintagma nominale soggetto. In italiano moderno il soggetto<sup>4</sup> può essere omesso (come in spagnolo) e non vige l'obbligo di esprimerlo come invece in francese, in inglese o tedesco, lingue a soggetto obbligatorio, che fanno perfino uso di un soggetto fittizio<sup>5</sup>. Sono piuttosto frequenti in italiano i casi in cui il soggetto, che in posizione preverbale assolve di norma la funzione pragmatica di elemento noto ('tema'), si pospone al verbo, occupando così la posizione sintattica che è propria del complemento oggetto, nonostante che la posposizione del soggetto non implichi sempre la sua focalizzazione. L'inversione del soggetto posposto al verbo si verifica per lo più dopo molti verbi intransitivi ("è venuta Lucia") o con verbi di accadimento ("è scoppiata la guerra") che introducono un unico blocco tematico, dando vita ad enunciati, denominati "frasi senza tema" (Dardano, 1997). Si tratta, cioè, di frasi presentative monovalenti (altrettanto diffuse anche nello slovacco) dove il predicato veicola l'informazione principale dell'enunciato, dando vita a costruzioni marcate sintatticamente ma non pragmaticamente. Tale tipologia di frasi esclude possibili espansioni tematiche con l'aggiunta di altri costituenti: "voleva venire anche mio padre"; "è arrivato Marco"; ha telefonato Lucia; \*è arrivato Marco a Bratislava; \*ha telefonato Lucia a Paola.

Il soggetto si trova spesso (quando il soggetto è noto) in posizione marcata postverbale nelle costruzioni passive che presentano diversi aspetti in comune coi verbi inaccusativi ("è stata ritrovata la borsetta della donna"). L'inversione del soggetto svolge una funzione di focalizzazione (Simone, 2011) quando esso è preceduto, oltre che da verbi monovalenti di accadimento, da verbi inaccusativi o intransitivi (non inaccusativi), dal verbo esserci ("ci sono periodi difficili nella vita"), da alcuni verbi 'dicendi' o ancora da clausole copulative con effetti di focalizzazione del soggetto: "lo stupido sei stato tu"; "che permalosa che era mia zia". In taluni casi, ad essere invertita (cioè, spostata a sinistra) può essere anche

<sup>4</sup> In italiano antico, specie in Boccaccio, il soggetto era obbligatorio ed era frequente l'anteposizione di costituenti (oggetti, complementi, frasi complete) rispetto al verbo (testa finale), con soluzioni opposte a quelle dell'italiano moderno: "La donna, sentendosi al suo marito domandare, con fatica di risponder si tenne [...] a' quali niuna risposta fece (*Dec. X, 4*). L'altro esempio che segue, tratto da Simone (2011), dimostra la mobilità di collocazione del soggetto (spesso posposto al predicato) e di altri costituenti frasali in italiano antico, con l'obbligatorietà del soggetto e la trasposizione di complementi: "Messere, – disse la donna – il prete con che arte il si faccia non so[...] e dicemi egli che, quando egli è venuto a quello della camera mia, anzi che egli l'apra, egli dice certe parole per le quali il mio marito incontante s'addormenta, e come addormentato il sente, così apre l'uscio e viensene dentro e stassi con meco, e questo non falla mai" (*Decameron*, VII, 5).

<sup>5</sup> L'italiano moderno non conosce un soggetto fittizio come in francese, inglese o tedesco (*il pleut; it's raining; es regnet*) dove il soggetto precede sempre il predicato – tranne che nelle clausole interrogative – e, se esso è costituito da un pronome personale, deve precederlo. L'ordine preverbale non marcato del soggetto in italiano può variare anche secondo le proprietà semantiche del verbo che costituisce l'enunciato, mentre l'obbligo di esprimere il pronome personale soggetto vige quando esso svolge una funzione deittica di messa in rilievo, per lo più in posizione postverbale ("penserai tu a tutto"). L'obbligo del pronome soggetto vige inoltre nella II persona sing. del congiuntivo presente e nelle prime due del congiuntivo impf. compensando così l'assenza di marche morfologiche. Sebbene l'italiano sia una lingua a soggetto nullo (il verbo flesso può essere da solo sufficiente ad esprimere il soggetto pronominale) Simone (2011) rileva nel parlato "la diffusione del soggetto 'pieno', quasi superiore a quella nello scritto, anche quando il soggetto non svolge una funzione enfaticante o contrastiva".

la parte nominale del predicato, con la funzione di segnalare l'elemento rematico: “povero e solo lo hanno lasciato”. Il soggetto risulta invertito in presenza di alcuni verbi psicologici, in cui l'esperiente è al dativo (*piacere, fare paura*, ecc.): “mi piacciono le lasagne”; “fa paura a tutti la recessione”. Sebbene la posizione ‘accusativa’ del sintagma nominale soggetto risponda all'ordine naturale e non implichi necessariamente fenomeni di focalizzazione, in presenza di verbi intransitivi pronominali (*accorgersi, pentirsi, vergognarsi*, ecc.) il soggetto posposto genera delle frasi pragmaticamente marcate: “si è pentito Claudio”. Il soggetto, infine, può seguire l'oggetto diretto, se è indeterminato o pesante: “ha chiamato mio padre una signora”; “ha chiamato mio padre quella signora che tu conosci bene”. Un'importante proprietà dell'italiano informale (familiare, colloquiale, popolare) è la risalita del soggetto della frase completiva, che si sposta a sinistra del verbo della principale (negli esempi che seguono il simbolo ‘[ ]’ indica il posto dove il soggetto sottolineato dovrebbe trovarsi): “le donne, mancava poco che [ ] gli portassero il latte coi biscotti”; “i miracoli non è [ ] che si fanno dalla sera alla mattina”<sup>6</sup>. Nelle frasi esclamative o interrogative il soggetto viene spesso posposto al verbo: “verrà Luca alla festa di stasera?”. Dagli esempi finora riportati appare chiaro come la notevole mobilità dei costituenti frasali in italiano moderno, superiore a quella di altre lingue romanze, sia connessa con strategie pragmatiche di messa in rilievo, legate alla struttura informativa di *topic* e *comment* e di topicalizzazione dei ruoli attanziali (in primo luogo soggetto<sup>7</sup> e oggetto) là dove le caratteristiche strutturali della lingua lo consentano. L'italiano presenta quindi marcati caratteri distintivi rispetto ad altre lingue romanze con ordine più rigido (il francese) o delle lingue analitiche germaniche, dove l'ordine fondamentale SVO risulta piuttosto rigido e grammaticalizzato (il tedesco presenta un ordine misto: SVO nelle proposizioni principali, SOV in quelle secondarie). Ci sembra possibile affermare, all'ingrosso, che in italiano moderno presentano un grado più elevato di mobilità i sintagmi maggiori: soggetto<sup>8</sup>, predicato, attributo, oggetto, dando vita a vari fenomeni di focalizzazione. Nelle frasi interrogative il sintagma oggetto non è separabile dal predicato verbale, se costituito da un verbo transitivo. In tal caso il soggetto si colloca ad una delle due estremità della frase: “ha letto il libro lo studente? / lo studente ha letto il libro?”

In strutture non marcate e tranne che in presenza di pronomi clitici, in italiano la sequenza ‘verbo-oggetto’ è piuttosto fissa, contrariamente a quanto accade in slovacco, dove è assai frequente l'anteposizione dell'oggetto: “accusa tutti ingiustamente”; *všetkých nespravodlivo obviňuje*; \*tutti ingiustamente accusa”; “lo chiamo subito” / *hneď ho zavolám*; “vuole accusare tutti ingiustamente” \*tutti vuole ingiustamente accusare / *všetkých chce nespravodlivo obviňit'*. Quanto ai pronomi clitici, la loro posizione rispetto al

<sup>6</sup> In questi casi come osserva Simone (2011) “il predicato interposto tra soggetto e predicato principale appartiene a un verbo semanticamente ‘leggero’, con la stessa funzione modalizzante di un avverbio”.

<sup>7</sup> Questo malgrado che – è bene ricordare – il soggetto pronome nell'italiano (nonostante la presenza di fenomeni assai marcati di ‘ipercliticizzazione’) si presti poco ad essere tematizzato, dato anche che non conosce i fenomeni iterativi del pronome, tipici del francese, con l'opposizione *moi / je*: \*me, io ti domando.

<sup>8</sup> In presenza di altre espansioni, il soggetto viene invece a perdere le sue caratteristiche, tornando ad occupare la sua posizione canonica preverbale: “Marco ieri è arrivato a Roma in treno alle sette”.

verbo appare più varia che in altre lingue e dipende dalla forma (finita o non finita) del verbo, con differenze piuttosto marcate rispetto allo slovacco e ad altre lingue flessive: “lo chiamo”; “signorina, lo chiami”; *slečna, zavolajte ho*; “ti voglio aiutare / voglio aiutarti”; *chcem ti pomôcť*. L’oggetto diretto in italiano è rematico e normalmente posposto al predicato; l’oggetto indiretto, se è presente, è rematico e posto alla fine dell’enunciato (Simone, 2011). I componenti del rema si distribuiscono nell’enunciato secondo una gradazione discendente di rematicità: “Carlo ha portato la borsa alla signora”. A volte il sintagma oggetto si può trovare anteposto al predicato verbale, in una posizione non naturale, in apertura di frase (preceduto spesso da un aggettivo numerale) senza il clitico di ripresa: “quattro lettere ti aveva scritto nostro padre”. L’anteposizione dell’oggetto si riscontra anche nelle frasi esclamative: “quante lettere ti ha scritto!”.

Come si è già detto, in italiano moderno risulta limitata la libertà di spostamento dei sintagmi minori e dei loro componenti interni, contrariamente a quanto avveniva in latino (cfr. Jačová, 2010), dove un sistema casuale assai sviluppato permetteva ai sintagmi minori (preposizionali) notevoli spostamenti, a livello di parole. I tratti sintattici di forte specificità dell’italiano, oltre che nella collocazione alquanto mobile del sintagma soggetto, si manifestano anche nella collocazione di altri sintagmi, seppure in misura assai minore che in italiano antico. Si segnala soprattutto all’attenzione la mobilità del sintagma aggettivale del gruppo nominale con funzione attributiva (prenominale o postnominale) che in una categoria di aggettivi costituisce un elemento di inciampo ai fini di una corretta interpretazione semantica. Per un’analisi dettagliata della posizione sintattica nella frase dell’aggettivo con funzione attributiva e del modificatore avverbiale rinviamo ad un nostro studio ancora in fase di preparazione. Vale la pena di accennare almeno al fatto che nell’italiano moderno la variazione di posizione dell’aggettivo (‘prenominale’ o ‘postnominale’) implica a volte cambiamenti di significato piuttosto rilevanti. Sul piano semantico interagisce peraltro il ruolo disambiguante, svolto dall’articolo definito e indefinito<sup>9</sup> davanti ad alcuni aggettivi qualificativi (*buono, altro, grande, nuovo, vecchio, povero, ecc.*). Questi, se situati davanti al nome, modificano il proprio significato originario letterale, inerente alla loro posizione canonica (postnominale), assumendo un valore metaforico. La presenza o assenza dell’articolo interagisce semanticamente anche con la posizione piuttosto variabile di alcune classi di aggettivi con funzione di specificatori quantificatori o anaforici (*diverso, altro, unico, semplice, qualsiasi, ecc.*): “l’unica occasione” / *ľediná príležitosť*; “un’occasione unica” / *ľedinečná príležitosť*; “qualsiasi vino” / *akékoľvek víno*; “un vino qualsiasi” / *obyčajné víno*; “diversi amici” / *viacero priateľov*; “amici diversi” / *iní priatelia*; “altri amici” / *d’alší priatelia*; “gli altri amici” / *ostatní priatelia*.

Rimandiamo ad un’altra occasione per un’analisi dettagliata delle proprietà morfologiche e della posizione sintattica degli avverbi nella loro funzione di modificatori del predicato, fra cui gli avverbi modali *semplicemente, praticamente, stranamente, onestamente, francamente*, ecc. Vale però la pena di accennare almeno al fatto che, quando essi sono

<sup>9</sup> Gebert (2007) dà risalto al ruolo dell’articolo definito nelle lingue analitiche prive dei casi, nonché in due lingue slave meridionali (bulgaro e macedone) con un sistema casuale assai eroso. Tale carenza sarebbe compensata dall’articolo definito, posposto nelle due lingue balcaniche al nome (*deteto* / “bambino il”) come in una lingua arealmente vicina ma geneticamente diversa com’è il rumeno: *casele mele* / “case-le-mie”.



situati all'inizio della frase, assumono la funzione di avverbi frasali (Simone li definisce 'avverbi con doppia portata'), costituendo un ulteriore elemento di inciampo nell'operazione di traduzione nello slovacco: "non ha parlato stranamente" / *nehovoril divne*; "stranamente, non ha parlato" / *bolo to zvláštne, že nič nehovoril*. Il principio fondamentale che regola l'ordinamento degli elementi della frase in una lingua flessiva come lo slovacco (Mistrík, 1966) è rappresentato dalla cosiddetta "articolazione attuale dell'enunciato", collegata con l'articolazione delle due componenti della struttura informativa, 'tema' e 'rema'.

Si apre a questo punto la questione preliminare alquanto controversa dell'ordinamento fondamentale (non marcato) degli elementi basici della frase attribuibile allo slovacco<sup>10</sup>, che secondo molti sarebbe tipologicamente identico a quello della maggior parte delle lingue europee (non solo romanze): soggetto + verbo + oggetto (SVO). Considerando l'estrema mobilità di collocazione dei costituenti frasali nello slovacco, quasi del tutto svincolati da preoccupazioni di ordine morfologico, e la netta prevalenza di costrutti (percepibili da un'ottica italiana come procedimenti di focalizzazione) riteniamo di potere sostanzialmente condividere l'opinione del linguista slovacco J. Mistrík (1966), il quale respinge con decisione la tesi di quanti sostengono nel caso dello slovacco l'esistenza di un ordinamento basico SVO. Per quanto concerne la collocazione nel sintagma nominale dell'aggettivo con funzione attributiva, occorre dire che nell'italiano, e, più in generale, nelle lingue romanze prevale un ordinamento di tipo progressivo, agganciato all'ordine SVO<sup>11</sup>. Questo fa sì che, tranne che nel caso dell'articolo definito, la testa del sintagma nominale (*determinatum*) sia situata a sinistra del modificatore (*determinans*). A tale ordinamento si contrappone nello slovacco e più in generale nelle lingue flessive un ordine di tipo regressivo (l'aggettivo a sinistra del nome) comune anche alle lingue analitiche germaniche e perfino di ceppo ugrofinnico (*gutes Mädchen, good girl, jó leány*). Mistrík (1966: 32) rileva, in particolare, l'influsso del latino nella posizione postnominale (*inverzné poradie*) dell'aggettivo con funzione attributiva nei testi letterari più antichi o in formule bibliche (*Písmo sväté, Duch Svätý* / "la Sacra Bibbia", "lo Spirito Santo", *Otče náš* / "Padre nostro") oppure in altre di largo uso (*Matica slovenská*), affermando che il posto canonico dell'aggettivo attributivo nello slovacco è quello 'prenominale'.

## 2.1. Pragmatica

Agganciando le nostre riflessioni, orientate sulla posizione sintattica in italiano moderno di alcuni elementi della frase, ad una prospettiva di natura pragmatica, legata alla progressione delle due componenti pragmatiche 'tema' e 'rema', occorre subito rilevare la difficoltà obiettiva di tracciare confini troppo rigidi e netti fra le due componenti informative. Per quanto riguarda lo slovacco, rivestono ancora oggi un'importanza fondamentale le

<sup>10</sup> Si tratterebbe secondo Mistrík, riferendosi all'ordinamento basico SVO, attribuito da alcuni allo slovacco, di una classificazione convenzionale, con scarsi fondamenti teorici, "basata su esempi estrapolati dal contesto, diffusa dai manuali scolastici, sulla base del modello dell'inglese" (Mistrík, 1966: 54).

<sup>11</sup> Si segnala all'attenzione nell'ambito delle lingue romanze il caso alquanto anomalo del rumeno (dove risulta tradizionalmente più marcata la tendenza alla successione nome-aggettivo) che sembrerebbe avviato verso un ordine basico VSO secondo una tesi avvalorata fra gli altri anche da Renzi, rilevata da Gebert (2007).

riflessioni del linguista slovacco Mistrík, il quale, evidenziando i frequenti fenomeni di inversione delle due componenti informative di ‘tema’ e ‘rema’ nei testi scritti, sottolinea sul piano generale “l’evidente funzione stilistica espressiva, legata all’anteposizione del rema, situato alla testa all’enunciato” (Mistrík, 1966: 118–123). Sul fronte dell’italiano, nel corso degli ultimi decenni è stata espressa da parte di numerosi linguisti (da Berruto ad Agozzino) la crescente esigenza di pervenire ad un’opportuna ridefinizione concettuale delle categorie tradizionali, alquanto sfuggenti, di ‘tema’ e ‘rema’, spostando l’attenzione sulla categoria pragmatica di ‘focus’ d’interesse<sup>12</sup> nel rapporto fra l’enunciato e il parlante (cfr. Keenan – Schieffelin, 1976). Occorre quindi trasferire l’attenzione dal versante stilistico originario al versante comunicativo e in particolare alla dinamica conversazionale, dal momento che “la progressione testuale si caratterizza costantemente in riferimento al parlante e questo fenomeno sembra avere dei corrispettivi linguistici anche nella sfera segmentale. Relativamente a questioni di ordinamento lineare, questo si riflette sull’utilizzazione di determinate strutture testuali, oltre ad avere naturalmente influenza sulla distribuzione dell’informazione”(Agozzino, 1985: 29). La necessità di un’operazione di ridefinizione delle categorie di tema e rema viene condivisa anche dai linguisti cechi Svoboda (1991) e Klímová (2007) che spostano l’accento sul grado di dinamismo comunicativo dell’enunciato, sviluppando le premesse teoriche di Firbas. Spostandoci sul versante teorico slovacco, Mistrík, rifacendosi al principio firbasiano, basato sul grado di dinamismo comunicativo (*dynamický stupeň výpovědi*), rileva nello slovacco la tendenza di fondo verso una distribuzione progressiva del DC secondo il principio che quanto più un costituente è alla fine dell’enunciato, tanto più alto è il suo livello di dinamismo comunicativo. Viene così assegnato un particolare rilievo alla funzione pragmatica svolta dal sintagma verbale, nella sua posizione piuttosto variabile, dove si concentrerebbe il massimo grado di dinamismo comunicativo. Il predicato, che in slovacco svolge la funzione di elemento ‘di transito’ (*tranzitný člen*), che mette in relazione ‘tema’ e ‘rema’, presenta secondo Mistrík “una posizione variabile e dalla posizione neutra di mezzo può spostarsi in qualsiasi posizione, specie però in quella ‘eccentrica’ alla testa o alla fine dell’enunciato (specie quando esso coincide con il rema) quale indicatore di una messa in rilievo nel testo”. Mistrík conclude affermando che “il grado più elevato di dinamismo comunicativo si trova quindi racchiuso nella parola situata per lo più in fondo alla frase” (Mistrík, 1966: 116–120). La posizione frequente del verbo in fondo alla frase nei testi letterari slovacchi più antichi è riconducibile secondo lui all’influsso diretto del latino e alla formazione classica degli autori dei testi.

<sup>12</sup> Berruto (1985: 76–77) adotta la categoria pragmatica di ‘centro d’interesse comunicativo’ del parlante che prevale sulla struttura informativa interna della frase, parlando di “sintassi egocentrica del parlato”, nel senso che “il parlante può mettere in rilievo il centro d’interesse nel preferire una data frase enunciandolo anticipatamente sulla sinistra della frase e anche senza legami relazionali e funzionali con la configurazione sintattica della frase stessa”. Con l’affermarsi della prospettiva pragmatica l’attenzione si sposta così “dal versante stilistico originario [...] al versante comunicativo e, in particolare, alla dinamica conversazionale, con un deciso ampliamento di prospettive, e con una migliore comprensione dei fenomeni”(Sobrero, 1998: 427).

### 3. Costrutti marcati

#### 3.1. Dislocazione a sinistra e a destra

I frequenti spostamenti dei costituenti della frase nell'italiano moderno sono alla base dell'ampia scala di procedimenti di focalizzazione in misura più marcata che in altre lingue romanze<sup>13</sup>, rilevabili, in diacronia, in numerose, significative attestazioni, appartenenti alla tradizione linguistica e letteraria dell'italiano<sup>14</sup>. Sullo spessore di diffusione di tali fenomeni trasgressivi hanno certamente pesato in forte misura gli effetti conformanti, legati alla codificazione normativa di ispirazione estetizzante, attuata nel Cinquecento da Pietro Bembo. Vale però la pena di ricordare a questo riguardo come l'umanista veneto (nei capitoli XXI–XXII del terzo libro delle *Prose della volgar lingua*), pur non censurandone l'uso, giustificasse il costrutto di focalizzazione della dislocazione a sinistra, soprattutto in chiave stilistica, relegandolo “all'ornamento e alla vaghezza del parlare”. La crescente diffusione nell'italiano moderno di una sintassi discontinua, legata alla varietà d'uso di procedimenti di focalizzazione (in particolare, la ‘dislocazione a sinistra’ e la ‘frase scissa’) è stata giudicata da Sabatini come uno dei fenomeni morfosintattici più peculiari della varietà dell'italiano dell'uso medio, anche se “ognuno di questi tratti ha alle spalle secoli di uso parlato e scritto anche pienamente letterario” (Sabatini, 1987: 145). Direttamente collegabile a tali tendenze è il costrutto marcato forse più diffuso nell'italiano moderno, specie nel registro parlato (in misura minore in quello scritto), la ‘dislocazione a sinistra’. La sua funzione principale è quella di evidenziare, anticipandolo sul lato sinistro dell'enunciato, l'argomento noto<sup>15</sup> dell'enunciazione (per lo più un complemento diretto o indiretto) collocato in posizione postverbale. Va subito segnalata l'importante funzione disambiguante, svolta sul piano sintattico dalla copia pronominale che ha la funzione di compensare l'assenza nell'italiano di marche morfologiche, utili a distinguere la funzione sintattica del soggetto da quella dell'oggetto diretto. La funzione principale della dislocazione a sinistra (nella grande maggioranza dei casi viene dislocato a sinistra un gruppo nominale con funzione di complemento diretto o indiretto) è di compensare la sfasatura originaria fra la funzione sintattica, la funzione pragmatica e la posizione sintattica che il costituente occupa nella frase (Benincà:1988). Il ricorso al clitico di ripresa<sup>16</sup> non

<sup>13</sup> Sotto un profilo comparato con altre lingue romanze riportiamo alcune osservazioni di Simone (2011): “Mentre il francese ha la stessa versatilità dell'italiano quanto alle dislocazioni, lo spagnolo presenta forti restrizioni: la frase intera non può essere dislocata e la dislocazione a destra del dativo costituisce il modo non marcato di codificare: *se lo digo a tu hermano que...* ‘dico a tuo fratello che’ / ‘glielo dico a tuo fratello che’”.

<sup>14</sup> L'attestazione letteraria più antica e prestigiosa è quella della *Carta Capuana* (960 circa) caratterizzata dall'anteposizione dell'oggetto diretto (*kelle terre*) seguito dalla copia pronominale *le* in posizione preverbale: *Sao ke kelle terre per kelle fini que ki contiene, trenta anni le possette parte Sancti Benedicti*.

<sup>15</sup> Nel caso della dislocazione a sinistra Benincà (1988) sottolinea che il costituente noto della frase non deve sempre identificarsi necessariamente con l'elemento informativo menzionato, ma esso spesso può rappresentare soltanto quello che si ritiene genericamente sia noto o presente nella mente dell'interlocutore.

<sup>16</sup> “Una caratteristica che era tipica delle varietà medievali, e che ora è rimasta solo in alcuni membri della famiglia romanza, permetteva l'anteposizione di un complemento oggetto diretto senza

è però una caratteristica soltanto dell'italiano, ma si riscontra, oltre che nello spagnolo, specialmente nel francese che ha un'accentuata tendenza verso un uso iterato dei pronomi personali: *ça ne me plaît pas, moi*, lett. "questo non mi piace, me" o anche *moi, ça ne me plaît pas*, lett. "me, questo non mi piace". Da una prospettiva di analisi comparata emerge subito una differenza fondamentale rispetto allo slovacco e ad altre lingue flessive sintetiche (ad eccezione di due lingue slave meridionali, il bulgaro e il macedone). Alludiamo qui all'obbligo tassativo in italiano moderno della ripresa anaforica del pronome personale clitico che deve seguire il costituente dislocato a sinistra con la funzione di oggetto diretto, segnalando così il fenomeno di deviazione dall'ordine basico dei costituenti: "il libro, te l'ho già dato" / *knihu som ti už dal*. L'obbligo di contrastare l'oggetto per mezzo della copia pronominale<sup>17</sup>, che viene meno nel caso che venga dislocato un oggetto indiretto ("a me l'insegnante /mi / aveva dato l'ordine di rimanere in classe"), esiste in italiano anche nel caso che venga dislocato a sinistra un oggetto diretto quantificato. In questo caso è facoltativo l'uso della preposizione di: "(di) persone interessanti ne ho conosciute finora molto poche" / *zaujímavých ľudí som zatiaľ poznal veľmi málo*). Lungo il versante della variazione diastratica e diatopica della lingua si registra la diffusa tendenza nelle varietà regionali italiane (non limitate solo al centro-sud ma diffuse anche nell'Italia settentrionale e nella Toscana, con vari livelli di gradazione fino a punte estreme di parlato – parlato) ad utilizzare la dislocazione a sinistra dei pronomi tonici di prima e seconda persona singolare, accompagnati dalla copia pronominale (*clitic doubling*) preceduta dalla preposizione a: "a te non ti vogliamo". A tale riguardo vale la pena ancora di segnalare la tendenza all'uso ridondante della preposizione a nell'italiano parlato (Benincà: 1988) non soltanto per la messa in rilievo di un pronome personale tonico (deittico) come oggetto diretto, ma anche in presenza di un qualsiasi sintagma nominale: "a noi, le sue parole non ci hanno convinto" / *nás jeho slová vôbec nepresvedčili*; "a Carlo, le sue parole non l'hanno convinto" / *Karola jeho slová vôbec nepresvedčili*. Sempre a proposito della dislocazione a sinistra, viene segnalato da Benincà (1988) il largo uso nell'italiano popolare e regionale del clitico di ripresa in presenza di verbi psicologici (*piacere, sembrare, convincere*) che di per sé evocano una situazione conflittuale fra soggetto logico e grammaticale: "a Maria la carne le piace molto" / *Márii mäso veľmi chutí*.

La tendenza all'impiego facoltativo del clitico di ripresa, che non trova possibili riscontri nello slovacco e nella maggior parte delle lingue flessive, prevale pure in presenza di casi obliqui e di un qualsiasi sintagma preposizionale: "di lavoro non (ne) parlo mai volentieri"; "a Paola (le) ho prestato molti libri"; "con te non ci esco più"; "al cinema non voglio più andarci da solo". Un costituente facente parte di una proposizione subordinata

---

doverlo 'copiare' con un pronome clitico e senza doverlo contrastare con l'intonazione nei contesti in cui oggi noi diciamo: il libro, te lo porterò domani. Nella lingua moderna, un oggetto anteposto senza copia pronominale è possibile solo se è contrastato sia semanticamente che intonativamente. La frase sarebbe quindi oggi possibile solo con questo valore: i LIBRO, ti porterò domani (non altre cose)" (Benincà, 1998: 255).

<sup>17</sup> Nell'area linguistica balcanica si segnala all'attenzione il caso anomalo di una lingua slava come il bulgaro, che prevede il ricorso alla copia pronominale con l'articolo definito in posizione enclitica, posposto al complemento oggetto diretto, estraposto a sinistra: *pismoto go izpratich* / lettera **la** l'ho spedita. Un fenomeno, questo, "la cui reale portata non può essere ridotta ad un semplice balcanismo" (Tomelleri, 2005: 197).

esplicita può essere dislocato all'inizio della proposizione subordinata (Salvi – Vanelli, 1992): “credo che, mio padre, lo stimano tutti”; “mio padre, credo che lo stimano tutti”. Nello slovacco risulta invece per lo più inammissibile la dislocazione a sinistra di proposizioni subordinate implicite, in particolare quella con funzione di proposizione oggettiva implicita: “telefonare, ormai certo non telefona” / *volat', už určite nezavolá*; “partire, ha detto che non sarebbe partito”; “di aiutarmi sempre, me l'aveva promesso”. In italiano, il clitico di ripresa è presente in compagnia di verbi modali, accompagnati dall'infinito, o di enunciati segmentati: “aiutarlo, avrei potuto aiutarlo”; “giurare, lo fa sempre”. Trova una possibile rispondenza nello slovacco la dislocazione a sinistra della forma esplicita della proposizione dipendente oggettiva: “che possa ancora venire, non ci credo più” / *žeby ešte prišiel, tomu už neverim*. Non trova invece alcun riscontro la dislocazione a sinistra del participio passato, riformulabile solo con l'infinito del verbo: “arrivare /arrivata non è arrivata” / *prísť ešte neprišla*.

Ad essere dislocato a sinistra può essere anche un aggettivo con la funzione di complemento predicativo del soggetto. Tale tipologia di topicalizzazione dell'aggettivo, dislocato a sinistra in posizione marcata, con la funzione sintattica di predicato nominale, trova una rispondenza alquanto dubbia nello slovacco, ferma restando l'assenza del clitico di ripresa. Nell'italiano è preferibile in questo caso il ricorso al clitico accusativo lo: “sfortunato, Luca lo è stato sempre” / *smoliar, Lukáš vždy bol smoliar*. In italiano può essere dislocato a sinistra, invece della parte nominale, anche un complemento predicativo del soggetto che esclude però la ripresa pronominale: “felice, non mi sembra affatto felice”; “del tutto nuovo, quel nome non mi torna” / \*del tutto nuovo, quel nome non me lo torna”. In alcuni casi si può dislocare a sinistra anche un pronome con funzione di oggetto diretto (“questo bisogna farlo”) oppure un quantificatore, separato da una virgola: “poche, ne ho conosciute”. I sintagmi quantificati negativamente non possono però essere dislocati: “alcuni amici, li abbiamo trovati”, “tre settimane, le ho trascorse aspettando una risposta”; \*nessuna spiegazione, non l'ho trovata; \*nessuno, non l'ho invitato nemmeno io; \*niente, lo pensava anche Marco.

### 3.2. Dislocazione a destra

Una variante di costruito marcato, simile alla dislocazione a sinistra, anche se rispondente ad una strategia opposta, è la dislocazione a destra di un segmento di frase, rappresentato da un complemento oggetto, da un complemento indiretto o da un'intera proposizione, anticipati da un pronome atono: “lo conosco il vicino”; “gli telefono domani a Sergio”; “ne ho comprati tanti di libri”; “lo sai che sono una persona seria”; “ci viene volentieri a fare una passeggiata con noi”. La dislocazione del tema a destra è a volte obbligatoria (“c'era una volta un re”; “sono le cinque”) quasi obbligatoria come nelle frasi esclamative (“com'è bella questa vacanza”) oppure invece facoltativa (“ha ragione tuo padre”). Diffusa per lo più nel parlato, la dislocazione a destra è finalizzata alla messa in rilievo non del tema (come nel caso della dislocazione a sinistra) ma dell'elemento nuovo, costituito dal predicato verbale. Il suo indice di frequenza risulta però inferiore a quello della dislocazione a sinistra, con l'uso facoltativo della ripresa pronominale: “non (la) mando oggi,

quella lettera”. Una seconda tipologia di dislocazione a destra diffusa nel parlato è quella dove gli elementi dislocati a destra “possono essere considerati dei ripensamenti” (Salvi – Vanelli, 1992), aggiunti alla frase per completare un enunciato che risulti poco chiaro, conferendogli maggiore chiarezza espositiva: “non lo incontro da un pezzo, Antonio”.

#### 4. Costruzione passiva

Uno dei meccanismi di messa in rilievo maggiormente radicati nella fenomenologia di procedimenti con ordine marcato diffusi nell’italiano è la costruzione passiva. Si tratta in questo caso di una struttura inaccusativa, basata su una perifrasi verbale che svolge nell’italiano una funzione stilisticamente più elegante e ad un livello più elevato della dislocazione a sinistra, trovando un largo impiego soprattutto nel registro scritto e nel linguaggio giornalistico (Dardano, 1997). La costruzione passiva, che ha un impiego assai più circoscritto nello spagnolo e nel francese<sup>18</sup>, presenta una frequenza d’uso piuttosto limitata nello slovacco, dove prevale l’uso di un soggetto generico indefinito con la terza persona plurale del verbo, assai diffuso peraltro anche in italiano: *včera v Taliansku zostavili novú vládu* / “ieri in Italia è stato formato / hanno formato/ il nuovo governo”. Alla fissità e rigidità di quest’ultimo costrutto con un soggetto generico indeterminato fa da contrappunto nel costrutto passivo la variabilità di collocazione del soggetto grammaticale che nella costruzione passiva, data la sua natura di struttura inaccusativa, può occupare sia la posizione postverbale, propria del complemento oggetto (“sono state approvate nuove misure di austerità dal governo”), sia quella che precede il predicato verbale (“nuove misure di austerità sono state approvate dal governo”). Uno dei maggiori punti di forza della costruzione passiva, sotto l’aspetto delle proprietà semantiche e testuali, è soprattutto quello legato alla posizione gerarchicamente preminente che viene ad occupare l’oggetto, dislocato nella posizione sintatticamente marcata di soggetto. In tal modo esso svolge una funzione di messa in rilievo simile a quella della dislocazione a sinistra ma su un piano stilisticamente più elevato ed elegante (“ieri tuo fratello è stato visto uscire dal teatro”). L’importante risorsa stilistica, rappresentata dalla costruzione passiva, va individuata nel fatto che essa “serve specialmente nella lingua scritta per focalizzare l’agente / esperiente che segue il verbo, dove compaiono gli elementi informazionalmente nuovi” (Salvi – Vanelli, 1992: 35). Grazie alla sua funzione implicitamente allusiva e reticente, dal momento che il complemento di agente rimane spesso occultato, il costrutto passivo rappresenta una risorsa assai significativa nella strategia comunicativa del linguaggio della stampa o del politichese.

Agganciando le nostre riflessioni alla dinamica evolutiva dell’italiano e alle linee di tendenza più attuali, occorre tuttavia segnalare la tendenza verso un sensibile regresso della frequenza d’uso del passivo. Questo, secondo noi, può essere attribuito, almeno in parte, ad una certa pesantezza strutturale del costrutto, in contrasto con la tendenza generale verso un progressivo allineamento dell’italiano ad uno standard europeo, in direzione di una semplificazione e ammodernamento della sua complessa architettura morfosintattica. Concludiamo affermando che il sensibile regresso nell’uso del costrutto passivo,

<sup>18</sup> Nello spagnolo e nel francese prevale il ricorso al soggetto indefinito (assai diffuso peraltro anche nell’italiano, specie nella varietà regionale toscana) *se* e *on*: “si è rotto il bicchiere” / *se rumpió el vaso*; *on a rompu le verre*; “ieri *si* è andati tutti quanti al cinema”.

all'interno dell'opposizione di diatesi attivo/passivo, fa apparire tale costrutto marcato statisticamente sempre più marginale, specie nel parlato conversazionale, nelle forme di passivo con agente<sup>19</sup>.

## 5. Il costrutto scisso

La funzione svolta dal costrutto segmentato, diffuso sia nel parlato che nello scritto, è quella di evidenziare sul piano pragmatico, come nel caso della dislocazione a sinistra, il dato informativo nuovo, il 'rema' (*comment*), dividendo l'enunciato in due blocchi informativi distinti e "facendo risalire gerarchicamente il costituente che si intende enfatizzare dalla sua posizione originaria neutra" (Dardano, 1997: 448). Si tratta di un costrutto largamente diffuso specialmente nel francese e assolutamente funzionale alla struttura della lingua francese, come emerge dalla dettagliata descrizione del costrutto, fornita dagli stessi grammatici francesi nella *Grammaire générale et raisonnée* di A. Arnauld e C. Lancelot (1609), tanto che il costrutto scisso venne considerato fin dal Settecento una costruzione peculiare e distintiva della lingua francese (Roggia, 2008). Prevale quindi l'opinione che tale costrutto sia penetrato in Italia nel '700 proprio dalla Francia. Mistrík (1966: 104) qualifica la frase scissa (*vytýčená vāzba*) come un costrutto allogeno di origine francese, un 'gallicismo', "diffuso specialmente nel genere oratorio e nella produzione pubblicistica", sebbene oggi risulti ormai di largo uso anche nel parlato: *je to on, ktorý ťa podviedol* / "è stato lui che ti ha ingannato". In diacronia vale la pena, tuttavia, di segnalare nell'italiano la presenza di alcune importanti attestazioni letterarie<sup>20</sup>, risalenti già ad epoche precedenti, che documentano la diffusione di tale costrutto di focalizzazione, correggendo così almeno in parte la tendenza prevalente a considerare il costrutto come un 'gallicismo' (Roggia, 2008). L'elemento portante della segmentazione sintattica (*focus – marking devices*, nei termini di Lambrect) sul quale è basato questo costrutto marcato cui ricorre spesso l'italiano (e in misura assai maggiore il francese) è una struttura copulare aperta di carattere specificativo, dove il referente viene specificato dall'elemento che si intende enfatizzare e che appare al secondo posto in ordine di sequenza<sup>21</sup>. L'ordine di progressione nella frase scissa appare pertanto basato sul seguente schema di successione fisso: copula + costituente focalizzato + che + il resto della frase: "saranno le imprese private che otterranno importanti

<sup>19</sup> Sull'impiego statisticamente trascurabile del passivo specie nel parlato Beretta osserva: "Le esigenze comunicative che motivano il passivo – portare a *topic* il complemento e viceversa abbassare di grado l'agente o cancellarlo – nell'uso medio sono soddisfatte per via sintattica, con la dislocazione a sinistra dell'oggetto ('la parola alla gente bisogna darla subito; io il caffè lo voglio bello forte'), senza toccare la forma del verbo e con il vantaggio di non dovere abbassare di rango sintattico agenti di I o II persona" (Beretta, 1998: 220–221).

<sup>20</sup> Riportiamo due esempi letterari, tratti da Dardano (1997): "Et dove per lo fuggir del sole la sopravvenuta ombra della terra, levando il colore alle cose, mi lievi e tolga la vista loro, *non è che* io nella tacita notte le stelle mirando non pensi" (Bembo [1470–1547], *Gli Asolani*); "Però, comunque si sia, *non è che* non si debba lodar più colui che favoleggia sopra la verità d'una istoria che colui che ritrova la favola tutta. Risposta dell'oppositore. Il poeta non è poeta senza l'invenzione" (Tasso [1544–1595], *Apologia in difesa della 'Liberata'*, 27).

<sup>21</sup> La definizione forse più sintetica ed efficace sul costrutto scisso è stata data da Lambrect, quando dice: "The occurrence of cleft constructions in a language correlates with the degree of positional freedom of prosodic accents and syntactic constituents in that language" (Lambrect, 2001: 488).

vantaggi” / *budú to súkromné podniky, ktoré získajú dôležité výhody*. Mentre il costrutto segmentato con una subordinata esplicita può essere usato sempre, la subordinata implicita può essere usata solo quando l’elemento focalizzato che compare dopo la copula è il soggetto della subordinata seguente (“saranno le imprese private ad ottenere il sostegno statale”). Il costrutto con il verbo all’infinito, che non trova riscontro nello slovacco e più in generale nelle lingue flessive, è addirittura preferibile secondo alcuni (Benincà, 1988) alla forma esplicita sia nel registro parlato che in quello più formale, anche se esso è preferibile quando il costituente focalizzato è un soggetto animato: “è stato Paolo a cadere”; “è stato il bicchiere che si è rotto”. Uno dei motivi principali che giustifica la maggiore frequenza d’uso della forma implicita del verbo rispetto a quella esplicita è la sua struttura assai più sintetica e concisa, evitando fenomeni di ridondanza e un cumulo di voci verbali, come accadrebbe utilizzando invece la forma esplicita<sup>22</sup>. La posizione riservata nella struttura frasale all’elemento contrastato (Salvi – Vanelli, 1992) può essere occupata da vari costituenti frasali (un sintagma nominale, un sintagma preposizionale, o un’intera proposizione): “è stato Luca che non mi ha voluto invitare”; “è con lui che vorrei passare queste vacanze”; “è studiando che si imparano molte cose”. Risultati meno accettabili si ottengono invece con un costituente rappresentato da un sintagma aggettivale o avverbiale (“è ricco che è diventato”; “è stasera che vorrei venire”). Fra le varie tipologie d’uso qui elencate, la tipologia più caratteristica d’uso, diremmo ‘prototipica’, è quella associata ad un sintagma preposizionale. Occorre ricordare infine che la copula viene sempre accordata nel genere e nel numero col costituente focalizzato (“sei tu che hai vinto”; “sono loro che hanno vinto”). Nel caso che l’elemento da evidenziare sia un pronome di prima o seconda persona, l’accordo si ha solo quando il pronome svolge la funzione di soggetto<sup>23</sup>, non si ha invece quando il pronome si presenta nella forma obliqua: “sei stato tu a dargli la notizia”; “è me che tutti considerano colpevole”.

La funzione forse più significativa svolta dalla frase scissa sul piano informativo è anzitutto quella di isolare l’elemento scisso quale *focus* dell’enunciato, puntando sulla topicalizzazione del costituente più distante dalla focalità, sia a ragione della sua posizione preverbale sia specialmente per la sua posizione strutturalmente topicale quale *preferred topic* (Lambrecht, 1994). Come nel caso del costrutto dell’anteposizione contrastiva (o ‘topicalizzazione contrastiva’), anche il costrutto della FS presuppone che l’elemento da focalizzare, isolato dal resto dell’enunciato, per lo più contrastato, rappresenti l’informazione nuova, mentre la subordinata costituisce il contenuto presupposto<sup>24</sup>. Da un

<sup>22</sup> Afferma a tale proposito la Benincà: “La subordinata implicita è preferibile anche quando, in presenza di un soggetto animato, il verbo della subordinata esprime un’azione volontaria o che comunque implica una componente di intenzionalità da parte del soggetto stesso” (Benincà, 1988: 202).

<sup>23</sup> L’uso del pronome personale soggetto, a posto del pronome personale oggetto (“sei tu che abbiamo invitato”; “è te che abbiamo invitato”), non trova sempre tutti concordi i grammatici. Mentre tale costrutto viene giudicato inammissibile da qualcuno (Dardano, 1997: 514) esso viene invece segnalato da Salvi – Vanelli (1992: 186).

<sup>24</sup> L’uso di tale costrutto risulta assai più libero rispetto a quello del costrutto scisso, in quanto non è soggetto alle restrizioni della frase scissa e il suo uso è esteso anche nel caso di quantificatori positivi o negativi: “nessuno, voglio incontrare”; “tutto, ho considerato”; \*è nessuno che voglio incontrare; \*è tutto che ho considerato.



punto di vista comparativo con lo slovacco, che ha rappresentato finora il nostro costante termine di paragone, l'elemento di maggiore divergenza è forse quello legato al fatto che allo slovacco e alle lingue flessive in generale risulta del tutto estranea la costruzione diffusa invece nell'italiano, basata sulla forma infinitiva introdotta dalla preposizione a: “saranno le imprese private ad ottenere importanti vantaggi”. Alla frequenza d'uso dei costrutti scissi<sup>25</sup>, sia nel parlato che nello scritto, (noi riteniamo, però, più nello scritto che nel parlato) risulta collegabile secondo Simone (1998) il costrutto scisso di forma negativa, d'uso assai moderno, diffuso nel parlato: “non è per caso che avresti un accendino?” Conviene infine ricordare che mancano nell'italiano (ma non in alcune varietà dialettali settentrionali) le FS interrogative con il costituente in posizione postcopulare: \*è chi che te l'ha fatto?

Una variante di costrutto scisso assai diffusa in vari registri della lingua e in forte espansione è quella legata al costrutto ‘pseudoscisso’ (*wh-clefts*), basato sul seguente schema di successione: introduttore + verbo base + copula + costituente focalizzato: “quello che non capisco è perché si sia arrabbiato così tanto”; “chi me lo aveva sempre detto è stata mia moglie”. L'unica differenza fra la frase scissa e il costrutto pseudoscisso è quella che nel costrutto pseudoscisso il segmento frasale, rappresentato dal costituente topicalizzato, si trova situato in fondo alla frase. Anche nel caso della variante del costrutto pseudoscisso non trova rispondenza nello slovacco la costruzione con la forma infinitiva del verbo, preceduta dalla preposizione a, di largo uso specie nell'italiano scritto: “è stato il Premier stesso a confermare ai giornalisti la notizia” / *bol to sám premiér, ktorý novinárom potvrdil túto správu*.

## 6. Conclusioni

Da una prospettiva comparativo-contrastiva abbiamo messo in evidenza alcune differenze significative sul piano sintattico fra l'italiano e lo slovacco, soffermandoci su alcuni procedimenti con ordine marcato (presenti sia in sincronia che in diacronia<sup>26</sup>) utili a riprodurre il grado di dinamismo comunicativo in costrutti, basati sull'ordine libero delle parole nello slovacco. Per mancanza di spazio abbiamo dovuto rinunciare ad allargare la nostra analisi ad altri costrutti di focalizzazione come *l'anteposizione contrastiva* e il *tema sospeso* (una variante sintattica, inquadrabile nella grande categoria degli anacoluti, quale variante di *nominativus pendens* o *soggetto assoluto*) presenti peraltro anche nello

<sup>25</sup> Vale la pena di segnalare i risultati piuttosto significativi di un'analisi comparata effettuata da Roggia (2008). Essa si basa sul censimento di un ampio *corpus* di frasi segmentate in italiano e in francese, che rivelerebbero una maggiore concentrazione nell'italiano del costrutto scisso nei testi formali e monologici “i più pianificati e lontani dal polo della conversazione informale, inducendo quindi a rivedere la tesi vulgata che fa delle frasi scisse costruzioni tipiche soprattutto del parlato e di varietà informali della lingua” (Roggia, 2008: 10).

<sup>26</sup> Trifone, sottolineando la funzione di rottura nei confronti dei moduli stilistici, propri della tradizione linguistico-letteraria, con ‘la solita nenia delle frasi lisciate da 50 anni’, attuata dal Verga attraverso l'impiego trasgressivo di alcuni costrutti di topicalizzazione (dislocazione a sinistra e a destra) afferma: “Questi procedimenti di messa in rilievo di un elemento della frase, comunissimi negli scambi dialogici, saranno utilizzati con frequenza anche maggiore nella versione teatrale della *Cavalleria rusticana*” (Trifone, 2007:103).

slovacco. I procedimenti di ordine marcato da noi esaminati riflettono storicamente forti spinte trasgressive presenti da sempre sia nel parlato che nello scritto ma scoraggiate ed emarginate dall'ideologia normativa, rigidamente conformante di Bembo. Ciononostante, in diacronia, si registrano numerose, significative attestazioni nella tradizione linguistica e letteraria dell'italiano, da Dante a Verga. Quello che conta rilevare a questo punto è che il ricorso sempre più diffuso a procedimenti discorsivi con ordine marcato ha fatto sì che, specie la dislocazione a sinistra, venga ormai percepita dal parlante come un procedimento non marcato, facendo apparire assai incerto e labile nell'italiano moderno il confine fra ordine basico e ordine marcato. Tutto questo sembrerebbe legittimare la tesi di quanti sostengono che oggi l'ordinamento delle strutture testuali nei processi comunicativi risulta sempre più modulato pragmaticamente in relazione al parlante (Berruto, 1985) sotto il segno di una sintassi sempre più asimmetrica e discontinua. Si assiste quindi all'avvento di una strategia conversazionale segmentata, agganciata "ad una progettazione di moduli discorsivi a breve raggio, in funzione del grado di informalità comunicativa" (Sobrero, 1998: 426), convogliando quella che Berruto definisce 'sintassi egocentrica del parlato'.

Spostandoci ora sul versante delle lingue flessive appaiono ancor oggi di fondamentale importanza le riflessioni sulla dinamica dei processi comunicativi e all'articolazione informativa delle categorie di 'tema' e 'rema', compiute già nei primi anni del Novecento da Mathesius (1907) che ha fornito lo spunto a successivi studi comparati, orientati sull'ordine delle parole in ceco<sup>27</sup>, in inglese o nelle lingue slave. Le riflessioni fondamentali di Mathesius, contenute soprattutto nell'opera postuma (1961), sfociarono come sappiamo nell'elaborazione della teoria sintattica dell'attualizzazione, legata all'ordine delle parole nel ceco, aprendo la strada ad ulteriori sviluppi da parte di altri significativi rappresentanti della corrente del funzionalismo e allargando le riflessioni alle lingue slave<sup>28</sup>. Spostandoci sul versante dello slovacco, l'indagine teorica più articolata e significativa è stata quella compiuta nella metà degli anni Sessanta dal linguista slovacco Mistrík, al quale va rivendicato fra l'altro il merito di avere ripercorso le tappe principali degli studi orientati sull'ordine dei costituenti della frase e sulle categorie informative di 'tema' e 'rema', mettendo a fuoco gli aspetti più controversi di natura terminologica. Mistrík (1966: 120), muovendo dal presupposto che in una lingua flessiva come lo slovacco la funzione grammaticale dell'ordine delle parole riveste un'importanza piuttosto marginale (*okrajový význam*)

<sup>27</sup> Mathesius (1951) ha messo l'accento, in particolare, sulla funzione preminente dell'ordine delle parole per l'articolazione attuale dell'enunciato rispetto a quella secondaria svolta da altri fattori (la componente ritmica, quella di ordine grammaticale e quella sintattica). Sviluppando tale tesi, Firbas pervenne alla conclusione che l'ordine delle parole rappresenta "il fattore fondamentale della prospettiva funzionale dell'enunciato nelle lingue slave" (*nejzávažnějším prostředkem funkční větné perspektivy*).

<sup>28</sup> Daneš (1959: 8) in uno studio comparato sull'ordine delle parole nelle lingue slave (*K otázce pořádku slov v slovanských jazycích*), sviluppando la teoria sintattica dell'attualizzazione (AČ) elaborata da Mathesius, ha sottolineato la tendenza assai più marcata del ceco rispetto allo slovacco o al russo, ma più in generale delle lingue flessive rispetto a quelle analitiche, di attuare il principio dell'articolazione attuale della frase da lui chiamata *perspektiva výpovědi* ('prospettiva dell'enunciato') realizzata con l'ordine delle parole.

attribuisce un rilievo preminente alla posizione occupata dal verbo<sup>29</sup> nell'enunciato. In particolare, va rivendicato al linguista slovacco il merito di avere segnalato l'importanza fondamentale delle riflessioni di Firbas (1961) che condussero alla definizione chiave di 'prospettiva funzionale dell'enunciato', aprendo la strada agli studi di Svoboda (1991) e, in tempi più recenti, agli studi comparati fra italiano, ceco e inglese di Klímová (2007).

Nella nostra breve indagine ci siamo sforzati di cogliere gli elementi più significativi di convergenza o di diversità fra una lingua flessiva come lo slovacco (caratterizzato da un ordine quasi del tutto libero delle parole) e una lingua analitica come l'italiano, con numerosi elementi flessivi, la cui flessibilità si manifesta attraverso la forte mobilità di alcuni sintagmi e un'ampia scala di focalizzazioni. Ci auguriamo che la nostra analisi comparata, volta ad evidenziare, in sincronia e in diacronia, alcuni elementi di affinità e di divergenza fra le due lingue prese a confronto, possa fornire utili spunti per ulteriori studi comparati sull'ordine dei costituenti fra le due lingue.

**Résumé. Komparatívna analýza slovosledu v taliančine a v slovenčine.** V príspevku sme na komparatívnej báze preskúmali niektoré špecifické slovosledné javy v taliančine, ktorá sa vyznačuje značnou flexibilitou niektorých vetných členov. Poukázali sme na niektoré príznakové konštrukcie ako možné ekvivalenty voľných slovosledných konštrukcií v slovenčine, kde sa aktuálne členenie výpovede realizuje pomocou voľného slovosledu na základe výpovednej dynamickosti vetných členov.

## Bibliografia

- AGOZZINO, Donatella (1985), "Analisi delle strutture informative nel parlato", in: Franchi De Bellis, A. – Savoia, L. M. (a cura di), *Sintassi e morfologia della lingua italiana d'uso. Teorie e applicazioni descrittive*, Roma: Bulzoni, 19–32.
- BENINCÀ, Paola (1988), "Ordine normale e ordini marcati", in: Renzi L. – Salvi, G., *Grande grammatica italiana di consultazione*, vol. I, Bologna: Il Mulino, 115–225.
- BENINCÀ, Paola (1998), "Sintassi", in: Sobrero, A. A. (a cura di), *Introduzione all'italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma-Bari: Laterza, 247–290.
- BERETTA, Monica (1998), "Morfologia", in: Sobrero, A. A. (a cura di), *Introduzione all'italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma-Bari: Laterza, 193–245.
- BERRUTO, Gaetano (1985), "Dislocazioni a sinistra" e 'grammatica' dell'italiano parlato", in: Franchi De Bellis, A. – Savoia, L. M. (a cura di), *Sintassi e morfologia della lingua italiana d'uso: teorie e applicazioni descrittive*, Roma: Bulzoni, 59–82.
- DANEŠ, František (1959), "K otázce pořádku slov v slovanských jazycích", *Slovo a slovesnost*, ročník 20, číslo 1, 1–10.

<sup>29</sup> Un esempio dimostrativo può essere il seguente enunciato, con la dislocazione a sinistra dell'oggetto diretto e il verbo rematico in fondo alla frase, riformulabile in italiano ricorrendo alla costruzione passiva: "le due persone sospette vengono ancora ricercate dalla polizia" / *dve podozrivé osoby polícia stále hľadá*.

- DARDANO, Maurizio – TRIFONE, Pietro (1997), *La nuova grammatica della lingua italiana*, Milano: Zanichelli.
- FIRBAS, Jan (1961), “Ještě k postavení příslovečného určení v angličtině a v češtině z hlediska aktuálního členění větného” [Another note on the position of the situational adverbs in English and Czech from the point of view of functional sentence perspective], *Sborník prací filozofické fakulty brněnské univerzity*, Brno, Řada A–9, 153–156.
- FIRBAS, Jan (1991), “Il funzionamento del dinamismo comunicativo nella prospettiva funzionale della frase”, in: Sornicola, R. – Svoboda, A. (a cura di), *Il campo di tensione. La sintassi della scuola di Praga*, Napoli: Liguori, 194–209.
- GEBERT, Lucyna (2007), “Considerazioni sulla struttura dell’informazione nelle lingue slave”, in: Trovesi, A. (a cura di), *Atti del convegno di Linguistica Slava di Bergamo*, Università degli Studi di Bergamo: Bergamo, 11–24.
- JACOVÁ, Zora (2010), “L’ordine delle parole in Italiano antico”, *Studia romanistica*, Vol. 10, Num. 2 / 2010, Ostrava: FF OU, 31–47.
- KEENAN, Edward L. – SCHIEFFELIN, Bambi. B. (1976), “Topic as a Discourse Notion: a Study of Topic in the Conversation of Children and Adults”, in Li, C. N. *Subject and Topic*, New York.
- KLÍMOVÁ, Eva (2007), “Osservazioni sulle scale semantiche in italiano a confronto dell’inglese e del ceco”, *Écho des Études Romanes*, vol. III, num.1, České Budějovice: JČU, 173–181.
- LAMBRECT, Karl (2001), “A framework for the analysis of cleft constructions”, *Linguistics*, 39, 463–516.
- MATHESIUS, Vilém (1961), *Obsahový rozbor současné angličtiny na základě obecně lingvistickém*, Praha: Nakladatelství Mír.
- MISTRÍK, Jozef (1964), *Slovosled a vetosled v slovenčine*, Bratislava: Slovenská akadémia vied.
- ROGGIA, Carlo Enrico (2008), “Frase scisse in italiano e in francese orale: evidenze dal CORAL-ROM”, *Cuadernos de Filologia Italiana*, vol. 15, 9–29.
- SABATINI, Francesco (1987), “L’uso di fronte alla norma”, in: Jacobelli, J. (a cura di), *Dove va la lingua italiana*, Roma-Bari: Laterza, 140–148.
- SALVI, Giampaolo – VANELLI, Laura (1992), *Grammatica essenziale di riferimento della lingua italiana*, Firenze: Paoletti.
- SIMONE, Raffaele (1998), “Stabilità e instabilità nei caratteri originali dell’italiano”, in: Sobrero, A. A. (a cura di), *Introduzione all’italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma-Bari: Laterza, 41–100.
- SIMONE, Raffaele (2011), [[http://www.treccani.it/enciclopedia/sintassi\\_\(Enciclopedia dell’Italiano\); cit. 6.3.2013](http://www.treccani.it/enciclopedia/sintassi_(Enciclopedia_dell'Italiano);_cit.6.3.2013)].
- SOBRERO, Alberto Antonio (1998), “Pragmatica”, in: Sobrero, A. A. (a cura di), *Introduzione all’italiano contemporaneo: Le strutture*, Roma-Bari: Laterza, 237–276.
- SVOBODA, Aleš (1991), *Le posizioni nell’ordine delle parole ceco dal punto di vista dell’articolazione attuale*, in: Sornicola, R. – Svoboda, A. (a cura di), *Il campo di tensione. La sintassi della scuola di Praga*, Napoli: Liguori, 423–452.

TOMELLERI, Vittorio (2005), “Il raddoppiamento dell’oggetto in bulgaro: tra descrizione e prescrizione”, *Studi slavistici*, num. 2, 195–198.

TRIFONE, Pietro (2007), *Malalingua*, Bologna: il Mulino.

Zora Jačová  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Univerzita Komenského v Bratislave  
Gondova 2  
SK–814 99 BRATISLAVA  
Repubblica Slovacca



Literatura / Littérature / Letteratura





## LOS ESPACIOS-CÁRCELES EN EL PERSPECTIVISMO PARAGUAYO

Maksymilian Drozdowicz  
Universidad de Ostrava

*maksymilian.drozdowicz@osu.cz*

**Resumen.** En el presente texto se analiza el término “perspectivismo” de la literatura paraguaya, partiendo de los estudios de Josefina Plá y Teresa Méndez-Faith. Se introduce la noción de los “espacios-cárceles” que caracterizan al Paraguay en su aislamiento cultural y espiritual en el continente. Estos sitios están presentes en la narrativa paraguaya a partir de los años 40. Comparados con los lugares de la literatura del realismo mágico, muestran grandes diferencias. Son trampas, escondrijos que carecen de salida. Analizamos, sobre todo, la ciudad de Areguá, de Gabriel Casaccia; los lugares de Tevegó y Takurú-Pukú, de Roa Bastos y el Paraguay como un todo, que aparece en la mayoría de los textos. También podemos definir otros sitios que simbolizan el encierro: aldeas olvidadas, lugares de insurrección, prisiones, túneles, salas de tortura y cementerios. Se pretende demostrar que el exilio de los escritores conlleva consecuencias espirituales que imponen a sus protagonistas literarios una marca indeleble.

**Palabras clave.** Exilio. Perspectivismo. Casaccia. Roa Bastos. Ritter. Cárcel. Túnel. Areguá. Tevegó. Dictadura.

**Abstract. Prisonlike Places in Paraguayan Perspectivism.** This article, based on the studies by Josefina Plá and Teresa Méndez-Faith, deals with the perspectivism in Paraguayan literature written in exile. We use the term “prisonlike places”, which characterizes Paraguay and its cultural and spiritual isolation on the South American continent. Prisonlike places have been omnipresent in great prose of Paraguayan realism since the 1940s. When comparing them with the magic places of magic realism, we come to considerable differences. Prisonlike places are traps and hiding places with no escape. We concentrate particularly on Areguá, a town in Gabriel Casaccia’s work, on Tevegó and Takurú-Pukú in Roa Bastos’ novels and on Paraguay as a whole, which appears in most texts.

We can also define other places symbolizing imprisonment: forgotten villages, seats of uprisings, prisons, tunnels, torture chambers and cemeteries. We try to show that being in exile has psychic consequences on writers. Therefore, their literary characters are permanently scarred.

**Keywords.** Exile. Perspectivism. Casaccia. Roa Bastos. Ritter. Prison. Tunnel. Areguá. Tevegó. Dictatorship.

## 1. Exilio

El nombre de “perspectivismo” es típico para la literatura de exilio (Teresa Méndez-Faith, 2009: 67.73, Josefina Plá, 1983: 9)<sup>1</sup>. El exilio de los escritores paraguayos está presentado escuetamente por Augusto Roa Bastos como un problema sobre todo psicológico que se halla presente en su creación literaria. Entonces,

[...] el desarraigo de los que estamos afuera, la asfixia material y espiritual [...] pesa sobre los que están dentro, y [...] el espacio inexistente de la obra no hecha todavía [...] marca una suerte de despojo, de anticipada enajenación (en Ferrer Agüero, 1981: 91).

El exilio suele ser contraproducente para los protagonistas de las obras de ficción, pero en cuanto a la inspiración creativa del autor, con el exilio se observa un “renacimiento”. En el plano espiritual, [...] *la narrativa del exilio nos habla de la situación del escritor y del artista en general, pero en especial de las frustraciones e impotencia del escritor o artista que vive dentro del país* [...], afirma Méndez-Faith (2009: 74), haciendo referencia a dos personajes frustrados de la prosa casacciana: Ramón Fleitas de *La Babosa* y Gilberto Torres de *La llaga* y *Los exiliados*. A ellos, con razón, podemos añadir a Miguel Vera de la primera novela de Roa Bastos. Depende de cada autor cómo transforma esta “maldición” del exilio. Roa Bastos, por ejemplo, *supo transformarla en una forma de —dolorosa— “bendición”*. Por lo menos —observa Bareiro Saguier— *para la literatura paraguaya que, una vez más, veía afirmarse un proceso de positiva transformación* gracias, justamente a este “perspectivismo” (Bareiro Saguier, 2006: 146). Haciendo un juego de palabras, el mencionado crítico continúa:

El largo a-isla-miento en que vivió Paraguay, su vocación histórica de “isla rodeada de tierra”, hizo en efecto que fuese ese fenómeno fuera-dentro (por el aporte de los extranjeros luminosos, como Rafael Barrett o Josefina Plá, o por la posibilidad de publicar en el extranjero, rompiendo la barrera del silencio) [...] [que] la visión literaria que desde afuera se proyecta hacia la patria (Bareiro Saguier, 2006: 146).

Mientras la narrativa paraguaya intrafronteras apenas toca los temas relacionados con los golpes de Estado, rebeliones, guerras, torturas, exilios y las persecuciones del dictador Stroessner, la narrativa de exilio se encarga de explorar dichas experiencias en profundidad. Los narradores perspectivistas revisan la historia, distinta de la de los historiadores

---

<sup>1</sup> Remitimos también a Méndez-Faith (1990).

oficiales y, aunque ven *todo o negro o blanco* (en *Yo el Supremo* por ejemplo), cuestionan los mitos o verdades aparentemente indiscutibles (cfr. Miranda Sallorenzo, 1986: 181). Méndez-Faith (1991: 245) caracteriza los temas recurrentes de la literatura de exilio. *De manera literal o metafórica, los escenarios tienden aquí a ser “espacios-cárceles”, subraya la autora, y, por lo menos a nivel formal, son espacios cerrados, lugares que sofocan y oprimen, ambientes limitados y limitantes.* Siguiendo a Todorov, la investigadora cree que *tanto la estructura como el sentido de cualquier obra literaria son inseparables de su génesis y de la historia de su creación, respectivamente* (Méndez-Faith, 1991: 239-240). La autora aísla y analiza la función de dichos “espacios-cárceles”: la mayor parte de la acción de los personajes novelescos —escribe— consiste en intentar escapar de estos lugares tanto en el sentido espacial (en *Hijo de hombre*) como temporal (en *Yo el Supremo*) (Méndez-Faith, 2007: 102).

## 2. Paraguay

El investigador norteamericano Brent Carbajal (1996: 12) establece la famosa “tríada paraguaya” que, según él, abarca tres características del Paraguay: el aislamiento, el bilingüismo y el exilio, como causas primordiales del perenne atraso de este país. Al decretar la Corona española las nuevas fronteras de la Provincia Gigante de las Indias, ya sin acceso al mar, se establece *su condición de país mediterráneo sin acceso al litoral marítimo atlántico [...]* (Feito, 1977: 12). Desde este momento la región sobre el río Paraguay reveló una tendencia al aislacionismo, llamado por Gaspar Rodríguez de Francia un “aislamiento espléndido” (Budrewicz, 1965: 6). Después de la Guerra de la Triple Alianza, el Paraguay entero *jamás ha conocido la libertad*, en palabras del ministro argentino Tejedor. El país quedó destruido, tal como se describe metafóricamente:

[...] fue ceniza, escombros, dolor. Una gran cruz, la de la crucifixión de un pueblo, se alzó en medio de las llanuras desiertas, vencidas por el paso de los hombres en armas. Madero de muerte con gris estola de sufrimientos sin parangón (en Bilbao, 1959: 348).

Según una hermosa metáfora de Benedetti sobre el Paraguay robastiano en *Hijo de hombre*, es el país que *ha vivido siempre en su año cero* (Benedetti, 1973: 22). No se duda en afirmar que *el pueblo paraguayo, después de tres dictaduras superpuestas, sin una protesta, sin una insubordinación siquiera individual, carece de conciencia, de fuerza y voluntad* (Cárcano, 1941: 464). Y en la actualidad, después de la caída de Stroessner en 1989, son *el avión, el automóvil, la radio, la televisión* los que *han terminado con el tradicional aislamiento del Paraguay* que se remonta a *los días sombríos del dictador Francia* (Rodríguez-Alcalá, 1987: 74).

En la historia de la literatura paraguaya destaca el concepto de país como una isla, lo que se repite en cada manual de literatura de este país. Lo que se añade es que el Paraguay-isla puede ser también concebido como un [...] *espacio oclusivo, carcelario, cuando no infernal, pervertido por la locura, negación de toda felicidad posible* (Martínez, 2009: 83). A principios del siglo XX ya lo indicaba Rafael Barrett, que reaccionaba muy alérgicamente a toda violencia y esclavitud en el ambiente paraguayo, especialmente en cuarteles, cárceles y manicomios. Decía por ejemplo que en *el cuartel [...]* *se inculca a un tiempo*

*el servilismo y el despotismo* [...] (“El arreo al cuartel”, Barrett, 2010, I: 541). Más tarde, en los años 50 del siglo XX, el autor clásico del destierro, Hérib Campos Cervera también veía al Paraguay como *La patria encadenada / y herida* [...] (Campos Cervera, 1999, I: 9-10). Lincoln Silva (en *Rebelión después*, concretamente) no duda en afirmar expressis verbis: *Este país es una gran cárcel dedicada a él* [Solano López –M. D.] y *un gran grito de libertad en su nombre* (Silva, 1970: 51). El autor añade más adelante una afirmación sincera: [...] *todo el país se convirtió en lo que nunca dejó de ser: un campo de concentración* (Silva, 1970: 117).

El país entero como una gran cárcel aparece en varias obras del perspectivismo. Un buen ejemplo de esta imagen lo son *Hijo de hombre* y *Yo el Supremo*. El Paraguay de entonces, presentado en estas obras, es el precursor del actual, como diagnostica Méndez-Faith (1991: 240). Notamos este punto de vista, por ejemplo, en el capítulo III de la primera obra robastiana, donde aparece la definición siguiente: *El país es un gran cuartel* (Roa Bastos, 1997: 92), con referencia a la omnipresencia de los militares-opresores. El Supremo, el *alter ego* del dictador Gaspar Rodríguez de Francia, plasmado en *Yo el Supremo*, lo controla todo bajo su poder. Entonces el jefe supremo pide [a]llanar las casas de los antipatriotas que viven en [l]os calabozos [...] (Roa Bastos, 2003b: 93). Como casi toda la literatura escrita en el exilio, *Hijo de hombre* tiene el carácter asfixiante de “isla”. Eso se debe a la primera dictadura del Dictador Perpetuo, tema de ambas obras mencionadas, que ejercía un control absoluto, vigilaba *el país con el rigor implacable de su voluntad* (Roa Bastos, 1997: 27), convirtiendo el país en una cárcel de donde nadie escapaba sin su permiso ni tampoco nadie entraba sin que él diera su consentimiento. Una visión similar ofrece también *Yo el Supremo*. Metafóricamente, en Josefina Plá, en el cuento “El ladrillo”, observamos un proceso que destruye lentamente un país imaginario. Desaparecen personas y al tiempo crece un muro que simboliza el poder asfixiante de la dictadura. Este muro va restringiendo libertades y la identidad del pueblo se va perdiendo al paso de la destrucción de libros y archivos: [...] *de cada oficina empresaria han desaparecido los archivos; y las bibliotecas se han ido quedando misteriosamente vacías* (Plá, 1983: 306). En *General, general* de Lincoln Silva el protagonista Benedicto Sanabria está vigilado en su *libertad condicional, más penosa aún que la de un preso* (Silva, 1975: 78), subrayando un control continuo sobre las actividades de la oposición.

El viejo Macario de *Hijo de hombre* es el nexo entre el pasado y el presente narrativos y a través de sus palabras recuerda que Francia *esclavizaba en las cárceles a los patricios* (Roa Bastos, 1997: 26) y en los sótanos del Estado quedaban *enterrados vivos que se agitaban en sueños bajo el ojo insomne y tenaz* (Roa Bastos, 1997: 27), y los miembros de la oposición del Dictador Perpetuo estaban *encerrados en la más total obscuridad desde hace años* (Roa Bastos, 2003b: 95). Para prever cualquier intento golpista el jefe mandaba taponar, irracionalmente, *todos los agujeros y corredores de las hormigas, las alcantarillas de los grillos, los suspiros de las grietas (passim)*. Manuel Pedro de Peña, el representante del patriciado asunceno, sufre la prisión y allá —por no tener más que hacer— memoriza las palabras del diccionario de la Real Academia Española. Lo comenta así *Karái Guasú: [...] ejercita su memoria en el cementerio de las palabras* (Roa Bastos, 2003b: 96). Otro prisionero, el francés Pedro Martell, pasa veinte años en el calabozo y sigue contando las onzas de oro con las que está encerrado. Suerte parecida había corrido Charles Andreu-Legard,

enterrado en un sótano por el dictador paraguayo (Roa Bastos, 2003b: 97). El prisionero “de honor” del Supremo es el botánico francés Aimée (Amadeo) Bonpland<sup>2</sup>.

Y no es solo la opresión y la violencia reinantes las que hacen confinar al aislamiento. Económicamente hablando, son las fuerzas del pasado las que destruyen las iniciativas de progresar. Es como una rivalidad entre civilización y barbarie, cuando acaba dominando esta última. Casaccia habla de la frustración de los que han querido promover la cultura, han luchado por sus ideales pero, debido a la indiferencia de los agentes administrativos, la fuerza de los intereses creados y la simple desidia, dejan de luchar. A través de un protagonista de *La Babosa* advierte: *El campo absorbe y domina sin piedad, y en cuanto te descuidas te empieza a crecer la yerba entre los dedos de los pies, y tú la ves crecer con indiferencia, como si tal cosa* (Casaccia, 1996: 137). El joven Willy Espinoza, en un momento breve de idealismo, tiene planes de levantar industrialmente la zona de Areguá pero fracasa, también por su poca fuerza espiritual. Por eso un testigo de su frustración, Salvado, declara con amargura: *En un país como éste, no hay industria ni comercio que puedan adelantar* (Casaccia, 1996: 266). Le acompaña a Casaccia otro escritor de la corriente “perspectivista”, Jorge R. Ritter, destacando la hipocresía de los campesinos. Algo parecido se observa sobre todo en doña Ángela Gutiérrez de *La Babosa* de Casaccia. En *La hostia y los jinetes* se ofrece la imagen de un párroco progresista, Blas Ulloa, comprometido con los campesinos, un modelo de teólogo de la liberación paraguayo que se pregunta: *Esto es un destierro. ¿Pasaré la vida escuchando chácharas de las metomeentodo, desahogos de solteronas y apasionadas diatribas de chismosas?* (Ritter, 1969: 9). Otro pueblo literario parecido, de tipo ensimismado, es Tacuary, de *El pecho y la espada* y, por extensión, toda la zona rural frecuentada por los protagonistas de tipo “positivista” en las novelas de este escritor.

El francés Richet en *La hostia y los jinetes* dice figurativamente que [...] *el paraguayo está en una prisión. Preso de la pobreza, preso de las enfermedades, preso de la ignorancia y hasta preso de su mediterraneidad* (Ritter, 1962: 161). Esta afirmación sintoniza con lo expresado por Roa Bastos: *El Paraguay, isla rodeada de tierra, de infortunios...* (Roa Bastos, 1993: 279–280), que, a su vez, tiene unas claras inspiraciones barrettianas: el Paraguay para el polemista español fue [...] *un laberinto inmóvil y terrible* (“Rincón de selva”, Barrett, 2010, I: 212). Una valoración similar la encontramos en Ritter, cuyo personaje literario, el padre Blas, desilusionado, se dice a sí mismo: *Porque en la campaña, si hay algo difícil de realizar es el cambio [...]* (Ritter, 1962: 232). En el campo paraguayo tanto el tiempo como el espacio parecen inmóviles, caracterizados ya por Barrett, para quien es mucho peor que el mismo infierno, ya que en este último, al menos *se desea, se conspira, se vive* (“El estilo”, Barrett 2010, II: 288–290). Este pensamiento, aunque en otro contexto, lo aporta Leonardo Reyes, el médico de *El pecho y la espalda* de Ritter. Para él, [...] *el pueblo paraguayo tiene las manos atadas y los pies engrillados por la ignorancia* (Ritter, 1962: 176).

Como una cárcel puede ser considerada entonces la misma capital paraguaya. En el cuento “El pájaro mosca” una muchacha joven, Alba, hija de un intelectual asunceno, en

<sup>2</sup> Referencia obligada para profundizar en este personaje histórico es el texto de Gasquet (2004). En la novela *Los herederos*, de Gabriel Casaccia encontramos también una referencia a los tiempos del doctor Francia (cfr. Casaccia, 1985: 260).

su enfermedad se retrotrae a la juventud, mostrando síntomas de la enajenación (cfr. Ferrer Agüero, 1981: 440). Gracias a su vuelta al pasado feliz ella sabe escaparse de la cruda realidad y se defiende así ante la violencia del mundo. Méndez-Faith enumera en una lista los “espacios-cárceles” en la obra de los autores exiliados: los lugares de Areguá, Sapukai, Takurú-Pukú, Peña Hermosa y Tevegó, así como sótanos, un leprosario y un cementerio que *constituyen otros dos aspectos cerrados que están allí, implicando simbólicamente [...] dos casos concretos de no exit [...]* (Méndez-Faith, 2009: 176). Partiendo de esta observación, encontramos, quizá, unos ejemplos más. En varios cuentos roabastianos la trama se desarrolla en las ciudades en las que se hace visible la huella de la emigración y el rencor por la traición. En Roa, por último, el exiliado se encuentra con el traidor (por ejemplo: el cuento “Encuentro con el traidor”, que lo debería explicar todo) y la traición es, lastimosamente, a veces el único camino para lograr la libertad personal y abandonar a salvo el país represivo.

### 3. Areguá

El sitio *no exit* más característico de la narrativa paraguaya realista es, sin duda, el Areguá de las novelas de Gabriel Casaccia<sup>3</sup>. Esta ciudad veraniega cercana a Asunción, a orillas del lago Ypacaraí, congregaba a los habitantes de la capital venidos a menos, que encontraron en ella su manera de vivir en tiempos de crisis. Herken Krauer (2002: 14) ve que la *calle principal del pueblo es el personaje más importante de la novela*. El mismo novelista afirma en una entrevista mantenida con Feito: *Areguá es la expresión material de ese tiempo inmovilizado. En lo hondo, más allá de lo episódico y anecdótico, es aún Paraguay del Dr. Francia* (en Feito, 1977: 159). Hugo Rodríguez-Alcalá (1987: 51) por su parte añade que es [...] *un lugarejo horrible, habitado por almas viles a quienes alcanzan las más bajas pasiones*, trazando unos ambientes que van de la [...] *nostalgia por el mundo mágico de la niñez a un romanticismo de signo contrario*, censurado y aséptico. Areguá, ese *séptimo círculo dantesco*, según Rubén Bareiro Saguier (en Feito, 1977: 30), aparece en Casaccia como una continua búsqueda del pasado glorioso que quedó en Asunción (Feito, 1977: 31)<sup>4</sup>. Incluso su nombre, en guaraní, significa ‘desde hace tiempo’ (Almada Roche, 2007) y se convierte en un sitio parecido al Macondo de García Márquez, al Yoknapatawpha de Faulkner, a la Santa María de Onetti. Constituye todo un símbolo del Paraguay y su presencia es notoria en casi todas sus novelas: “*Se puede reemplazar la palabra destierro por el topónimo Areguá [...]*”—propone Bareiro Saguier (2007: 123)—.

A partir de *La Babosa*, Areguá se convierte en el auténtico protagonista y será de obligada referencia en *La llaga*, *Los Huertas*, *Los herederos*. La novela *Los exiliados* —que prosigue a *La llaga*— tiene como protagonista a la ciudad argentina fronteriza de Posadas, pero con todos los rasgos del típico Areguá casacciano, porque ambas novelas comparten determinados personajes (véase Martínez, 2009: 13–14). Florino Villalba de *Los Huertas* quiere huir de Areguá al considerarlo un infierno (Casaccia, 1981: cap. VI). En esta novela la ciudad simboliza *la patria infeliz para los exiliados internos*, confinados por el régimen por ser muy peligrosos políticamente en la capital. Es el espacio cerrado donde

<sup>3</sup> Sobre el sentido de Areguá se ha escrito ampliamente en Martínez (2009) y este lugar se ha convertido en todo un tópico del realismo paraguayo.

<sup>4</sup> En una opinión expresada por el mismo novelista, citada en este estudio.

se encuentran los exiliados y donde reina una desventura constante (Bellini, 1986: 494). Almada Roche (2007) percibe en *La llaga* y en *La Babosa* una especie de lugar mítico. Los nombres de los sitios —curiosamente— son verdaderos (como lo son por ejemplo las calles de Asunción), pero los nombres de los políticos son ficticios. Areguá —y este aspecto implica su importancia en el ámbito literario paraguayo del exilio— está mencionada en las obras de Roa Bastos: en *Yo el Supremo* (Roa Bastos, 2003b: 428), en *Contra-vida* (Roa Bastos, 2005: 221) y en *Cuentos completos* (Roa Bastos, 2003a: 428) así como en uno de los cuentos casaccianos, “La amberé”.

Los habitantes y residentes temporales aregüeños normalmente vienen de la capital. Personifican los vicios nacionales y constantemente miran su pasado feliz. En *Los exiliados* Casaccia introduce la ciudad de Posadas, que evoca también Areguá. No duda en afirmar que sin el exilio no hubiera escrito tanta novela inquietante. Para Casaccia, Areguá es una especie de infierno dominado por la maledicencia, lo que afirma también Roa Bastos en *Yo el Supremo* (cfr. Ferrer Agüero, 1981: 64)<sup>5</sup>. Roldán Martínez hace notar que el carácter aislado de Areguá tiene como objetivo convertir el espacio de la utopía en la del confinamiento porque este cambio de perspectiva permite ver más nítidamente la oposición civilización – barbarie (cfr. en Martínez, 2009: 229). Para Méndez-Faith el simil de Areguá como celda se refiere no solo a la idea de encierro, monotonía y soledad del espacio-cárcel, sino también a su carácter destructivo para la psique, fomentando el egoísmo y la crueldad (Méndez-Faith, 2007: 104, Rodríguez-Alcalá, 1987: 53). Casaccia convierte su paraíso infantil de Areguá en un infierno<sup>6</sup>, mencionando en un párrafo *ese pueblo miserable de Areguá* (Casaccia, 1985: 144) que reúne a *todos los que no podemos estar en otra parte* (Casaccia, 1987: 57). Coincide con esta línea de pensamiento Benisz (2009: 7):

[...] el espacio de la opresión que sufre el exiliado o el migrante y cuya extensión ocupa lo que ese sentimiento en la conciencia del sujeto. Areguá es equivalente a Posadas o a cualquier otro lugar en el que se está porque no se puede estar en otra parte (Benisz, 2009: 7).

Un “preso” del pueblo es el padre Rosales de *La Babosa*, quien guarda una única obsesión: *marcharse de Areguá* (Casaccia, 1996: 159). Entre los protagonistas de esta novela, Willy Espinoza logra huir hacia la Argentina con las joyas robadas de la viuda Clara. Ramón Fleitas (que aspira a ser un afamado escritor en Buenos Aires) y el padre Rosales (que quiere volver a Galicia para pasar en el terruño sus últimos días) fracasan en sus deseos y *se convierten en un tipo de [...] condenados a cadena perpetua*, escribe Méndez-Faith (2007: 104). Ramón, quien roba el dinero al padre Rosales, destinado a su viaje a Europa, busca su suerte a toda costa y declara: *Yo tengo que reaccionar, salir de este pueblo, de esta cárcel* (Casaccia, 1996: 163). El cura, [...] *desde que tomara a su cargo Areguá, padecía la enfermedad de la tristeza, como otros sufren de jaqueca o del hígado. Areguá lo había enfermado de ese mal que era un pecado* (Casaccia, 1996: 167). Esta ciudad llama a la muerte: *El silencio de Areguá no era el silencio de la vida, sino el silencio de las cosas muertas* (Casaccia, 1996: 229–230). Méndez-Faith percibe en *La Babosa* el

<sup>5</sup> En la novela aparece un tal Caxaxia, habitante de Areguá.

<sup>6</sup> Aconsejamos leer sobre el Areguá de Casaccia en: Case (1970) y Benisz, Castells (2009), pero el más importante es el citado Martínez (2009).

encierro predominante sobre el espacio geográfico y psicológico, propio de una “isla” de tipo material y espiritual (Méndez-Faith, 2007: 103). *Los exiliados*, al igual que la colección de cuentos de Bareiro Saguier titulada *Ojo por diente*, tienen como protagonistas a los desterrados: sus sueños de regreso nunca realizables, la existencia de los revolucionarios metidos en planes clandestinos o perennes aprietos económicos. Pueblan esta novela los activistas que conocen ya cárceles y todo tipo de persecuciones e injusticias (Méndez-Faith, 2009: 75).

#### 4. Tevegó

El espacio limitante es la colonia penitenciaria de Tevegó<sup>7</sup>, descrita de un modo quevedesco en *Yo el Supremo*<sup>8</sup>. Parece cumplir con creces todo el afán de controlar y limitar la libertad de su creador El Supremo, figura literaria del dictador Gaspar Rodríguez de Francia. No es [n]ingún sitio de vida y [e]ntrar allí no es entrar porque “[a]l pueblo-penitenciario del Tevegó no se puede entrar (Roa Bastos, 2003b: 109). El Supremo precisa el carácter de este lugar del siguiente modo:

Allá entraron sin muchas garmainas los criminales, ladrones, vagos, malentretenidos, prostitutas, los conspiradores que se salvaron del fusilamiento del año 21. Entraron los primeros correntinos que mandé capturar [...]. Entraron hasta mulatos y negros. [...]. Nada más que la tierra, ceniza y piedras. Piedras chatas, peladas, hasta de un jeme, marcando la línea donde se acaba el verde del espartillar y los pirizales. [...]. Si hay gente allá lejos no se sabe si es gente o piedra (Roa Bastos, 2003b: 109)<sup>9</sup>.

Bajo estas palabras cuasi apocalípticas Bareiro Saguier (1976: 39) sugiere que Roa alude a un lugar maldito donde reina el aislamiento, *la cantera-presidio en la cual son obligados a trabajar los presos políticos*, que se llama en realidad Tacumbú y que forma parte de las crónicas de la represión del Paraguay (como penal de confinamiento y torturas durante la dictadura). Quedan especificados otros detalles acerca de los habitantes de esta colonia: “[n]egros, pardos, mulatos, hombres, mujeres, chicos, todos cenizos, cenizos-tanimbulos”. En el Paraguay el Dictador Perpetuo pone orden y suprime la oposición. En consecuencia, muchos condenados están hacinados en Tevegó a modo de campo de concentración:

<sup>7</sup> Sobre este lugar escribe también Bareiro Saguier (1970: 73) y Barrera (1990: 19). En *Yo el Supremo* se hacen referencias a Tevegó: Roa Bastos, 2003b: 109–115.

<sup>8</sup> Méndez-Faith estudia en *Yo el Supremo* varios aspectos del aislamiento. La autora dice: *Justamente los tres textos básicos que constituyen la novela [Yo el Supremo – M. D.] evocan la condición de riguroso aislamiento físico —con la única compañía de su inseparable secretario Patiño— en que se encuentra el dictador. Son dichos textos “la circular perpetua”, especie de compendio histórico del Paraguay, que escribe por etapas, para destruir con él a sus lectores; su “cuaderno privado”, donde refleja sus pensamientos más íntimos, y cuyo diálogo que mantiene con Patiño, que es también otro texto escrito, ya que mientras el narrador “dicta”, su secretario “escribe”* (Méndez-Faith, 1991: 242).

<sup>9</sup> Citemos una interesante opinión respecto al mismo Supremo Dictador. En una encuesta realizada en las escuelas uno de los niños denomina al Supremo Dictador como [...] *una Gran Pared alrededor del mundo que nadie puede atravesar...* (Roa Bastos, 2003b: 434).



Cuesta mucho ver que los bultos no son piedra sino gente. Esos vagos, malentretenidos, conspiradores, prostitutas, migrantes, tráfugas de todo pelo y marca, que en otro tiempo Su Excelencia destinó a aquel lugar [...]. Bultos nomás (Roa Bastos, 2003b: 111–112).

Y lo que dejan los confinados en Tevegó, recordando también en cierto grado, por supuesto, a los confinados en Areguá, son unos [d]esperdicios [...] a montones. *Trapos secos, muchas cruces entre los yuyales también secos* (Roa Bastos, 2003b: 112). Renée Ferrer (1977: 367) reconoce en el penal de Tevegó el Comala de Rulfo.

## 5. Yerbales y otros sitios

Los yerbales son un elemento indispensable en el escenario terrorífico del Paraguay. Son inequívocamente lugares-cárceles y merecen nuestra atención. Para Roa Bastos *Takurú-Puku era, pues, la ciudadela de un país imaginario, amurallado con grandes selvas del Alto Paraná* (Roa Bastos, 1997: 119). Pero, mientras en *Lo que son los yerbales* de Barrett estas plantaciones carecen de salida, en Roa Bastos se abre una posibilidad de la liberación. En *Hijo de hombre*, Casiano y Natí, una pareja de esclavos yerbateros, recupera finalmente la libertad. También la canción del *mensú* puede volar libremente por las noches. El narrador de la primera novela de Roa Bastos dirá al respecto:

[...] versos de un “compuesto”, que a lomo de las guitarras campesinas hablaban de las penurias del mensú, enterrado vivo en las catacumbas de los yerbales. [...] hablaba de esos hombres que trabajaban bajo el látigo todos los días del año y descansaban no más que el Viernes Santo [...] descolgados también ellos como el Otro, porque esos cristos descalzos y oscuros morían de verdad irredentos, olvidados. No sólo en los yerbales de la Industrial Paraguaya, sino también en los demás feudos. Enquistados como un cáncer en el riñón forestal de la república [...] (Roa Bastos, 1997: 120).

A los penales verdes de Takurú-Puku, rodeados de selva y río, vigilados por perros y capataces armados, Méndez-Faith agrega también la colonia penal Peña Hermosa (el lugar de destino de Miguel Vera, el guerrillero frustrado) y el Chaco, el escenario de la “guerra de la sed” al final de *Hijo de hombre*. Y se pregunta: *¿Qué más cárcel que estos lugares poblados por castigados y confinados, y de donde la huida oscilaba entre improbable e imposible?* (Méndez-Faith, 1991: 241)<sup>10</sup>.

El espacio cerrado lo es también la oficina de los Brítez, donde se aloja temporalmente el protagonista de *La Babosa*, Ramón Fleitas, después de la separación de su esposa Adela. Aquí Ramón se ve condenado a aceptar el único espacio físico que se le ofrece para vivir: las oficinas y no el interior de la casa libre. Su experiencia se enriquece con la estadía en un calabozo de la comisaría por haber portado un arma ilegal. Este frustrado poeta y abogado, denominado *koiguá*<sup>11</sup>, recibe como destino otro pueblo-cárcel, el puesto de juez de paz

<sup>10</sup> Continúa la autora escribiendo que Casaccia [...] *se apodera críticamente de Areguá y busca en su atmósfera los resortes que gobiernan y determinan la apatía, la esterilidad, el vacío espiritual de su gente* (Méndez-Faith, 2007: 83).

<sup>11</sup> *Koiguá* – en guaraní denomina al campesino que reniega de su origen. Es el término clave para interpretar los problemas psicológicos de los protagonistas casaccianos. También se puede

en Misiones (Méndez-Faith, 2007: 103). Allá pasa el resto de su vida, emborrachándose y acompañado de amantes indígenas. Roldán Martínez (2009: 220) ve en Areguá otro sitio característico, el cementerio, presente por ejemplo en *Los herederos*. Para el crítico, *la concepción de Areguá como una cárcel convive con su identificación con un cementerio, y con la de sus habitantes con muertos* (Casaccia, 1985, II: 24). En *Los Huertas* el cementerio cumple un papel decisivo ya que yacen en él los restos mortales de Gervasia Huertas, tía de Casimiro, y Leonardo Manuel Huertas. También Casimiro Huertas está enterrado desde hace siete años fuera de Areguá, lo que preocupa a Adelina, que sueña con reunir a toda la familia en un panteón. Para Martínez (2009: 212) el cementerio de Areguá es el escenario mudo de *La Lliga y Los Huertas y el único lugar en el que es posible echar raíces* (cfr. Martínez, 2009: 212). *Todos estos espacios* —observa con razón Méndez-Faith— *están contenidos en un pozo mayor llamado justamente Areguá* (Méndez-Faith, 2007: 103).

La imagen de la cárcel aparece en varias obras del perspectivismo paraguayo. En la novela *Los Huertas* Eleuterio está detenido por el comisario Filomeno Maldonado por “subversión” y ni siquiera se le aclara tal noción (Casaccia, 1981: cap. XIII). Entre las muchas consecuencias de estar preso cabe subrayar las psicológicas: estando encerrado uno empeora de carácter y queda marcado para siempre. Citemos también *Los exiliados* donde Gilberto Torres, después de haber sido arrestado por un supuesto atentado al jefe de Investigaciones, Cáceres, confiesa: *La verdad es que nada te destruye más que la prisión. Aunque seas inocente, la prisión te cambia... te cambia* (Casaccia, 1983: 222). Florino Villalba, de *Los Huertas*, siente tanto pánico ante caer preso que queda prácticamente paralizado<sup>12</sup>. Otro espacio-cárcel es el vertedero municipal, por ejemplo el de “El baldío” roabastiano. La palabra ‘baldío’ para Ferrer Agüero *contiene la nota de [la] esterilidad y [...] descomposición* que ejemplifica la metáfora del exilio paraguayo en Buenos Aires (Ferrer Agüero, 1981: 243). Mario Pareda, de la novela homónima de Casaccia, discute con el inglés Thompson sobre la esclavitud de los lugares cerrados, antes de que el extranjero se suicide.

A la categoría del espacio-cárcel pertenece un pueblo desconocido de la Región Oriental, donde tiene su confinamiento el naturalista francés, Amadée (Amadeo) Bonpland, apresado por el dictador en *Yo el Supremo*. El botánico, este “prisionero de honor”, queda *severamente vigilado y sin permitirle salir del país, hasta que se le ocurrió [al Supremo – M.D.] soltarlo, cuando ya aquél hubiera preferido quedarse* (Méndez-Faith, 1991: 243). Otros lugares de encierro de la época de Francia aparecen en *Hijo de hombre*. Son las ciudades de confinamiento para los hermanos de Macario, hijos de Pilar, que fueron confinados en distintos puntos del país (Roa Bastos, 1997: 29). Sapukai, el pueblo presente en el segundo capítulo, a consecuencia de la Guerra de la Triple Alianza y después de la revolución de 1912, pasó a ser el *pueblo de muertos enterrados bajo las vías* (Roa Bastos, 1997: 61) y fue cuna de una rebelión y repetida derrota que termina con otro saldo de muertos. Es *pueblo de muertos (cementerio) y pueblo de vivos*; también sirve como lugar de presidio al

---

observar la degeneración cultural de la misma ciudad de Areguá, al afirmar el protagonista Brítez de *La Babosa*: *Areguá ha terminado con lo poco de ciudad que tenía, y se ha convertido en una coyguá del todo* (Casaccia, 1996: 246).

<sup>12</sup> Según Méndez-Faith, en *Los Huertas* se produce un intento de cambio de carácter sisifesco (en Benisz, 2009: 7).

doctor Alexis Dubrovsky. Este exiliado vive su “cárcel” al haber sido malinterpretado por haber ayudado a un niño, por lo que se encierra en su cuarto-celda semejante al *calabozo de la prevención* (Méndez-Faith, 1991: 241). Rafael Barrett, quien también unos cincuenta años antes de los novelistas paraguayos sufrió el destierro y la prisión, describe en uno de sus textos, “Tristezas de la lucha”, su arresto domiciliario, compadeciendo al joven guardia que lo vigila, sintiendo escalofríos y siendo más infeliz (cfr. Barrett, 2010, I: 279).

Los exiliados suelen sentirse afectados por el encarcelamiento de tipo espiritual y de ayuda nos sirve en este contexto el filósofo polaco Józef Tischner (2012: 135–137). Su pensamiento, aplicado al contexto de la narrativa paraguaya, ilumina desde otra perspectiva las reflexiones acerca del aspecto individualista de los espacios-cárceles. El hombre del escondrijo —escribe Tischner— es aquel que padece de esperanza y levanta una muralla que se hace cada vez más gruesa, a medida que crece su temor. El hombre que vive intramuros considera a los de afuera sus enemigos y en su escondite reina la sospecha, ya que cada aliado puede ser un traidor en potencia. Cuando uno sospecha de todos, mantiene las distancias con todo el mundo y está convencido de su desarraigo, sintiéndose exiliado. La muralla que le rodea es levantada por el miedo. Y cuando, al final, los enemigos se encierran en un círculo vicioso regido por la obsesión de la revancha, su casa se convierte en una cárcel. El hombre mismo —continúa Tischner— se construye una prisión y se sentencia a sí mismo a la pena de reclusión voluntaria. De ahí que la presencia del concepto de túnel en la obra de Ernesto Sábato. El túnel tiene suma importancia porque a través de él el hombre puede comunicarse con el mundo exterior (cfr. Tischner, 2012: 137)<sup>13</sup>.

Una idea similar a la tischneriana puede ser aplicada a la interpretación del cuento robastiano “La excavación” (Roa Bastos, 2003a: 67–71). Perucho Rodi es condenado a una pena de prisión por haber militado en una guerrilla. Junto a otros compañeros de cautiverio se fugan por un túnel excavado por ellos desde una de las celdas. En el momento de fuga la policía descubre su intento. Todos mueren enterrados bajo tierra, excepto uno, que se salva y huye hacia el domicilio de un amigo de la insurrección. La prolongación de este cuento la encontramos en el hilo conductor de la novela *Contravida*, cuya trama se organiza en torno a la huida y persecución del único sobreviviente de aquella masacre. Piccini valora un *ciego obstinarse en la sobrevivencia como el que ejemplifica la escalofriante alegoría de ese túnel que se va abriendo veinte centímetros por día— hacia la libertad, en las entrañas de una cárcel de prisioneros políticos* (“La excavación”) (en Piccini, 1973: 244). Cuando el túnel se tapona y se cierra, cesa la comunicación y se desata la violencia. La alternativa es —observa Burgos— *el encuentro con lo telúrico y la transformación del hombre en “topo”*, dedicado a cavar hacia una superficie oxigenada y distinta (Burgos, 1990: 118). Los “hombres-topos” (lo es también Cristóbal Jara, oculto en una tumba vacía del cementerio en *Hijo de hombre*) se esconden ante la persecución y experimentan la llamada por Burgos *tragedia de las repeticiones*. El túnel puede estar abierto a la libertad

<sup>13</sup> “Można budować przestrzeń społeczną jako system wielorakich kryjówek – kryjówek, w których każdy człowiek pozostaje wyłącznie u siebie, jak u Leibniza «monada bez okien». Kryjówka łączy się z kryjówką tunelem, którym dostarczane jest człowiekowi pożywienie i odpowiednie kwantum informacji. [...]. Poprzez tunel można się również komunikować” [traducción propia – M. D.].

o a la persecución, las excavaciones marcan el perfil de los destinados, que están *arrojados a un vórtice intrahistórico absurdo* (Burgos, 1990: 120)<sup>14</sup>.

## 7. Conclusión

El “espacio-cárcel”, como se ha demostrado, es un tema recurrente en la literatura paraguaya bajo Stroessner. La imagen de la cárcel se une estrechamente a la temática del exilio. Los “espacios-cárceles” y la vida de los exiliados *es un todo cerrado. No hay escape*, según Vignati (1967: 16), y este problema se relaciona con el concepto de “dolor paraguayo” de Rafael Barrett interpretado en el contexto actualizado. Como sugiere Roa Bastos, el “dolor paraguayo” significa ni más ni menos que *la alienación y el aislamiento* (Carbajal, 1996: 73). Sicard (1994: 197) encuentra en *Hijo de hombre* otro “espacio-cárcel”: el del agujero de la mano de Macario por la quemadura y el cráter de Sapukai después de las bombas que matan a los insurgentes. En definitiva, nos atrevemos a decir que los espacios-cárceles configuran el Paraguay mismo: *una nación a quien le han robado su historia* (también en Roa Bastos, 1991: 87). El hombre paraguayo es entonces un hombre trágico, su vida ya está preestablecida antes de nacer (léase esta idea en el “Nonato” de Roa Bastos) y se siente intruso. Como escritor, exiliado además, siente que solo puede vivir el momento presente.

**Résumé. Místa-vězení v paraguayském perspektivismu.** V tomto článku se zabýváme na základě studií Josefíny Plá a Teresy Méndez-Faithové *perspektivismem* v paraguayské exilové literatuře. Pracujeme s pojmem „místa-vězení“, který charakterizuje Paraguay a její kulturní a duchovní izolaci na jihoamerickém kontinentu. Místa-vězení jsou všudypřítomna ve velké próze paraguayského realismu. Při srovnání těchto míst s magickými místy magického realismu docházíme ke značným rozdílům. Jsou to pasti a úkryty, z nichž není úniku. Soustředíme se především na město Areguá, které si vybral Gabriel Casaccia, na Tevegó, Takurú-Pukú u Roa Bastose a na Paraguay jako celek, tak jak figuruje ve většině textů. Také další místa symbolizují uvěznění: zapomenuté vesnice, ohniska povstání, věznice, tunely, mučírny a hřbitovy. Naší snahou je ukázat, že pobyt spisovatelů v exilu přináší psychické následky. Jejich literární postavy jsou proto izolací trvale poznamenány.

---

<sup>14</sup> Quedan todavía pendientes las reflexiones sobre el matrimonio como un tipo encarcelamiento, según Rafael Barrett. Él mismo escribió: *Matrimonio: amor enjaulado* (“Reflexiones”, Barrett, 1988, II: 323). Para abarcar este tema desde el punto de vista ideológico y psicológico, se necesitaría, sin embargo, una meditación más profundizada y fuera del contexto perspectivista.

## Bibliografía

- Alfabet Tischnera* (2012), ed. W. Bonowicz, Kraków: Znak.
- Augusto Roa Bastos. Antología narrativa y poética* (1991), ed. A. Tovar, Suplementos Anthropos, 25, Barcelona: Editorial Anthropos.
- BAREIRO SAGUIER, Rubén (1976), “La Historia y las historias en *Yo el Supremo* de Augusto Roa Bastos”, in: *Seminario sobre Yo el Supremo de Augusto Roa Bastos*, Poitiers: Centre de Recherches Latino-Americaines de L’Université de Poitiers, 28–39.
- (1990), “Raíces, ejes, caminos de una escritura”, in: *Ínsula*, 521, 1–2.
- (2006), *Augusto Roa Bastos. Caídas y resurrecciones de un pueblo*, Asunción: Servilibro.
- BARRERA, Trinidad (1990), “Augusto Roa Bastos: la ejemplaridad de la escritura”, in: Dónoan et al., *Augusto Roa Bastos. Premio “Miguel de Cervantes” 1989*, Barcelona: Anthropos – Ministerio de Cultura, 19–37.
- BARRETT, Rafael (2010), *Obras completas*, edición al cuidado de Francisco Corral, Santander: Ediciones Tantín.
- BENISZ, Carla Daniela (2009), “La épica bastarda de la novelística de Gabriel Casaccia”, in: *V Encuentro Nacional de Estudiantes de Letras* (17.–19. 9. 2009), Neuquén: Universidad Nacional de Comahue, 1–12 [<http://produccion.fsoc.uba.ar/paraguay/nosotros/benisz2.pdf>, 24.8.2010].
- BUDREWICZ, Olgierd (1965), “Z Paragwaju”, *Przekrój*, 1062, 5–6.
- CAMPOS CERVERA, Hérib (1999), *Poesías completas y otros textos*, Asunción: El Lector.
- CARBAJAL, Brent (1996), *Historia ficticia y ficción histórica: Paraguay en la obra de Augusto Roa Bastos*, trad. D. Iglesias Kennedy, Madrid: Editorial Pliegos.
- CÁRCANO, Ramón (1941), *Guerra del Paraguay. Acción y reacción de La Triple Alianza*. Vol. II, Buenos Aires: Domingo Viau y Cía.
- CASACCIA, Gabriel (1981), *Los Huertas*, Asunción: NAPA.
- (1983), *Los exiliados*, Asunción: El Lector.
- (1984), *Cuentos completos*, Asunción: El Lector.
- (1985), *Los herederos*, Asunción: El Lector.
- (1996), *La Babosa*. Asunción: El Lector.
- (1987), *La llaga*, Asunción: El Lector.
- (2007), *Mario Pareda*, Asunción: Criterio Ediciones.
- CASE, Thomas E. (1970), “Paraguay in the Novels of Gabriel Casaccia”, in: *Journal of Inter-America Studies and World Affairs*, 1, 76–83.
- FERRER AGÜERO, Luis María (1981), *El universo narrativo de Augusto Roa Bastos*, tesis de doctorado, Madrid: Departamento de Literatura Hispanoamericana – Universidad Complutense.
- FOSTER, Dawid Wiliam (1988), “El escritor y su pueblo: hacia una caracterización de los ensayos de Augusto Roa Bastos”, in: BURGOS, F. (ed.), *Las voces del Karái:*

- estudios sobre Augusto Roa Bastos*, Madrid: EDELSA – EDI – Ediciones Euro-Latinas, 23–37.
- GASQUET, Axel (2004), “Ciencia e historia. El Bonpland de Roa Bastos”, in: GASQUET, A., *Lingua franca*, Buenos Aires: Ediciones Simurg, 81–95.
- MARTÍNEZ, Ignacio Roldán (2009), *Gabriel Casaccia y Areguá: espacio e identidad*, tesis doctoral, Pamplona: Ediciones Universidad de Navarra.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (1991), “Dictadura y «espacios-cárceles»: Doble reflejo de una misma realidad en *Hijo de hombre* y *Yo el Supremo*”, *Cuadernos Hispanoamericanos*, 493/494, 239–245.
- (2007), “Hacia una lectura contextual de *La Babosa*”, in: FEITO, F., MÉNDEZ-FAITH, T. (eds.), «*La Babosa*» y sus críticos, Asunción: Intercontinental Editora, 81–114.
- PICCINI, Mabel (1973), “*El trueno entre las hojas* y el humanismo revolucionario”, in: GIACOMAN, H. F. (ed.), *Homenaje a Augusto Roa Bastos. variaciones interpretativas en torno a su obra*, Madrid – New York: Anaya – Las Américas, 237–249.
- PLÁ, Josefina (1983), *Cuentos completos*, edición de Miguel Ángel Fernández, Asunción: El Lector.
- RITTER, Jorge Rodolfo (1962), *El pecho y la espalda*, Buenos Aires: Ediciones Nizza.
- (1969), *La hostia y los jinetes*, Asunción: s/e.
- ROA BASTOS, Augusto (1993), *El fiscal*, Madrid: Alfaguara.
- (1997), *Hijo de hombre*, edición definitiva, Madrid: Alfaguara.
- (2003a), *Yo el Supremo*, Madrid: Ediciones Cátedra.
- (2003b), *Cuentos completos*, Asunción: El Lector.
- (2005), *Contravida*, Madrid: Alfaguara.
- SICARD, Alain (1994), “El agujero en el texto (Apuntes para una relectura de *Hijo de hombre*)”, in: SICARD, A., MORENO, F. (coord.), *Lecturas de Hijo de hombre*, 2ª ed., Poitiers: Centre de Recherches Latino-Américaines de l’Université de Poitiers, 187–206.
- SILVA, Lincoln (1970), *Rebelión después*, Buenos Aires: Editorial Tiempo Contemporáneo.
- (1975), *General, general*, Buenos Aires: Crisis Libros.
- VIGNATI, Alejandro (1967), “Los héroes están cansados. *Los exiliados*, novela de Gabriel Casaccia”, *Extra*, 22, 16.

Maksymilian Drozdowicz  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita v Ostravě  
Reální 5  
CZ-701 03 OSTRAVA 2  
República Checa

## **MAKBARA, PUNTO DE INFLEXIÓN DE LA PROSA MARROQUISTA POSTCOLONIAL**

Renata Haffaf  
Universidad Masaryk de Brno

*haffaf@volny.cz*

**Resumen.** Dados los lazos históricos, políticos y culturales y la proximidad geográfica entre España y Marruecos, la representación de Marruecos en la literatura española posee una larga tradición. Desde los años 80, se ha observado un renovado interés por Marruecos como fuente de inspiración literaria. Los nuevos aspectos y tendencias observados en esta producción han sido asociados por varios críticos con la obra de Juan Goytisolo, en particular, con sus novelas *Reivindicación del Conde Julián* y *Makbara*. Considerando tanto el conjunto de la producción posterior como ciertos aspectos sociales e históricos, la novela *Makbara* podría considerarse un verdadero hito dentro de la literatura postcolonial de tema marroquí.

**Palabras clave.** Marruecos en literatura. Marroquismo. Orientalismo. El “Otro”.

**Abstract.** *Makbara, a Watershed in the Spanish Postcolonial Prose Inspired by Morocco.* The cultures and histories of Morocco and Spain have been closely intertwined over the ages, hence the importance accorded to the representation of its Southern neighbour in the Spanish imagery. Since the 1980s, there has been renewed interest in Morocco as a source of literary inspiration. The novel aspects and tendencies in the recent “marroquist” literature have been associated by various critics with Juan Goytisolo’s work, particularly his novels *Count Julian* and *Makbara*. Considered in the context of subsequent work by other authors and the particular historical and social circumstances at hand, the novel *Makbara* emerges as a significant milestone in post-colonial literature situated in Morocco.

**Keywords.** Morocco in literature. “Marroquismo”. Orientalism. The “Other”.

## Introducción

Dados los lazos históricos, políticos y culturales y la proximidad geográfica entre los dos países, la representación de Marruecos en la literatura española posee una importante tradición. De hecho, incluso se ha forjado el término “marroquismo” para denominar esta presencia en las letras españolas del último siglo y medio.

Desde los años 80 se ha notado un creciente interés por el país vecino, impulsado por varios factores<sup>1</sup> y que se ha reflejado sobre todo en el notable progreso hecho por parte de la investigación y publicación en los campos de la historia y de las ciencias políticas y sociales. Un considerable *boom* ha sido observado también en la narrativa<sup>2</sup>.

El presente artículo se centrará en los nuevos aspectos y tendencias distinguidas en esta reciente literatura marroquista. Aunque los estudios literarios relativos al tema siguen siendo escasos, los pocos textos que ofrecen una visión más amplia coinciden en que a partir de los años 70 y 80 y, en particular, con las novelas de Juan Goytisolo *Reivindicación del conde Julián* y *Makbara*, la representación del país vecino adquiere nuevas cualidades. Con este artículo, se pretende presentar esta tendencia en sus múltiples facetas, identificar y resumir las conclusiones de los estudios anteriores y complementarlas con nuestras aportaciones y propuestas.

## Los nuevos aspectos de la literatura marroquista postcolonial

El concepto de “marroquismo” en la literatura española está introducido por Víctor Morales Lezcano en su publicación *Africanismo y orientalismo español en el siglo XIX* (1988). En el breve capítulo titulado “El ‘Marroquismo’ en la novela española contemporánea” (pp. 138–148), Morales Lezcano caracteriza a grandes rasgos este fenómeno en la narrativa española del último siglo. En las novelas estudiadas distingue tres coordenadas<sup>3</sup>: 1) *espejo de la realidad histórica* con la dominante realidad bélica (resultado de la Guerra de Marruecos en 1859 – 1860 y su continuación en el siglo XX), 2) *encuesta de la identidad*

<sup>1</sup> Cuentan entre ellos los cambios políticos en el país iniciados con el fin de la dictadura de Franco, el influjo de inmigrantes marroquíes en España, apertura de los estudios de arabismo al mundo árabe y musulmán actual así como los atractivos turísticos de Marruecos y una general voluntad política de establecer unas relaciones pacíficas y económicamente provechosas. De los factores negativos podríamos nombrar el creciente interés por el islam a causa del terrorismo o algunos espinosos temas políticos como el del Polisario, el estatus de Ceuta y Melilla y la pesca española en el litoral sahariano.

<sup>2</sup> El aumento de estudios relativos a Marruecos está señalado por ejemplo por Mohamed Abrighach en su artículo “Marruecos en España, un intento de bibliografía (1980–2002)”. Abrighach además proporciona una lista de más de 130 títulos literarios. El creciente interés por Marruecos por parte de los escritores españoles en las dos décadas es muy notable, sobre todo si se compara con los 96 títulos que identifica Rodolfo Grimau entre los años 1850–1980.

<sup>3</sup> Morales Lezcano recurre a las siguientes novelas, hoy consideradas clásicas: PÉREZ GALDÓS, Benito (1905), *Aitai Tettauen*; CABALLERO, Giménez (1923), *Notas marruecas de un soldado*; DÍAZ-FERNÁNDEZ, José (1928), *El Blocao*; SENDER, Ramón J. (1930), *Imán*; BAREA, Arturo (1951 ed. castellana), *La Ruta*; GOYTISOLO, Juan (1970), *Reivindicación del Conde Don Julián*; VÁZQUEZ, Ángel (1976), *La vida perra de Juanita Narboni*; GONZÁLEZ, Fernando (1980), *Kabila*.



*cultural* activada por el re-encuentro con elementos de la cultura española en la realidad marroquí, y 3) la presencia del *antihéroe con la tendencia al soliloquio*, manando de los sentimientos de soledad y desesperación, vividos en medio de la guerra o en medio de un país que resulta extraño o se está volviendo extraño. Así sucede, por ejemplo, con los personajes afectados por la independencia de Marruecos en 1956.

Morales Lezcano es el primero en aludir a los cambios que se introducen con la obra de Juan Goytisolo. Su observación, presentada dentro de la primera coordenada, es muy específica y limitada al aspecto temático que más le ocupa. Se detiene en la novela *Reivindicación del Conde Julián* (1970) con la que, como sugiere, «la novela ‘marroquista’ adquiere en las letras españolas un rasgo cualitativo nuevo» (Morales Lezcano, 1988: 141). Concretamente, Lezcano afirma que «Goytisolo, por su parte, lleva a un punto más de paroxismo —intelectualizando, desde luego— la reacción hispana en la tierra de ‘moros’ » (Ibíd.: 141).

Un estudio ya mucho más completo y sistemático del tema marroquí lo presenta David López García (1994)<sup>4</sup>. El autor propone una periodización del siglo XX en la que se reflejan las tendencias literarias de la época, la creciente diversificación de temas y la dialéctica entre el discurso oriental y costumbrista y el discurso (anti)colonial marcado por la decepción y el pensamiento crítico. El último período definido por López García se extiende desde 1962 hasta el presente. El autor no obstante sugiere que «tal vez haya que marcar la década de los ochenta como el principio de otra época» (López García, 1994: 41). López García no entra en los detalles de tal propuesta y simplemente afirma que la generación de los escritores nacidos a mediados del siglo XX<sup>5</sup> ofrece «una visión nueva no sólo de Marruecos sino también de la literatura en general (mayor finura, cultura, lirismo e intelectualismo)», y que «unas lecturas e influencias impensables en narradores como Goytisolo o Vázquez marcan una bastante profunda diferencia» (Ibíd.: 41).

Actualmente, los que más contribuyen al tema marroquí en la literatura española son los hispanistas marroquíes como Mohamed Abrighach, Driss Essounani o Ahmed Benremdane. Ellos también coinciden en que se puede observar un cambio notable en el acercamiento literario a su país y con frecuencia comentan o mencionan en este contexto la obra de Juan Goytisolo. Desde su perspectiva, aquel cambio se produce especialmente al nivel ético.

Al reexaminar la particularidad del orientalismo español del siglo XX, Mohamed Abrighach por ejemplo afirma que «lo marroquí es esgrimido tan sólo como mera herramienta ideológica para criticar la situación política de España, pero sin una apropiación cultural y ética de lo *moro*» (Abrighach, 2009: 58–59), y que por lo tanto la proclamada negación de oriente se revela puramente en el campo estético. Es en este contexto que el hispanista marroquí compara la originalidad y radicalidad iniciada por Goytisolo en *Reivindicación del conde Julián* (1970) al «giro copernicano de proporciones insólitas». Aquella visión del Magreb y de lo árabe, «hecha desde una poética de la proximidad que se ampara en la autoidentificación con el mundo representado», es el germen de lo que Abrighach denomina como un “nuevo orientalismo”, mucho más sensible hacia la cultura

<sup>4</sup> Se trata del título *El Blocao y el Oriente* (1994) que hasta el día de hoy sigue el estudio más completo sobre la presencia de Marruecos en la literatura española.

<sup>5</sup> López García nombra en concreto a Luis Antonio de Villena, Soren Peñalver y Jesús Torbado.

marroquí y que «pone al hombre y al ser por encima de toda contingencia ideológica y paternalista» (Abrighach, 2009: 68-69).

### ***Orientalismo* de Edward Said y el “redescubrimiento” de Marruecos en los años 80**

Como se ha podido ver, el cambio que la crítica va observando en la literatura marroquista a partir de la publicación de *Reivindicación del conde Julián*, abarca cada vez más aspectos. Se han mencionado la gradación de ideas recurrentes, experimentación con técnicas literarias, multiplicación de temas, replanteamiento ético y una nueva visión de Marruecos en general.

Quisiéramos llamar la atención hacia dos factores que hasta el momento no han sido suficientemente destacados y que, según creemos (y sin quitarle importancia a las grandes novelas tangerinas<sup>6</sup>), situarían el verdadero cambio en la mirada literaria española hacia Marruecos a principios de los años 80. En otras palabras, hallamos muy acertada la hipótesis inicial que planteó López García en relación con esta década.

Primero, consideramos que se ha hecho poco hincapié en el impacto de la obra de Edward Said, *Orientalism* (1978), un estudio revolucionario, que introdujo una crítica sistemática de la óptica adoptada por los países occidentales hacia las culturas consideradas como orientales o exóticas. Citando a Goytisolo en su presentación de la traducción española de la obra, *Orientalism* produjo «el efecto de un cataclismo» (Goytisolo, 2002: 9) y contribuyó a la crítica y replanteamiento profundo de las bases de la cultura occidental. Aunque la primera traducción al español no sale hasta el año 1990, estamos convencidos de que el debate propiciado por *Orientalism* y el crecido interés por el problematizado “Otro”, debían contribuir a la progresiva curiosidad de los escritores españoles por su vecino africano y su sensibilización en cuanto a su representación, tan visibles a partir de los años 80.

Como el segundo factor, ya relativo a la propia realidad marroquí, consideramos la apertura espacial de la parte sureña del país y su gradual “redescubrimiento”.

Lezcano y Abrighach, cada uno desde su propia perspectiva, tienen razón en que la primera novela de Goytisolo basada en Marruecos representa un cambio radical en la prosa marroquista. Sin embargo, es una novela todavía “norteña”, una novela que nunca quita la vista de la costa española y de la realidad hispana.

Al terminarse el Protectorado español, cuyas fronteras territoriales prácticamente delimitaban los escenarios marroquíes de la literatura española desde el comienzo del siglo XX, a los escritores peninsulares se les abre un nuevo Marruecos para explorar. Aunque el proceso de reflejar artísticamente la nueva situación, que la independencia de Marruecos (1956) supone para los españoles, lleva su tiempo<sup>7</sup>, los literatos españoles al final “bajan al sur”. Allí encuentran un espacio de exotismo refrescado, más amplio, variado y, sobre todo, libre de las cicatrices de la guerra y de sus propias huellas. A partir del interés por el común pasado andalusí, surge la curiosidad por varios aspectos de la cultura marroquí y resurge el sueño oriental, modificado por las nuevas coordenadas estético-éticas.

<sup>6</sup> Nos referimos, a partir de *Reivindicación del Conde Julián* (1970), a las dos novelas de Ángel Vázquez, *Se enciende y se apaga una luz* (1962) y *La vida perra de Juanita Narboni* (1976).

<sup>7</sup> *La vida perra de Juanita Narboni*, esa catarsis verbal surgida del enfrentamiento con el nuevo orden, no sale hasta 1976.

Los dos factores mencionados se unen en la compleja obra de Juan Goytisolo *Makbara* (1980), aquella defensa insólita del “Otro” y del paria, aquel *libro del loco amor* «sin bridas ni fronteras» (Conte, 1999: 19–20). *Makbara*, abiertamente influida por las ideas de Said, es, a la vez, la primera novela en la historia de la literatura española en desenvolverse tan lejos de la antigua frontera del Protectorado español, en la mítica y afrancesada ciudad de Marrakech. Mientras que *Reivindicación del Conde Julián* se inscribe entre los textos que, escritos sobre España y con Marruecos de fondo, han servido habitualmente a la crítica de la madre patria, en *Makbara*, el autor dirige su mirada despiadada en otra dirección. La «austera Castilla, tierra de hombres adustos, graves y sosegados» (Goytisolo, 1999: 112) ya no es su blanco principal. El lenguaje irónico de *Makbara* pasa a ridiculizar la sociedad occidental en su totalidad y, sobre todo, examina su mirada hacia el “Otro”, con la que no se pretende realmente “ver”, sino —en palabras de Said— «dominar, reestructurar y tener autoridad» (Said, 2002: 64).

Goytisolo escoge, por ejemplo, la antigua tenería de Marrakech, un espacio marginalizado ya por su situación en el arrabal, fuera de las murallas de la medina, donde tradicionalmente se encuentran los oficios no deseados dentro de la ciudad. «The old local color tannery», en palabras del guía turístico (Goytisolo, 1999:111). Los roles tradicionales se invierten y la narración se desenvuelve desde el punto de vista de uno de los curtidores, quien se “permite” observar a los turistas y asemejarlos a un «manso, abigarrado rebaño atento a las glosas políglotas de impecable guía oficial» (Ibíd.: 111). Sin embargo, el mismo sigue siendo observado, le observan «a ti, a mí, el precito, objeto de neutral curiosidad o indulgente desprecio inmortalizados en las imágenes del álbum de recuerdos» (Ibíd.: 112). El curtidor/el Otro siente como su presencia sigue «mentida, eres transparente, contemplan un fantasma» (Ibíd.: 117). En aquel momento surge su deseo de «perder la afonía, recuperar la voz» (Ibíd.: 117), cuyo significado repercute tanto a nivel ético y reivindicativo de la novela, como a nivel de su discurso.<sup>8</sup>

De entre los espacios que se presentan a lo largo de la novela, destaca el de Xemáa-el-Fná, la famosa plaza de Marrakech. Allí, la recuperación de la voz es posible y la plaza se erige como un mundo idealizado, un sueño oriental de *sui generis*<sup>9</sup>, «liberación del discurso, de todos los discursos opuestos a la normalidad dominante: abolición del silencio implacable infligido por leyes, supersticiones, costumbres» (Goytisolo, 1999: 141). El último capítulo “Lectura del espacio en Xemáa-El-Fná” exalta, por un lado, este ambiente único. Por el otro, proporciona la clave de la lectura de la novela, de su historia “loca” y de su lenguaje poco previsible, culto y vulgar a la vez, «alegre, burlón, licencioso, indisciplinado» (Goytisolo, 1982: 53), inspirado en el lenguaje libre, polífono y variable de los *halaiquís*, cuentistas tradicionales, y en la tradición erótico-religiosa árabe y mudéjar, mantenida en la *halca* en su «contexto vital» (Goytisolo, 1982: 55). Al enriquecer su propia voz narrativa con determinados aspectos de la oralidad tradicional marroquí<sup>10</sup>, el autor

<sup>8</sup> Sobre la importancia y función de la “voz” y oralidad en *Makbara*, véase GÓMEZ MATA, Marta y SILLÓ CERVERA, César (1994: 88–97).

<sup>9</sup> «La libertad de la plaza, sus espacios francos, me parecen vedados e inaccesibles: soñar, soñar en ellos, perder la afonía, recuperar la voz» (Goytisolo, 1999: 117).

<sup>10</sup> Véase por ejemplo Goytisolo (1982: 53–57) o GÓMEZ MATA (1994: 90–93).

asume la perspectiva del “Otro” a un nivel cultural e ideológico más profundo que si se tratara de una representación “realista”.

## Conclusión

Los temas y coordenadas característicos establecidos por Lezcano y López García siguen revelándose de varias maneras en la nueva prosa marroquista<sup>11</sup>. No obstante, como creemos, se debería considerar *Makbara* el distinguido punto de inflexión en la literatura marroquista postcolonial por contener en una forma compacta una serie de cualidades que se desgranar poco a poco en la producción posterior.

Ésta se distingue por un esfuerzo de acercamiento más íntimo a la cultura del “Otro”, la identificación con el “Otro” y la glorificación de la/su voz, la sensibilización hacia su representación, la inspiración en el arte verbal marroquí, la exploración de nuevas técnicas narrativas y la revitalización del sueño oriental en un espacio marroquí nuevamente descubierto y “conquistado” por la imaginación literaria.

A modo de ejemplo, mencionemos la oralidad de los cuentos de *El vendedor de sombras* (1982) de Cristina Fernández Cubas, el tema del mestizaje cultural en la novela *El llano amarillo* (1985) de González Deniz, la defensa de los derechos de los musulmanes en Melilla hecha por Ricardo Crespo en *Entre moros y cristianos* (1985) o el aprecio por la cultura marroquí y su conocimiento profundo transmitidos por los cuentos y novelas de Concha López Sarasúa<sup>12</sup>. Mencionemos la importancia de la voz, la palabra y el arte de narrar en la novela *Marruecos* (1991) de Agustín Gómez-Arcos<sup>13</sup>, la historia del “loco amor” a *la Makbara* entre la protagonista de *La Cazadora* (1995) y su amante marroquí «sin oficio ni beneficio» (Cabello, 1995: 102) o la historia de Marta y Nadira, del “Yo” y del “Otro”, quienes literalmente intercambian su piel en *El beso de Sáhara* (2000) de Gonzalo Moure.

Desde el punto de vista territorial que hemos introducido, al lado de los temas y escenarios norteños, nace una nueva fascinación literaria por el sur, por sus ciudades ocres y por el desierto.<sup>14</sup> La ciudad de Marrakech, que gracias a *Makbara* reaparece en la prosa

<sup>11</sup> El tema de la guerra también sigue estando vigente. Véase por ejemplo las novelas *Raisuni* de D. López García (1991), *El nombre de los nuestros* (2001) de Lorenzo Silva o *El general Silvestre y la sombra del Raisuni* de L. María Cazorla (2013).

<sup>12</sup> Dice al respecto Mohammed Abrighach: «El nuevo orientalismo del que hemos venido hablando a propósito de la obra goytisoliana y la conjunción que hace entre ética y estética en su percepción de la alteridad marroquí es propio de la obra de Concha López Sarasúa. En él se enmarca, a la perfección, la narrativa de esta última lo cual se nota tanto en la negación del exotismo como en su afirmación apropiadora» (Abrighach, 2009: 69).

<sup>13</sup> «Hermanos, es equivocación pensar que os cuento esta historia porque sea en sí misma interesante, ejemplar o edificante, ni porque, como cualquier otra historia, sea la *pura verdad* de la Historia. ¡Error! Os la cuento porque a mí *me gusta contar*. Encadenar uno a uno los diferentes episodios que la forman y escoger con cuidado las palabras. Palabras de todos los días que os grabarán en la mollera una imagen imperecedora» (Gómez-Arcos, 1991: 151).

<sup>14</sup> Sería de gran interés un estudio que analice en profundidad el impacto que el “redescubrimiento” de la totalidad del territorio marroquí ha tenido en el acercamiento literario al país vecino. Los resultados de tal investigación podrían ayudar a definir mejor y en toda su complejidad las nuevas características y funciones de la literatura marroquista.

española después de casi un siglo<sup>15</sup>, deviene uno de los escenarios más rebuscados. Títulos como *Lejos de Marrakech* (1989), *Seduciones de Marraquech* (1998) o *Marrakech, una huida* (2000)<sup>16</sup> aseguran por sí mismos que la antigua capital marroquí ha reconquistado su espacio en la narrativa e imaginación españolas.

Cuando, en 1997, Lorenzo Silva acude a la plaza de Xemaá-el-Fná durante su viaje por Marruecos, admite, que para él, «la plaza comenzó a existir a partir de una extraña y romántica novela de Juan Goytisolo, *Makbara*, cuyo último capítulo se llamaba precisamente *Lectura del espacio en Xemaá-el-Fná*» (Silva, 2001: 252). Silva se acerca a la plaza «predispuesto por aquella intensa experiencia lectora de mi adolescencia y por su fama hoy universal, tras haber sido declarada Patrimonio de la Humanidad» (Ibíd.: 252). Se queda primero decepcionado con la imagen de un espacio gris, aplastado por el sol, donde no falta «ni siquiera una sucursal del banco Al-Maghrib» (Ibíd.: 252). Pero al anochecer, presencia la metamorfosis de la plaza y sucumbe a sus encantos, «escuchando a un recitador (...), pegado a las subidas y bajadas de su voz, a la música que con ella va componiendo y a la danza con que sus gestos la secundan» (Ibíd.: 256). El sueño oriental reconstruido a partir de la voz (del Otro) y el arte de narrar.

**Résumé. *Makbara*, výrazný mezník španělské postkoloniální prózy inspirované Marokem.** Nové tendence pozorované od 80. let v Marokem inspirované španělské literatuře bývají spojovány s romány Juana Goytisola, a to zejména *Ospravedlnění hraběte Juliána* (1970) a *Makbara* (1980). V kontextu pozdější tvorby jiných autorů a s ohledem na konkrétní společenské a historické skutečnosti se román *Makbara* dokonce jeví jako zásadní mezník této postkoloniální literatury.

## Bibliografía

- ABRIGHACH, Mohamed. (2004), “Marruecos en España. Ensayo de bibliografía (1980–2002)”, *Anales. Revista de Estudios Ibéricos e Iberoamericanos*, n.º 2, Agadir: Publicaciones de la Facultad de Letras, Departamento de Español, 117–159.
- (2009), “Hacia un nuevo orientalismo”, in: *Superando orillas. Lectura intercultural de la narrativa de Concha López Sarasúa*, Rabat: Imprimerie El Maarif Al Jadida, 54–73.
- CABELLO, Encarna (1995), *La cazadora*, Melilla: Consejería de Cultura, Educación, Juventud y Deportes.

<sup>15</sup> Marrakech aparece en varios relatos de viaje escritos por viajeros a partir de los años 60 del siglo XIX y que llevan una clara marca de su predecesor Ali Bey. En cuanto al siglo XX, el único texto prosaico que hemos localizado es la publicación de la autora catalana Aurora Bertrana, *En el Marroc sensual i fanàtic* (1935).

<sup>16</sup> RIERA DE LEYRA, José María (1989), *Lejos de Marrakech*, Barcelona: Anagrama. PIERA, Josep (1998), *Seduciones de Marraquech*, Barcelona: Península. GARCÍA FAJARDO, José Carlos (2000), *Marrakech, una huida*, Barcelona: Anthropos.

- CONTE, Rafael (1999), “El libro del loco amor”, in: *Makbara*, Barcelona: Galaxia Gutenberg, 7–22.
- GIL GRIMAU, Rodolfo (1983), *Aproximación a una bibliografía española sobre Norte de África (1850–1980)*, Madrid: Ministerio de Asuntos Exteriores, Secretaría de Estado para la Cooperación Internacional y para Iberoamérica, Dirección General de Relaciones Culturales.
- GÓMEZ MATA, Marta y SILLÓ CERVERA, César (1994), *Oralidad y polifonía en la obra de Juan Goytisolo*. Madrid, Ensayos Júcar.
- GOYTISOLO, Juan (1970), *Reivindicación del Conde Julián*, Madrid: Alianza Editorial, 1999.
- (1980), *Makbara*, Barcelona: Galaxia Gutenberg, 1999.
- (1982), *Crónicas sarracinas*, Barcelona: Ibérica de Ediciones y Publicaciones.
- (2002), “Presentación. Un intelectual libre”, in: *Orientalismo*, Madrid: Debate, 11–13.
- LÓPEZ GARCÍA, David (1994), *El Blocao y el Oriente*, Murcia: Universidad de Murcia.
- MORALES LEZCANO, Víctor (1988), *Africanismo y orientalismo español en el siglo XIX*, Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia.
- SAID, Edward W. (1978) *Orientalismo*, Madrid: Debate, 2002.
- SILVA, Lorenzo (2001), *Del Rif al Yebala*, Barcelona: Ediciones Destino.

Renata Haffaf  
Ústav románských jazyků a literatur  
Filozofická fakulta  
Masarykova univerzita v Brně  
Arne Nováka 1  
CZ–602 00 BRNO  
República Checa

# MIGUEL DE UNAMUNO Y SUS PROTAGONISTAS EN LA CRISIS EXISTENCIAL

Helena Zbudilová  
Universidad de Bohemia del Sur de České Budějovice

*hzbudilova@tf.jcu.cz*

**Resumen.** El estudio se dedica al análisis de la novela *Abel Sánchez* de Miguel de Unamuno desde la perspectiva de la filosofía de existencia. Unamuno, considerado como uno de los precursores del existencialismo literario y filosófico europeo, sale de la concepción agónica del cristianismo, del sentimiento trágico de la contradicción entre la fe y la razón y de la angustia humana, presentes en su obra. El texto se centra en el revelamiento de los fenómenos existenciales presentados en la obra en forma de las confesiones personales del protagonista.

**Palabras clave.** Opción existencial. Personaje-arquetipo. Tema cainita. Interpretación unamuniana.

**Abstract. Miguel de Unamuno and his Protagonists in the Existential Crisis.** The study deals with the analysis of the novel *Abel Sánchez* by Miguel de Unamuno from the viewpoint of existentialism. Unamuno is considered to be a predecessor of European literary and philosophical existentialism thanks to his conception of Christianity, a tragic sense of conflicts between faith and reason and phenomenon of human anxiety. The study concentrates on revealing existentialist phenomena in the novel through the protagonist's confession.

**Keywords.** Existential option. Archetypal character. Theme of Cainism. Unamuno's interpretation.

“*Todos los personajes que crea un autor, si los crea con vida;  
todas las criaturas de un poeta, aun las más contradictorias entre sí  
—y contradictorias en sí mismas, son hijas naturales y legítimas de su autor—  
¡feliz si autor de sus siglos!-, son partes de él*”.

Miguel de Unamuno  
Hendaya, el 14 de julio de 1928

## 1. Introducción

El estudio se basa en la representación del hombre y su auténtico ser, interpretados desde el punto de vista del filósofo y escritor español Miguel de Unamuno (1864–1936), cuya obra no ha sido analizada y reflejada completamente en el contexto cultural checo<sup>1</sup>. Unamuno, uno de los precursores del existencialismo filosófico y literario europeo, toma el ser como concreto y personal, y lo analiza siempre en relación con su trascendencia posible. El presente texto sale de las reflexiones filosóficas unamunianas dedicadas al hombre concreto, y a su modo de existir en la crisis existencial. Se centra en el análisis de la concepción del personaje arquetípico del Caín moderno (por extensión de sus perspectivas vitales de la llamada civilización cainita), hecha por Unamuno y presentada en la novela *Abel Sánchez* (1917). El estudio intenta describir la interpretación del concepto peculiar del destino cainita en las coordenadas de la opción existencial de la personalidad polifacética de Unamuno.

## 2. *Abel Sánchez. Historia de una pasión, la obra que unamuniza los problemas universales*

Rechazando la filosofía abstracta de los sistemas en favor de una filosofía del hombre concreto (Šišmišová, 2003: 12), Unamuno se opone a la posición de los racionalistas, quienes desprecian al ser concreto con su tratamiento irracional. En el pensamiento unamuniano la persona es de lo que él se ocupaba primordialmente; ya en el primer capítulo de la obra *Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos* (1912) centra su punto de

<sup>1</sup> Traducciones checas de las obras de Miguel de Unamuno:

- *Tragický pocit života v lidech a v národech* (Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos). Traducido por Jaroslav Zorálek. Praha: Rudolf Škeřík (Symposion), 1927. 254 pp.
- *Abel Sánchez* (Abel Sánchez). Traducido por Václav Jiřina. Praha: O. Štorch-Marien (Aventinum), 1928. 119 pp. Traducido por Jana Zuluetová-Cahová. Praha: Vyšehrad, 1988. 143 pp.
- *Mír ve válce* (Paz en la guerra). Traducido por Karel Eger. Praha: Česká grafická unie, 1932. 396 pp.
- *Celý muž* (Nada menos que todo un hombre). Traducido por Zdeněk Šmíd. Praha: Adolf Synek, 1933. 44 pp.; Brno: Vetus Via, 1997. 63 pp.
- *Španělské essaye*. Traducido por Zdeněk Šmíd. Brno: Jan V. Pojer, 1937. 136 pp.
- *Bratr Juan neboli Svět je divadlo* (El hermano Juan). Traducido por Vladimír Hvižďala. Praha: Dilia, 1966. 154 pp.
- *Mlha* (Niebla). Traducido por Alena Ondrušková. Praha: Odeon, 1971. 275 pp.
- *Svatý Manuel Dobrotivý, mučedník* (San Manuel Bueno, mártir). Traducido por Martina Slavinská. Brno: L. Marek, 1999. 79 pp.



partida filosófico en el ser concreto y existente, identificándolo como el objeto de su interés profundo: «El hombre de carne y hueso, el que nace, sufre y muere —sobre todo muere—, el que come y bebe y juega y duerme y piensa y quiere; el hombre que se ve a quien se oye, el hermano, el verdadero hermano» (Unamuno, 1997: 11).

Según Américo Castro, su defensa de la existencia concreta sale de la unión de su modo de pensar con el vitalismo alemán de los principios del siglo XX y con su identificación profunda con las tradiciones hispano-árabes y judías (Subirats, 2000: 132). El núcleo de su “filosofización de literatura” se basa en la vida personal del hombre concreto, es decir, todo el pensamiento unamuniano es impregnado por esta índole. La inquietud existencial del pensador español resulta la proclamación de la angustia, formando así un principio constitutivo de la conciencia auténtica de cada uno. Su postura en la vida responde a las ideas de la filosofía de existencia, a pesar de que algunos especialistas de la literatura existencial no le consideran el representante de esta corriente filosófica. Rudolf Matys le incorpora a los pensadores existencialistas solamente por la resistencia a las filosofías sistemáticas y por su interés por el fenómeno de la angustia humana. A las tendencias europeas orientadas a modo existencial el filósofo de origen vasco complació con su concepción agónica del cristianismo y con el sentimiento trágico de la contradicción entre la razón y la fe. Parece que de su obra vuelva como eco la voz de Sören Kierkegaard (1813–1855) y su doctrina sobre la angustia como la base del ser verdadero, la soledad del hombre y la tragedia irrevocable de la humanidad. Unamuno no sólo partió de la herencia ideológica de Kierkegaard, sino también de las ideas del escritor español Baltasar Gracián (1601–1658), el otro antecesor del existencialismo, cuyo sentimiento profundo del desengaño existencial resonó por igual en el propio Unamuno (Chaves, 1972: 61–81). Otra fuente de inspiración para sus reflexiones filosófico-antropológicas la encontró Unamuno en las obras de Blaise Pascal, Lev Nikoláievich Tolstói y Fiódor Mijáilovich Dostoyevski. Además Unamuno anticipó muchas ideas del personalismo cristiano (Vayá Menéndez, 1966: 293).

La impresión actual del mundo la comunicó de una manera insistente y existencial a través del drama interior de sus personajes literarios. Uno de sus héroes literarios más notables es el protagonista de la novela *Abel Sánchez* (1917). No se trata del personaje del título de la obra; la intención del escritor —maestro de la paradoja— es más complicada porque el protagonista es Joaquín Monegro, el amigo de Abel. Saliendo de la versión actualizada de la parábola bíblica, Unamuno muestra la pura crisis del personaje existencialista, anticipando así el uso de la palabra “existencialismo” que hasta entonces no había sido aplicada en la historia de la literatura (Papoušek, 2004: 191). Vamos a descubrir los fenómenos existenciales presentes en esta obra, centrando nuestra atención en la representación del personaje arquetípico del Caín contemporáneo, suponiendo que a él el autor le de el sello de los correlativos existenciales de la estancia auténtica y singular del hombre, del *Dasein* de Heidegger.

El punto central de salida de las reflexiones unamunianas es la existencia del hombre y su manera de existir. El ser concreto representa el sujeto y el objeto de la filosofía, su principio y final (Oromí, 1943: 91). Partimos de la concepción del individuo desde el punto de vista existencial como un ser individual atormentado. En su característica literaria se trata de un análisis psicológico de la vida interior del protagonista. El hombre concreto de Unamuno forma a la vez una parte de la realidad social contemporánea, es decir, se realiza en relación con ella; además es percibido no sólo como ser-individuo, sino también

como representante de la comunidad humana. Según Unamuno, el hombre concreto es el conjunto de dos principios, del principio de la unidad y el de la continuidad. El principio de la unidad está ligado al objetivo que intenta alcanzar el hombre. El principio de la continuidad depende del tiempo, de la duración y conservación; unido con la memoria del hombre. Unamuno parte de la teoría de Oliver Wendell Holmes, basada en la existencia del hombre en tres formas: en la forma real que es conocible por el creador; en la apariencia cómo parece a sí mismo; y en la última forma cómo se representa a los demás. Reflejando la influencia del pensamiento filosófico de Schopenhauer, Unamuno añade la cuarta forma —la apariencia que uno querría alcanzar—, porque la realidad no se compone del “ser” solamente, sino también de la “voluntad a ser”. El núcleo de la metafísica de Unamuno lo crea la idea de que ser no es nada más que querer ser. El hombre en la concepción de los existencialistas no es ninguna esencia fija. Uno tiene que luchar por alcanzar su forma anhelada. La existencia de los protagonistas de las obras literarias de Unamuno es activa en su fondo. Su destino se basa en la autoproyección, la selección de la decisión y la responsabilidad absoluta. Los personajes están determinados casi exclusivamente por la medida y cualidad de su voluntad, y constituyen una forma y estado de la voluntad de vida.

El personaje de Joaquín Monegro está dotado de una inteligencia brillante y una voluntad audaz. Llega a ser un médico exitoso, cumple su papel esperado de marido y padre, se afana por la gloria científica y literaria. Conciencia su individualidad y excepcionalidad. La discrepancia entre su ser individual y la realidad circunstante aparece lentamente por medio de otro personaje de la novela (Papoušek, 2004: 43). Su viaje auténtico se determina en relación con su amigo Abel quien vence, dotado del talento artístico. Abel está predeterminado para el éxito en la sociedad a pesar de que le falta la voluntad personal. Joaquín se atormenta por el odio y los celos hacia su amigo, dotado por Dios. La confrontación constante y consciente con la situación vital de Abel se convierte en su suerte de vida, lucha e infierno personal. Joaquín sufre por sí mismo, por su existencia (Papoušek, 2004: 43). Su confesión íntima crea una cadena de desenmascaramientos y acusaciones del propio yo; al mismo tiempo se trata de su propia defensa y apoteosis. La dolorosa lucha interior entre la voluntad al mal y la voluntad a ser bueno, hace de él el personaje en la etapa de su propia existencia auténtica. Su autodeterminación va por el camino negativo, saliendo de la base de rebeldía contra Dios injusto y su destino cainita inmerecido.

Según Unamuno el dolor es la substancia de la vida:

[...] lo que a los seres a todos nos une es el dolor, la sangre universal o divina que por todos circula [...] y tiene el dolor sus grados, según se adentra, desde aquel dolor que flota en el mar de las apariencias, hasta la eterna congoja, la fuente del sentimiento trágico de la vida, que va a posarse en lo hondo de lo eterno, y allí despierta el consuelo [...] El dolor nos dice que existimos [...] El dolor es el obstáculo que la materia, lo inerte, lo inconsciente, pone a la conciencia [...] Es la congoja lo que hace que la conciencia vuelva contra sí (Subirats, 2000: 174–180).

Para los existencialistas la angustia se convierte en la clave que abre la entrada al propio ser auténtico (Kratochvíl, 1995: 59). La novela *Abel Sánchez* lleva el subtítulo de *Una historia de pasión*. La vida de Joaquín está llena de la tragedia y la alteza de la vida sufrida que se desarrolla en la lucha eterna con su propio ser. Al contrario, la vida de Abel no contiene

esta dimensión. A Abel le faltan los impulsos inquietantes que normalmente la vida lleva en su curso. Abel no conoce la pasión que lleva a Joaquín. Está concentrado solamente en su propio yo y su alrededor se comporta desinteresadamente; así no es capaz de odiar. Joaquín representa a un individuo aislado de modo excepcional, que soporta la soledad por su discrepancia psíquica (Papoušek, 2004: 254). La injusta postura de Dios que no acepta su inmenso afán, en comparación con el personaje abúlico de Abel, y la convicción de la predestinación injusta de su perspectiva vital en sentido de la línea familiar cainita con el odio como la sustancia del alma, le llevan a Joaquín a los sentimientos de la amargura, envidia, rabia y los celos. Así, la existencia vuelve contra su fondo. Luego estos sentimientos se convierten en el odio predeterminado por el destino, el odio que envenena toda la vida interior de Joaquín por su aliento ponzoñoso. El demonio del odio y de los celos le condena a Joaquín al disimulo e intriga permanente, para desocupar su lugar en favor del demonio superior desde perspectiva jerárquica. Este demonio superior es el demonio del odio. El que le insinúa permanentemente, le dobla sus fuerzas internas y a menudo le impide hacer bien, es el otro; es el que acecha su ocasión en el “umbral del alma”. Joaquín no es capaz de resolver la situación con el demonio en el umbral para siempre, al revés, el demonio le ataca con su ansia sin terminar. La liberación aliviadora del infierno interior le podría traer su propia muerte: «Y empecé a creer en el infierno y que la muerte es un ser [...]» (Unamuno, 1995: 49).

El personaje de Joaquín se define desde el punto de vista existencial en la reflexión subjetiva como un sujeto individual, que, viviendo, se hunde en su subjetividad. Unamuno quiere retratar la existencia singular concreta y subjetiva de su protagonista. Aplica unos motivos relacionados con la ética existencialista por medio de los procedimientos reflexivos, inventados por Kierkegaard. En el campo del fenómeno de la existencia y la libertad al lado del motivo de la reflexión subjetiva aparece el motivo de la elección absoluta del propio yo (Anzenbacher, 1994: 225). Joaquín intenta vivir en libertad. Su libertad que le sirve para proyectarse a sí mismo es limitada por su destino cainita. Su ser a la muerte que él pasa activamente, al final cambia en la resignación, vista desde la perspectiva de su entorno. En la resignación activa se esconde la voluntad consciente a la muerte. En la concepción kierkegaardiana se trata del gesto de la reconciliación con lo absurdo (Papoušek, 2004: 44). En el nivel de la culpabilidad existencial, dada por la realización de la existencia auténtica y la selección libre de las propias posibilidades, existe la alternativa concreta entre el bien y el mal (Anzenbacher, 1994: 224). La percepción joaquinésca de la objetividad de su “lanzamiento” al destino cainita *a priori* hace de él un culpable moral por culpa de la impureza heredada del alma del principio original. El ser para los otros fracasa en Joaquín, gracias a la opción absoluta de sí mismo (con excepción de su hija y yerno).

En el personaje de Joaquín Unamuno retrata la desesperación existencial de la entidad que no encuentra la salvación en Dios a pesar de realizar la confrontación con el mundo de la fe. En la concepción de la desesperación que su creador S. Kierkegaard analizó en la obra *La enfermedad mortal* (1849), Joaquín se convierte en el representante de la verdadera desesperación de la rebeldía. Así nos muestra la postura ética; eligiendo primero a sí mismo “del mundo” como yo, y luego a sí mismo “al mundo” por la selección entre el bien y el mal. Por otro lado, Abel representa la indiferencia de su postura estética de la práctica, en su forma no reflejada, gracias a su relación indiferente al entorno y a la vida llena de la seguridad y tibieza. Vive en la eternidad de posibilidades vagas sin existir

realmente (Anzenbacher, 1994: 223). Pasa por la vida de la misma manera que Augusto, el protagonista de la novela *La niebla* (1914). Percibe a la gente y la vida desde afuera y la trata como un motivo de un cuadro. Es incapaz de conseguir la esencia, la que alcanza Joaquín sufriendo. Abel se distancia al existir, y la conciencia de sí mismo la ve más bien por el prisma de la reflexión objetiva y no pasa su autenticidad (Anzenbacher, 1994: 220). Si Joaquín corta su relación con Dios, lo hace conscientemente como resultado de su propia lucha; en el caso de Abel la ausencia del anhelo inmanente puede ser comprendida como el resultado de su propio desinterés y disgusto de participar personalmente. Unamuno, como observador atento a la crisis ontológica del hombre moderno, es la voz exclamativa por el descubrimiento personal de la fe. La creencia la toma como el anhelo y la pasión, no como la seguridad cómoda (Fousek, 2007: 123). En el sentido de la Apocalipsis de Juan: «Más porque no eres tibio, y no frío ni caliente, te vomitaré de mi boca» (*Apocalipsis* 3, 16) comprendemos que para Unamuno la desesperación inauténtica de Abel representa la advertencia del mundo frente al desastre posible más serio que en el caso de la incredulidad de Joaquín en la justicia de Dios como el resultado de su lucha con Dios.

Joaquín es el retrato del individuo que en la existencia se queda con su propio “yo” y todos sus horrores y pesadillas. En la novela aparece el motivo del doble que está marcado solamente sin desarrollarse plenamente (Papoušek, 2004: 45). Unamuno no intenta hacer un análisis detallado de la bifurcación de la psique del protagonista, a modo de su escritor preferido Dostoievski. El doble de Joaquín, “el otro”, es el objeto de su propia autoproyección unamuniana.

Unamuno elige la arquetípica relación bíblica de los hermanos Caín y Abel intencionadamente. De tal modo es capaz de actualizar en su historia el mensaje bíblico para la situación social contemporánea. Su mensaje se basa en la idea de que el hombre tiene que dominar su interior. En caso contrario, su lucha personal con las fuerzas interiores sucias sin la ayuda de Dios está perdida de antemano. El existencialista Martin Buber en la obra *Obrazy dobra a zla* (1952) analizó el mensaje bíblico, realizado por el personaje de Caín. Los dos autores llegan a la misma interpretación. Buber explica que si nos dedicamos a la orientación insuficiente a Dios, penetramos en la sala del alma y en su puerta nos encontramos con el demonio. En el umbral interior la lucha debe ser acabada. Caín se niega a oponerse al demonio en el umbral y así éste le ataca. El proceso de profundización y afirmación de su indecisión es la decisión a favor del mal (Buber, 1994: 43). Joaquín realiza unas pruebas de practicar la fe, pero la imagen de Dios está destruida lentamente. Joaquín termina derrumbado en sí mismo porque en el área de su espacio personal no queda ningún lugar para Dios. Su rebeldía se rompe al momento cuando se moviliza su deseo de morir. Esta decisión es la primera muestra de su humildad (Papoušek, 2004: 44).

El mundo interior de Joaquín está dañado para siempre, al final ya no tiene ninguna ilusión de sí mismo. Repetidamente está puesto en el momento de la opción existencial que no decide “libremente” porque está convencido de que su vida está predestinada por la “libertad de ser mal” (Unamuno, 1995: 62). Daña a su entorno por su desamor. Toda su familia vive en el presentimiento de los acontecimientos malos. Sus preocupaciones se cumplen cuando Joaquín sugiere a sí mismo la idea de que su nieto ama más a su segundo abuelo Abel. Entonces en el afecto de la rabia Joaquín ahoga a Abel y éste muere. Joaquín – Caín mató a su rival que le «había envenenado el curso de su vida por la alegría y sus éxitos» (Unamuno, 1995: 128). Casi un año después guarda cama por una rara

enfermedad. Su síntoma principal es la pérdida de la voluntad a vivir. En el lecho mortal se confiesa de todos sus hechos: del asesinato de Abel, de su conducta manipulativa con su hijo, la envidia dirigida a la mujer de Abel y la incapacidad de amor verdadero hacia su mujer e hija. Arrepentido habla con su mujer: «Pude quererte, debí quererte, que habría sido mi salvación, y no te quise» (Unamuno, 1995: cap. XXXVIII)<sup>2</sup>. Conquista la libertad porque en la humildad se somete a su “yo” concreto y a su culpa.

La raíz de la culpa de Joaquín y Abel es el desamor, es decir, la incapacidad de amor. El matrimonio de Joaquín es un matrimonio por conveniencia. El egoísta de Joaquín busca el consuelo y el soporte en el abrazo de su mujer amadora, sin conseguir devolverlos a la forma del amor puro. Toda la pasión de su vida la coloca en la lucha con la envidia. Tampoco Abel es capaz del sentimiento puro, es decir, se aísla de su mujer e hijo. Le pasa por alto a su hijo porque se preocupa por el cambio de los papeles en el futuro: un día su hijo podría superarle a él y a su fama también. Por medio de palabras Unamuno condena la envidia paterna como una de las formas más horribles del cainismo. En lugar del amor, el correlato del paraíso, en el corazón de Joaquín se sedimentan los correlatos del infierno: la envidia y el odio, la furia y el cainismo. Encarcelado en el infierno de su soledad, empieza a enviarse a sí mismo: «Mas ¿no es esto —se dijo luego— que me odio, que me envío a mí mismo? ... porque no me amo, no sé amarme, no puedo amarme a mí mismo. ¿Qué has hecho de mí, Señor?» (Unamuno, 1995: cap. XXI)<sup>3</sup>.

Como punto central del mensaje novelesco de Unamuno consideramos el contenido del segundo mandamiento: «Amarás a tu prójimo como a ti mismo» (*Marcos* 12, 31). Como el autor menciona en *El Diario íntimo* (1897), el amor a sí mismo es el presupuesto básico del amor dirigido a los demás. Es más difícil amarse a sí mismo (Unamuno, 1998: 45). En el ensayo *Sobre la soberbia* (1904) añade que es necesario aceptarse a sí mismo sin fingir nada porque lo peor es “comerse” el corazón en secreto (Forbelský, 1999: 66). El amor a sí mismo es la medida del amor al prójimo. Unamuno, en sus reflexiones sobre la situación de la sociedad lamenta amargamente que en la vida humana se trate de una de las capacidades ganadas de manera más difícil. La autoaceptación se basa en la libertad personal, la libertad dirigida a su propio ser, es decir, no aceptarse significa elevarse contra el propio “yo”.

En el momento de la reconciliación con sus familiares, en el lecho mortal, Joaquín expresa la lástima provocada por la incapacidad de amor y describe su vida lisiada, de la cual acusa sobre todo la atmósfera espiritual de su país natal:

¿Por qué nací en tierra de odios? En tierra en que el precepto parece ser ‘Odia a tu prójimo como a ti mismo’. Porque he vivido odiándome, porque aquí todos vivimos odiándonos (Unamuno, 1995: cap. XXXVIII)<sup>4</sup>.

Su destino consigue la validez general que sobrepasa las fronteras del cainismo español. Lo humano universal es apoyado por la historia bíblica conocida generalmente, lo

<sup>2</sup> <http://www.bibliotecasvirtuales.com/biblioteca/LiteraturaEspanola/unamuno/abelsanchez/index.asp> (cit. 6. 7. 2013).

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> <http://www.bibliotecasvirtuales.com/biblioteca/LiteraturaEspanola/unamuno/abelsanchez/index.asp> (cit. 2. 7. 2013).

singular nacional sirve de inspiración de la obra del autor. Según Forbelský, la novela puede ser concebida como la reacción unamuniana a los acontecimientos contemporáneos de la España de finales del siglo XIX. El ánimo del cainismo fratricida se reanima en el siglo XX en forma extrema de la Guerra Civil Española (Forbelský, 1999: 65). El arquetipo de Caín y Abel y el motivo bíblico del fratricidio tuvieron sus representaciones artísticas en la serie de obras literarias de otros escritores españoles también, p. ej. de Leopoldo Alas (Clarín), Antonio Machado o José María Merino<sup>5</sup>. Unamuno se dedicó al mismo tema en el drama *El otro* (1926), en el que su variación del motivo cainita se basa en la relativización del cainismo y la culpa.

El autor parafrasea a personajes arquetípicos generalmente conocidos porque necesita acomodarlas a las posibilidades interpretativas de su historia (Papoušek, 2004: 98). En su narración la culpa tiene que quedarse dividida entre ambos participantes de la acción y en los dos casos debe salir así de la misma fuente – de la incapacidad de amarse a sí mismo y a los otros.

La intención de Unamuno es patente desde las primeras páginas de su novela: el autor vasco en su obra, concebida como una parábola bíblica clásica, se les ofrece a los lectores que éstos encontrarán contornos de su propia situación personal. El lector podría entrar en la acción y percibir así un punto de vista diferente. Aunque Joaquín puede parecer primero una persona antipática, oscura y mala a los lectores, podemos constatar que luego puede provocar en el lector la compasión por su interioridad descubierta. Por medio de la confesión escrita para su hija, el personaje analiza paso a paso sus sentimientos y experiencias íntimas que documentan su sufrimiento de toda la vida. El personaje unamuniano de Abel es portador de efecto contrastivo (al igual que el Abel bíblico) pero este efecto está puesto en una paradoja. A primera vista el personaje de Abel es simpático y talentoso, sucesivamente muestra sus cualidades negativas como el egoísmo, la vanidad, la pereza y la indiferencia.

Abel ve en Joaquín a un personaje trágico del ánimo atormentado. No le quiere ayudar ni en lo mínimo. Como si oyéramos la famosa frase «¿Soy yo acaso guardián de mi hermano?» (*Génesis* 4, 6), en este caso paradójicamente de otros labios. Abel se interesa por Joaquín solamente desde la perspectiva profesional como pintor que intentaría representar el alma de Joaquín en forma artística (Unamuno, 1995: 91). En los últimos momentos de su vida Abel confesó que la amistad con Joaquín le pesaba mucho, casi como un bloque de piedra. Sufría esta amistad y se sentía perseguido sin cesar.

Como ya hemos mencionado, Unamuno parte del sentimiento trágico de la vida y de la opinión sobre su existencia intransferible. Según Unamuno, se trata de un asunto personal, individual y peculiar. Joaquín lleva la consciencia trágica de su vida; se siente extraordinario y excepcional porque es capaz de soportar mayor martirio que los demás hombres. Considera que su alma ya fue señalada por Dios en el momento del nacimiento de los seleccionados. Toda su vida la comprende como un infierno:

<sup>5</sup> P. ej. el cuento “Benedictino” (1893) de Leopoldo Alas (Clarín); el poemario *Campos de Castilla* (1975) de Antonio Machado; la novela *Almudena* (1936) de Ramón Ledesma y el cuento “Expiación” (1982) de José María Merino.

He odiado como nadie, como ningún otro ha sabido odiar, pero es que he sentido más que los otros la suprema injusticia de los cariños del mundo y de los favores de la fortuna (Unamuno, 1995: cap. XXXI)<sup>6</sup>.

A diferencia del Caín bíblico, el primogénito de Adán y Eva, en cuyo nacimiento los padres ponían grandes esperanzas como en un descendiente quien “aplaste la cabeza de la serpiente” (*Génesis* 3, 15), la predilección de Joaquín se encuentra en el don del sentido de la justicia. Siempre en los tazones de la balanza Joaquín pesa las actividades invertidas de los otros y sus méritos. La medida de todas las cosas es él mismo y su experiencia vital, porque no cuenta con la providencia divina. El resultado es el odio absoluto, la seña cainita de los seleccionados, de los que casi fanáticamente resisten al mundo y a Dios injusto.

La concepción unamuniana del ser humano auténtico como el ser personal está confrontado en la novela con la necesidad de transformación en el sentido religioso. La voluntad de Joaquín hacia la existencia ética queda inmanente; la pregunta por la inmortalidad está vista desde la perspectiva odiosa como la esencia primordial de su alma: «es cuando empecé con temor a pensar si yo también seré inmortal y si será inmortal en mí mi odio» (Unamuno, 1995: cap. XII)<sup>7</sup>. La indiferencia de la postura estética de Abel no puede crear reflexiones sobre lo transcendental. Para Unamuno la religión es un estado y punto de partida de la desesperación transcendental, y la fe es la única esperanza en esta desesperación (Černý, 1993: 509). Desesperadamente Unamuno cree en Dios y quiere que éste exista porque lo necesita en su angustia vital. Lo necesita no sólo él como una individualidad concreta, sino también todos los hombres, es decir, todo el mundo. En la obra unamuniana el elemento de la angustia dolorosa permanece siempre. Esta angustia tiene el estatuto ontológico como la determinación del ser. Es peor que la muerte, lleva el sentimiento de la humillación y la destrucción, así el hombre concreto siente la nada humana y conoce las fronteras de su ser. Como baluarte de la idea de la inmortalidad Unamuno aprovecha sus novelas como método del conocer; lo mismo hacen más tarde los representantes del existencialismo (p. ej. G. Marcel, A. Camus, J. P. Sartre). Si la vivencia singular y existencial es el impulso para los filósofos existencialistas, para Unamuno lo es el sentimiento trágico de la vida. A través de él transluce el carácter personal y vivencial de su pensamiento. Está convencido de que en la fe todo depende del pasar individual de la proximidad de Dios. Los fenómenos existenciales de Dios y de la muerte los encontramos en toda la obra unamuniana como elementos siempre presentes; igual que el miedo de la pérdida de la fe en el alma inmortal que como la muerte invadía la sociedad a la vuelta del siglo XIX, dejándola en la agonía precedente a la muerte fascinadamente mordida en sí misma y en sus creaciones.

En la novela analizada de Unamuno se esconden algunos niveles semánticos. La novela es una obra que trata de la nostalgia por el edén perdido y la convivencia harmónica del hombre con Dios. Es la historia sobre la búsqueda de la propia identidad en el país maldito por el pecado hereditario de Adán y Eva y por el crimen de Caín. Desde este momento el ser de los hombres, que lleva la responsabilidad por su propia vida, parece doloroso.

<sup>6</sup> <http://www.bibliotecasvirtuales.com/biblioteca/LiteraturaEspanola/unamuno/abelsanchez/index.asp> (cit. 2. 7. 2013).

<sup>7</sup> *Ibíd.*

En esta idea se encuentra el punto de salida existencial de las reflexiones de Unamuno. La perspectividad vital del destino cainita de Unamuno (y en el sentido general de toda nuestra civilización cainita), es decir, la civilización que sale de Dios y se aleja de él, es el *memento* para Unamuno. Según él, es necesario tener la posibilidad del acto de la opción y de la decisión interior —la selección del “yo” como la individualidad singular y de la elección de la voluntad a la fe— el autor parte de la idea de Kierkegaard que la fe se puede conseguir solamente por medio de un salto y por el quebrantamiento consecuente de la inmanencia ética y la apertura hacia la relación (paradójica) de la transcendencia (Janke, 1995: 59). La fe confronta a uno con la paradoja y le invita a existir cara a cara con esta paradoja (Anzenbacher, 1994: 224). Luego la paradoja se convierte en uno de los temas principales de la nueva corriente filosófica que expresa la inquietud y la crisis del hombre del siglo veinte, del existencialismo.

### 3. Conclusión

Saliendo del análisis y concluyendo, Unamuno puede ser considerado merecidamente uno de los precursores del existencialismo europeo. En el estudio especificamos los fenómenos existenciales presentes en la obra completa de Unamuno, es decir, no sólo en la novela *Abel Sánchez*. Se trata de una concepción agónica del cristianismo, el sentimiento trágico de la contradicción de la fe y la razón, y el fenómeno de la angustia humana. Con la estética existencial le une a Unamuno el motivo de la reflexión subjetiva y el motivo de la libertad absoluta del propio yo. El texto, estructurado como un “relato de relatos”, aumentó su plano, investigando el asunto de la confrontación de la interpretación unamuniana del “diablo en el umbral” con la concepción del existencialista M. Buber. En la historia del carácter mítico, cuyo estilo es más realista que el de sus nívolas, pueden encontrarse los rasgos fundamentales de la narrativa de Unamuno, una de las figuras más discutidas de la literatura española contemporánea, cuya obra desborda los límites de la Generación del 98.

**Résumé. Miguel de Unamuno a jeho protagonisté v existenciální krizi.** Studie vychází z Unamunových filozofických úvah o konkrétním člověku a způsobu bytí jedince v existenciální krizi. Zaměřuje se na analýzu autorova pojetí archetypální postavy novodobého Kaina (v širším slova smyslu i životních perspektiv tzv. kainovské civilizace) tak, jak jej zpodobnil v románu *Abel Sánchez* (1917, č. 1928, 1988). Směřuje k zachycení Unamunova osobitého pojetí kainovského údělu v souřadnicích existenciální volby.

### Bibliografía

- ANZENBACHER, Arno (1994), *Úvod do etiky*, Praha: Zvon.  
BUBER, Martin (1994), *Obrazy dobra a zla*, Olomouc: Votobia.  
ČERNÝ, Václav (1993), *Tvorba a osobnosti II.*, Praha: Odeon.  
FORBELSKÝ, Josef (1999), *Španělská literatura 20. století*, Praha: Karolinum.



- FOUSEK, Michal (2007), "Miguel de Unamuno. O člověku, pro člověka", *Svět literatury*, 35, 123.
- CHAVES, Marcía C. (1972), "Unamuno. Existencialista cristiano", *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno*, XXII, 61–81.
- JANKE, Wolfgang (1995), *Filosofie existence*, Praha: Mladá fronta.
- KRATOCHVÍL, Jiří (1995), *Příběhy příběhů*, Brno: Atlantis.
- OROMÍ, Miguel (1943), *El pensamiento filosófico de Miguel de Unamuno*, Madrid: Espasa Calpe.
- PAPOUŠEK, Vladimír (2004), *Existencialisté*, Praha: Torst.
- Santa Biblia* (1998), Madrid: San Pablo.
- SUBIRATS, Eduardo (2000), "Španielske kvarteto", *Filozofia*, 55, 2.
- ŠIŠMIŠOVÁ, Pavlína (2003), *Literatura alebo filozofia?*, Prešov: FF Prešovskej univerzity.
- UNAMUNO, Miguel de (1995), *Abel Sánchez*, Madrid: Cátedra.
- (1997), *Del sentimiento trágico de la vida en los hombres y en los pueblos*, Madrid: Alianza.
- (1998), *Diario íntimo*, Madrid: Alianza.
- VAYÁ MENÉNDEZ, Juan (1996), "Unamuno, filósofo existencial", *Convivium*, 21, 293.

Helena Zbudilová  
Katedra společenských věd  
Pedagogická fakulta  
Katedra pedagogiky  
Teologická fakulta  
Jihočeská univerzita v Českých Budějovicích  
Jeronýmova 10  
CZ–371 15 ČESKÉ BUDĚJOVICE  
República Checa



MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA



## Veinte años del Hispanismo ostraviense 1993–2013

Kornélia Machová  
Universidad de Ostrava

*kornelia.machova@osu.cz*

**Resumen.** El artículo se centra en torno al estudio de hispanística en la Sección Española, desde sus comienzos en 1993 hasta su estado actual, esbozando las características generales y los eventos más importantes en su historia, mencionando sus investigaciones y proyectos, las buenas relaciones con las universidades extranjeras y muchas actividades organizadas tanto para los estudiantes universitarios como para el público ostraviense.

**Palabras clave.** Sección Española del Departamento de Lenguas Románicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Ostrava. Veinte años de existencia. Investigación. Titulaciones. Becas en el extranjero. Colaboración con las Embajadas y AUŠ/APE. Conferencia científica estudiantil. Concurso de Traducción.

**Abstract. The 20th Anniversary of Hispanic Studies in Ostrava. 1993–2013.** The contribution remembers the 20th anniversary of the foundation of the Sub-department of Spanish Studies at the Department of Romance Studies, a component of the Faculty of Arts of the University of Ostrava. The author outlines the history of Hispanic Studies in Ostrava. Then she presents the research and pedagogical activities of the Sub-department of Spanish Studies and summarizes the cooperation with the embassies of Hispanophone countries in the Czech Republic and with the Association of Spanish Teachers. She mentions the most important events held during the past twenty years, emphasizes the participation in Erasmus Students and Teachers Mobility, which is an important part of studies, and presents the range of degree programmes and degrees taught by the Sub-department. She also refers to the articles, papers and information articles on Hispanic Studies in Ostrava which have been published in both national and foreign journals and monographs.

**Keywords.** Sub-department of Spanish Studies of the Department of Romance Studies, Faculty of Arts, University of Ostrava. Twenty years of existence. Research activities. Degree programmes. Study stays abroad. Cooperation with embassies and with the Association of Spanish Teachers (AUS/APE). Student conference. Translation competition.

En las presentes líneas trato de esbozar las características generales y los eventos más importantes en la historia de la Sección Española del Departamento de Lenguas Románicas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava. Desgraciadamente, debido al espacio limitado y al carácter informativo de este artículo, omitiré la información relacionada con la docencia universitaria y la destacable obra científica de algunos profesores que jugaron un papel decisivo en el desarrollo de la Sección Española durante sus 20 años de existencia y que merecen nuestro agradecimiento y reconocimiento por el trabajo realizado<sup>1</sup>. Me permito advertir al lector que en 2012 fue publicado el libro *Facultas Philosophica Universitatis Ostraviensis 1991–2012* que resume la historia de la Facultad de Filosofía y Letras describiendo la fundación, los comienzos, la época actual, sus centros, etc.

En la República Checa, al igual que en otros países de la Europa Centro-Oriental, las circunstancias históricas serán las que determinarán el cambio de rumbo en la enseñanza de las lenguas extranjeras. No cabe duda de que el auge turístico a partir de los años noventa, las nuevas posibilidades de nuestro país (tras su adhesión a la UE, relacionada con el acceso al mercado laboral comunitario), generan también un interés creciente por la lengua y la cultura españolas. Otro elemento a tener en cuenta acerca del creciente interés por el español es la ampliación de la demanda de profesores bien preparados que lo enseñen, así como de traductores que presten sus servicios en centros dedicados a la traducción o en empresas españolas. La sociedad actual demanda una formación y una especialización, espera que los diplomados o licenciados estén capacitados para desarrollar su tarea profesional. Paralelamente, en el mercado laboral (tanto checo como europeo), se requieren profesionales que sean capaces de desarrollar diversas capacidades, entre las cuales destacan las habilidades de comunicación en lenguas extranjeras.

En este sentido, es de destacar el papel que está desarrollando la Sección Española desde su creación en 1993, dos años después del nacimiento de la Universidad de Ostrava.

En un principio se ofrecieron dos programas de estudio: la Diplomatura, denominado Español en la Esfera de la Economía y el Turismo (actualmente El Español Empresarial), único por aquel entonces en la República Checa y que continúa realizándose hasta hoy día, tanto de forma presencial como mixta (es decir, en forma presencial combinada con la no presencial en la plataforma de e-formación (Cf. Veselá, 2012c: 171–181)), y la Licenciatura. Este segundo programa, de cinco años de duración, se estableció en 1995 con el fin de formar a los profesores de español en la Enseñanza Secundaria.

---

<sup>1</sup> Véase por ejemplo: J. Veselá, “Currículum profesional del profesor Lubomír Bartoš (\*1932), publicaciones 1959 – 2012”, *Studia romanistica*, Vol. 12, Num. 1/2012, pp. 15–26; J. Veselá, “Jaroslav Reska, cofundador de la hispanística ostraviense ha cumplido ochenta años (\*29.7.1932)”, *Studia romanistica*, Vol. 12, Num. 2 / 2012, pp. 162–167.

La adopción del Marco Común Europeo de Referencia para las Lenguas supuso un nuevo modelo de enseñanza superior. Al sistema educativo empiezan a aplicarse algunos de los postulados y directrices que debe seguir también la Sección Española y, más concretamente, nuestros docentes.

A partir de 2004, transformados los programas de estudio en dos ciclos (pregrado, de tres años, y grado, de dos años), la Sección Española crea una gran oferta de especialidades. En la actualidad hay dos programas de estudios de Diplomatura: el Español Empresarial (con una orientación profesional, como he mencionado más arriba, impartido en formas presencial y semipresencial) y la Filología española en combinación con otra lengua u otra especialidad.

En el marco de grado, del programa de Licenciatura, se realizan tanto la docencia— la Formación de Profesores de Secundaria— como la Filología formada por otras tres especialidades. Una de ellas es el Español y la Traducción Profesional, que imparte la Sección Española desde el curso 2010/2011. El abanico de especialidades ofertadas lo complementa una especial cualificación para la enseñanza en la Secundaria, en forma de posgrado, como estudio de carácter ampliatorio en el marco de la formación continua.

Actualmente la Sección ofrece también el español o gallego como segunda lengua para las carreras no filológicas.

La introducción de nuevos planes de estudio, gracias al Marco Común Europeo de Referencia para las Lenguas, proporciona varios aspectos y nuevas actitudes para la enseñanza del español como lengua extranjera. Cabe subrayar que en 2004 nuestra Sección puso en marcha unas nuevas metodologías: prácticas, seminarios, trabajos dirigidos, tutorías especializadas, actividades no presenciales, sistemas de evaluación específicos, horas de dedicación a la asignatura por parte del alumno, educación intercultural, metodología nueva de evaluación, etc.

En el siguiente apartado introduzco un esbozo de la investigación y de los proyectos aprobados, sin ofrecer informaciones detalladas, de la Sección Española.

De los temas de investigación de los profesores hay que destacar los siguientes: Fra-seología; Neología en el español actual; Interferencias entre castellano y gallego; Perífrasis verbo-nominales; Norma idiomática, normatividad y pluralidad de normas en español; Lingüística de la traducción (comparación sistémica de las estructuras sintácticas español-checo); La literatura del Paraguay, el bilingüismo guaraní-castellano en la zona de La Plata; Literatura española, siglo XX; Proyección de la problemática de España en la literatura española.

De los 16 proyectos tanto realizados como en vías de realización es necesario mencionar por lo menos los siguientes:

a) Los proyectos universitarios subvencionados por el Ministerio de Educación, Juventud y Deportes del Gobierno de la República Checa, FRVŠ – Fondo para el Desarrollo de las Universidades – o por los Fondos Estructurales de la Unión Europea;

b) Los proyectos de investigación, subvencionados por la Universidad de Ostrava (UO) o por la Facultad de Filosofía y Letras de la UO.

A las publicaciones más importantes del Departamento pertenece la revista científica reseñada y editada por la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava desde 2009, *Studia romanistica* (ISSN 1803-6406), dedicada a la publicación de estudios de Lingüística, Literatura y Translatología de los países de lenguas románicas. La revista

tiene un carácter internacional. *Studia romanistica* enlaza con la publicación del mismo nombre, publicada desde el año 1995, si bien en su edición actual está incluida en la Lista de las revistas reseñadas sin factor impacto publicadas en la República Checa, autorizada por el Consejo de Investigación y Desarrollo, órgano asesor de expertos en el terreno de la investigación y el desarrollo. Se publican anualmente dos números.

Además de esta revista científica contamos con tres números de la revista “IMPRESSION.es” publicados en 2009 y 2010. La intención de esta revista era informar acerca de las actividades, opiniones, historia, literatura, traducciones y temas de interés general de los estudiantes y profesores de la Sección Española puesto que el estudiantado tenía la posibilidad de participar y expresarse en esta revista.

La participación activa en congresos, seminarios, jornadas, conferencias o acontecimientos científicos similares, nacionales e internacionales, de los miembros de la Sección forma parte integrante de nuestra actividad.

En el contexto universitario educativo y científico debo destacar nuestras buenas relaciones con las universidades españolas, eslovacas y polacas que mantenemos ya varios años dentro del Programa Sócrates/Erasmus (8 convenios bilaterales). En especial, la movilidad de nuestro personal docente y de nuestros estudiantes, principalmente a España (Machová, 2003), pasaron a ser parte inseparable de las vidas privadas y profesionales. Los estudiantes pueden realizar parte de sus estudios en estas universidades extranjeras, con estancias que tienen una duración mínima de tres meses y máxima de doce. También destacar que nuestras relaciones pueden ser todavía más intensas, ya que esperamos profundizar y diversificar la cooperación en el ámbito tanto educativo como científico, colaborando en proyectos que empezamos en 2008 (uno de ellos, por ejemplo, supuso el lanzamiento del CD Interactivo “Curso interactivo del español” con la Universidad de Cantabria, en Santander).

Para estimular en los estudiantes el interés por la historia y cultura de España la Sección organizó asimismo una excursión didáctica para los estudiantes.

Con respecto a las instituciones de ámbito nacional, la Sección Española colabora con la Asociación de Profesores de Español de la República Checa (AUŠ/APE, miembro de la Federación Internacional de APE). En el año 2008, por ejemplo, la Sección Española organizó la “Jornada de Conferencias” para conmemorar los comienzos de la enseñanza universitaria del español en la región de Moravia del Norte. Uno de los objetivos fue el de establecer nuevos lazos con los profesores miembros de la AUŠ/APE y presentarles la actividad docente y los programas de estudio de la Sección. Además, nuestros profesores de la Sección participaron en la Jornada con sus conferencias lingüísticas, literarias o sobre la cultura y metodología en la enseñanza del E/LE (Machová, 2008).

Por otro lado, las relaciones con la Embajada de España, Venezuela, México o Argentina han sido muy enriquecedoras. La mutua colaboración e interés ha impulsado un mayor acercamiento a la cultura española e hispanoamericana del público ostraviense en general y de los estudiantes del español de la enseñanza secundaria y superior en particular. De las actividades celebradas podemos destacar los “Días de la Cultura Española”, la “Noche de la Cultura Hispana”, la exitosa “Semana Española” organizada en el décimo aniversario de la fundación de la Sección Española (dedicada por entero a la cultura y lengua españolas) o la exposición en 2005 con motivo de los 400 años desde la primera edición de “Don Quijote” del pintor Ladislav Dryák con obras inspiradas en la novela. Entre las actividades



conmemorativas de los 15 años de la fundación de la Sección destaca el “Verano Español”, con la exposición del fotógrafo gallego Xurxo Lobato, organizada por el Museo de Ostrava con el apoyo de la Embajada de España y con la colaboración de la Sección Española. Otra actividad dedicada a Galicia fue la conferencia sobre “La situación lingüística de Galicia” que tuvo lugar en nuestra Sección. En otoño de 2008 se celebró el “Día de la Hispanística Ostraviense” (Machová, 2011).

El “Día de la Cultura Latinoamericana” fue ideado en 2005 y continúa ofreciendo estas tradicionales jornadas dedicadas a la cultura hispanoamericana. En su programa caben actividades de todo tipo: conciertos realizados por los estudiantes de la Sección, del coro universitario o de los estudiantes del Conservatorio, teatro estudiantil, conferencias, exposiciones (de pintura, fotografía...) cine y hasta pequeños encuentros gastronómicos (degustación de cocina mexicana o cubana, por ejemplo) gracias a los patrocinadores.

No debemos olvidar una de las interesantes actividades que se realizaron para el estudiantado como fue la tarde dedicada a Ernesto Sábato, actividad organizada por la Embajada de Argentina en el Instituto Cervantes el 18 de abril de 2012 vía teleconferencia desde Praga y que nuestra Sección ayudó a difundir. Al estreno del documental “Ernesto Sábato, mi padre”, le siguió la proyección de la película de M. Sábato “El poder de las tinieblas” y se concluyó el acto con la teleconferencia sobre el tema: “Noche dedicada a la vida y obra de Ernesto Sábato”, de Mario Sábato.

Una de las principales metas de los docentes de la Sección Española es acercar a los estudiantes a la labor científica, es decir, fomentar su interés por las actividades e investigaciones científicas. En consecuencia, la Sección pone gran énfasis en dar a conocer la metodología de la investigación científica así como en la adquisición de experiencia investigadora. Entre las actividades más vinculadas a la actividad científica (y al desarrollo del proceso creativo) destaca la *Conferencia científica estudiantil y Jornada de Traducción*, un concurso anual de traducción para estudiantes. La Jornada concluye con una conferencia y un taller de traducción. El proyecto de la *Jornada de Traducción* surgió por iniciativa de los estudiantes en el año 2005; como fruto de las primeras cinco ediciones fueron editados los boletines *Translatologica Ostraviensia I-V* (Tomášková, 2006, 2007, 2008; Honová, 2009, 2010); a partir de la sexta edición fueron sustituidos por una antología de las mejores traducciones estudiantiles presentadas (Fialová, 2012).

Como en la Sección Española se estudian principalmente las carreras universitarias de lenguas que en el marco de la especialización se enfocan a la traducción e interpretación, se asegura una buena calidad de enseñanza y aprendizaje utilizando el *Laboratorio de Interpretación Simultánea* de la Facultad de Filosofía y Letras.

La Sala de Estudio de la Facultad de Filosofía y Letras, muy bien equipada, tiene también salas especiales asignadas a los estudios de lenguas románicas. En 1993, su Majestad el Rey Juan Carlos I. donó a la Sección Española más de un centenar de libros; en la actualidad, la biblioteca española cuenta con más de dos mil volúmenes y la sala de estudio dispone del necesario equipamiento (ordenadores, escáner, fotocopidora, impresora y equipo reproductor/lector de CD/DVD).

La Universidad de Ostrava no cuenta, a diferencia de otros centros universitarios de la República Checa, con una existencia centenaria ni una larga tradición en la enseñanza del español. En las primeras décadas del siglo XXI nuestro país afronta una crisis financiera y económica europea que tiene múltiples manifestaciones y consecuencias. En este

contexto, las universidades checas (y, por consiguiente, nuestra Sección Española) se encuentran ante la necesidad de resolver muchos problemas vinculados tanto a la oferta y demanda de los estudios como a las características de la investigación, sin olvidarnos de la dificultad de la obtención de recursos y financiación. Una de nuestras preocupaciones fundamentales hoy es, por tanto, el mantenimiento, la garantía y el mejoramiento de la calidad de la educación superior en el ámbito del español.

**Résumé. Dvacet let ostravské hispanistiky. 1993–2013.** Příspěvek připomíná 20. výročí založení oddělení španělštiny na katedře romanistiky Filozofické fakulty Ostravské univerzity v Ostravě. Autorka článku nastiňuje ve stručnosti historii ostravské hispanistiky, vědecko-výzkumnou a pedagogickou činnost oddělení španělštiny, spolupráci s partnery na úrovni velvyslanectví hispanofonních zemí v České republice a Asociace učitelů španělštiny a zmiňuje se o nejvýznamnějších akcích, které byly realizovány v průběhu uplynulých dvaceti let. Zdůrazněny jsou mobility studentů a pedagogů v rámci programu Erasmus, které jsou významnou součástí studia. Představeny jsou studijní programy a obory, které oddělení španělštiny realizuje.

## Bibliografía

- Den s překladem VII. Sborník z konference „Den s překladem“ Ostrava 2012*, I. Fialová (ed.), I. Fialová, T. Rucki (reds.), Ostrava: Filozofická fakulta Ostravské univerzity v Ostravě, 172 pp.
- Facultas Philosophica Universitatis Ostraviensis 1991–2012* (2012), Ostrava: Filozofická fakulta Ostravské univerzity v Ostravě.
- Impresion.es. Junio 2009, Número 1*, K. Bohac (ed.), J. Veselá (red.), Ostrava: Katedra romanistiky FF OU, 26 pp.
- Impresion.es. Diciembre 2009, Número 2*, K. Bohac (ed.), J. Veselá (red.), Ostrava: Katedra romanistiky FF OU, 30 pp.
- Impresion.es. Junio 2010, Número 3*, K. Bohac (ed.), K. Machová (red.), Ostrava: Katedra romanistiky FF OU, 56 pp.
- MACHOVÁ, Kornélia (2003), “Acogida de los becarios de Ostrava en la Universidad de Málaga”, in: *Studia Romanistica*, 3, Ostrava: FF OU, 201–203.
- (2008), “Jornada de conferencias de la APE en Ostrava”, *Boletín AUŠ – APE 2008 Asociace učitelů španělštiny v České republice*, roč. 10, č. 2 /2008, 45–47.
- (2011), “15 años de estudio de la hispanística en el Dpto. de Lenguas Románicas de la Facultad de Filosofía y Letras o la actual situación del español en la Universidad de Ostrava”, in: *Lingue e letteratura romanze. Stato attuale e prospettive*, Roma: Aracne Editrice, 415–425.
- Translatologica Ostraviensia I. Sborník z konference* (2006), E. Hrdinová (ed.), Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 83 pp.

- Translatologica Ostraviensia II. Sborník z konference „Den s překladem“ Ostrava 2007* (2007), R. Tomášková (ed.), Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 121 pp.
- Translatologica Ostraviensia III. Sborník z konference „Den s překladem“ Ostrava 2008* (2008), R. Tomášková (ed.), Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 81 pp.
- Translatologica Ostraviensia IV. Sborník z konference „Den s překladem“ Ostrava 2009* (2009), Z. Honová (ed.), Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 89 pp.
- Translatologica Ostraviensia V. Sborník z konference „Den s překladem“ Ostrava 2010*, (2010), Z. Honová (ed.), Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, 2010, 105 pp.
- VESELÁ, Jana (2012a), “Currículum profesional del profesor Lubomír Bartoš (\*1932), publicaciones 1959–2012”, *Studia romanistica*, Vol. 12, Num. 1 / 2012, Ostrava: FF OU, 15–26.
- (2012b), “Jaroslav Reska, cofundador de la hispanística ostraviense ha cumplido ochenta años (\*29.7.1932)”, *Studia romanistica*, Vol. 12, Num. 2 / 2012, Ostrava: FF OU, 162–167.
- (2012c), “Los contenidos elearning en la enseñanza del español a nivel universitario”, in: Z. Wąsik, M. Kolankowska (eds.), *Del español al hispanismo: Docencia e investigación, Philologica Wratislaviensia. Studia Iberica et Latinoamericana I.*, Wrocław: Wydawnictwo Wyższej szkoły filologicznej we Wrocławiu, 171–181.

Kornélia Machová  
Katedra romanistiky  
Filozofická fakulta  
Ostravská univerzita v Ostravě  
Reální 5  
CZ–701 03 OSTRAVA 2  
República Checa



RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI



**Maria Filipowicz-Rudek, Piotr Sawicki (reds.) (2012), *Sofia Casanova Lutosławska – hiszpańska pisarka, Polka z wyboru*, Drozdowo: Fundacja Narwiańska – Muzeum Przyrody w Drozdowie. ISBN 978-83-931500-5-2. 224 pp.**

El volumen preparado por Maria Filipowicz-Rudek y Piotr Sawicki, fruto de la Conferencia Internacional con motivo del 150 aniversario del nacimiento de la escritora Sofía Casanova Lutosławska (1861–1958), realizado en Drozdowo el 9 de septiembre de 2011, está dedicado a la ilustre autora, poeta y escritora coruñesa de la primera mitad del siglo XX, afincada en Polonia, casada con el filósofo polaco Wincenty Lutosławski, de quien se separó finalmente. La relación con su marido y su estancia en Polonia fueron un buen impulso para crear memorables obras: artículos en el diario madrileño *ABC*, poemas y novelas. Según escribe Maria Filipowicz-Rudek en el estudio preliminar, el hilo conductor de esta colección de conferencias son recuerdos e interpretaciones críticas sobre la obra de esta ilustre, aunque olvidada figura.

El libro está dividido en tres partes: la primera sobre la escritura de Sofía Casanova, la segunda contiene memorias y testimonios de ella y, finalmente, una pequeña antología de fragmentos de sus obras escogidas: fragmentos de la novela *Más que amor* en la traducción de Magdalena Pabisiak y unos poemas del volumen *Fugaces* (1898) y *El cancionero de la dicha* (1911). Esta parte termina con su reportaje sobre Polonia en agosto de 1934 publicado en el diario *ABC*, en la traducción de Amelia Serraller Calvo.

En el volumen destaca la diversidad de perspectivas y temas para dar a conocer al público polaco a esta autora, tanto atrevida en sus costumbres como conservadora en su ideología. Piotr Sawicki investiga el proceso de la polonización de Sofía Casanova, cuyos textos contienen referencias directas a la realidad de Polonia que —recordémoslo— en esta época no existía en los mapas, quedando la parte oriental anexionada por la Rusia zarista. La autora se refiere a la simbología polaca, a su historia, a los topónimos. Una parte importante de su creación poética se caracteriza por el dolor por la muerte prematura de su hija Jadwiga y por la nostalgia. Este

sentimiento es típico de una persona que siente la nostalgia por su país, enfrentándose muchas veces con un clima inhóspito, con diferencias en las costumbres y por las crisis matrimoniales.

Magdalena Barbaruk analiza la novela epistolar de Casanova, *Más que amor* en clave antropológico-filosófica. En las cartas, ficticias pero con una gran dosis de tintes autobiográficos, destaca la categoría de *ordo amoris*, el término sacado de los textos de Max Scheler. La correspondencia de María de la Cruz con Carlos de Vargas, amigos íntimos, se parece mucho a las cartas intercambiadas por Maria Ossowska con Stanisław Ossowski, también de principios del siglo XX. Barbaruk ve la cercanía de *Más que amor* a las concepciones de Max Scheler, Dietrich von Hildebrand o José Ortega y Gasset. También pinta un retrato cultural de la escritora, que se caracteriza —como dice la ensayista— por el catolicismo, la maternidad, el monarquismo, el patriotismo, la rusofobia, y también, más tarde, el franquismo. Sofía Casanova en su novela presenta la esencia del amor concebido fenomenológicamente a lo Husserl y, lo que parece más importante, habla de la importancia del amor en la vida humana. Magdalena Pabisiak hace una relectura detenida de la novela mencionada de Casanova, llamada por la autora “abiertamente autobiográfica”, donde se nota la transformación de la narradora después de sus experiencias dolorosas como madre y esposa. *Más que amor* es más que novela: es una obra artística dirigida a los lectores polacos y españoles considerada también como una forma de autoterapia. En esta novela se revela el “enmarañamiento” familiar de María-Sofía, escritora, y su protagonista.

Otra aportación es la de Rosario Martínez Martínez, que evoca la labor periodística de Casanova-testigo de la historia de Europa, siendo ella corresponsal del diario *ABC* en Polonia, a pocos meses de empezar la Primera Guerra Mundial. En su época, Sofía Casanova era una escritora famosa, sobre todo porque era considerada como una sobreviviente milagrosa al desastre de la guerra, que pasó por el frente del Este de la I Guerra Mundial, observó el estallido de la revolución bolchevique, su terror y sus crueldades. Además, sus opiniones sobre los peligros que

acarreaba el inminente comunismo, suscitaron el miedo y el respeto por sus palabras. También, gracias a Sofía, los españoles pudieron conocer la propaganda comunista y prepararse bien para rebatirla más tarde durante la Guerra Civil. Amelia Serraller Calvo considera a la autora gallegopolaca una figura excepcional en muchos campos: como escritora, poeta, periodista, traductora, destacada sobre todo en la prensa. Hay que tener en cuenta, advierte Serraller Calvo, que Casanova Lutosławska fue la segunda mujer corresponsal de guerra en España y que gracias a sus artículos durante treinta años los españoles tuvieron acceso a los sucesos polacos y de la Europa del Este. También ella publicó en la prensa polaca. En general sobrevivió a cuatro guerras, dos revoluciones y a un acontecimiento histórico como fue el de la recuperación de la independencia de Polonia.

En la parte del libro dedicada a los recuerdos y memorias, Tomasz Mróz describe la figura de Sofía Casanova Lutosławska, desde el tiempo de su enamoramiento hasta la ruptura con su marido, a base sobre todo de los textos y apuntes de Wincenty Lutosławski. El investigador reconstruye la historia de esta relación y la divide en tres etapas: la unilateral por parte de él, la fascinación mutua que llevó a la celebración del matrimonio y la tercera, la de la desilusión con la resultante separación. También Maria Filipowicz-Rudek da a conocer ciertos fragmentos de las cartas personales de Sofía a su amiga Blanca de los Ríos acerca de su identidad nacional. La autora polaca dice que el *ethos* de la escritora e intelectual se impone sobre las emociones particulares de Casanova Lutosławska. Violetta Szostak en su texto, publicado originariamente en un suplemento de *Gazeta Wyborcza*, trata de aproximar al público polaco la figura de la mencionada escritora y —finalmente— Stanisława Chyl trata el tema de la presencia de Sofía en Drozdowo desde el año 1984 hasta 1998 y más tarde, mencionando sus lecturas de los diarios familiares y entrevistas con varios habitantes de Drozdowo.

A esta publicación la acompaña una colección de fotos en el anexo del libro, un disco CD con los testimonios grabados por la familia de Sofía Casanova Lutosławska y, finalmente un folleto

con fotos a color de la mencionada conferencia en Drozdowo en 2011. Se puede decir que todos estos materiales forman parte de una valiosa iniciativa local con el apoyo científico de varios centros académicos de Polonia y España. El objetivo de esta publicación es evidente: rescatar del olvido a la escritora que desde hace décadas une los países de dos extremos de Europa y está valorada a nivel local, aunque hace falta que la conozca el público más amplio, especialmente los hispanistas polacos.

### **Maksymilian Drozdowicz**

Universidad de Ostrava  
maksymilian.drozdowicz@osu.cz

**Oldřich Kašpar (2013), *El país de Manzanas, el país de Naranjas y el país de Nopales: estudios de la historia de las relaciones checo-españolas y checo-mexicanas*, Pardubice: Univerzita Pardubice, Fakulta filozofická, Theatrum historiae. ISBN 978-80-7395-562-5. 177 pp.**

Este año ha visto la luz una publicación con un nombre prometedor: *El país de Manzanas, el país de Naranjas y el país de Nopales: estudios de la historia de las relaciones checo-españolas y checo-mexicanas*. Su autor, el distinguido historiador Oldřich Kašpar, ha recogido en un tomo seis estudios dedicados a las relaciones checo-españolas y otros seis vinculados a las relaciones checo-mexicanas. Por tanto, el libro está dividido en dos partes según su pertenencia al país de las naranjas o al de los nopales.

La primera parte dedicada a España contiene estudios de diferentes temas, algunos de los cuales ya fueron tratados en los estudios que publicó el autor en checo. El primero, a modo de introducción, presenta las influencias románicas en la cultura popular checa y da fe de las fructíferas relaciones tanto políticas como culturales entre Bohemia y los países románicos desde la Alta Edad Media hasta, prácticamente, hoy en día. Es en este artículo donde podemos encontrar los temas más conocidos como la influencia francesa



en la corte de Carlos IV, la indudable presencia de los españoles en la corte de los Habsburgo, el papel educativo que jugaron los jesuitas en el período de la recatolización, la introducción de la patata en el continente europeo después del Descubrimiento o, incluso, la mención al Niño Jesús de Praga, lugar de visita obligatoria para todo turista, especialmente español. Lamentablemente, ya en esta parte nos llama la atención la cuestionable calidad del español. La aparición de términos erróneos, como por ejemplo «iluminación» en vez de «la Ilustración» (p. 11) puede inducir al lector a una confusión de significado. Por otro lado, el segundo estudio nos presenta las relaciones checas con la música española y se centra en el período del Renacimiento en Bohemia. En diez páginas podemos descubrir la interesante red de mutuas visitas e influencias musicales que trascurrieron durante los siglos XVI y XVII. Es muy interesante la lista de los nobles checos que como se sentían atraídos por la cultura hispana contrajeron matrimonios con aristócratas españolas. El tercer texto abarca un tema muy poco frecuente, el de los fantasmas. Praga, como bien dice el autor, es una ciudad mágica. A lo largo de la historia han aparecido en la capital checa diferentes tipos de fantasmas o espectros. Y por la abundante presencia de los españoles en la corte rodolfiana, que se puede testimoniar también por la cantidad de palabras checas de origen español, no es de extrañar que sea precisamente en ese tiempo cuando surgieron varias leyendas de fantasmas españoles en Praga. El cuarto estudio, de un tamaño considerablemente menor, describe el fortuito descubrimiento del autor de una anotación sobre la ciudad de Litomyšl en manuscritos en Madrid y Lisboa. El penúltimo estudio de la primera parte no se refiere ya tan directamente a España sino que más bien en él el autor describe, al principio, el desarrollo de la historiografía checoespañola del siglo XX, mencionando a figuras tales como Josef Polišenský o Václav Černý, entre otros. Asimismo comenta el trabajo historiográfico que se hizo gracias a los manuscritos encontrados en la biblioteca Iobkovicziana de Roudnice. Así como el segundo estudio nos llevó a la música renacentista, el último texto de la primera parte se centra en la música del siglo

XIX, concretamente en la gira de la bailaora Pepita de Oliva por tierras checas y en el rotundo éxito de la ópera *Pepita Jiménez* de Isaac Albéniz y la estancia de éste en Praga.

La segunda parte del libro está dedicada a las relaciones checo-mexicanas, o latinoamericanas, en general. Ya el primer estudio de esta parte, cuyo tema es el Nuevo Mundo como curiosidad en la literatura checa renacentista, menciona a autores como Mikuláš Bakalář o Zikmund Púchov, entre otros, quienes en sus textos describen las curiosidades que llamaron la atención a los primeros europeos en América. Entre tales exotismos podemos catalogar por ejemplo la costumbre de los indios de andar desnudos, el canibalismo o los sacrificios rituales de los aztecas. El segundo estudio se dedica a las relaciones entre Comenio y América Latina y menciona los trabajos de historiadores (Tibor Wittman, Josef Polišenský, Julie Nováková, entre otros) que testifican el hecho de que Comenio tuviera conocimiento de los nuevos descubrimientos de América. El tercer estudio, de un tamaño considerablemente mayor, presta atención a la ópera europea de los siglos XVII y XVIII. En él Kašpar aporta datos muy interesantes sobre el reflejo de la realidad americana en las obras musicales de Francia (Jean Phillippe Rameau, André Grétry), Inglaterra (Henry Purcell) o Italia (Mysliveček, Spontini). En el siguiente estudio, Kašpar describe el hallazgo de «materiales filipinos» en la biblioteca científica de Olomouc y justifica, a través de un breve esbozo histórico de la presencia de los jesuitas en Filipinas, su aparición en el archivo de la ciudad checa. El hecho de que el campo de investigación de Kašpar sea verdaderamente amplio lo demuestra el penúltimo estudio, el cual se centra en el análisis de la *Gazeta de México*, uno de los primeros periódicos latinoamericanos. En el último texto se nos presenta a Tadeáš Haenke, un importante botánico y naturalista checo, y sus estudios etnográficos referentes a Latinoamérica.

Además de las dos grandes partes dedicadas a las relaciones entre Chequia y España o Chequia y América Latina, el libro incluye también dos textos aparte: el primero dedicado a la minuciosa descripción tanto de los conventos e iglesias agustinos y franciscanos como de

las misiones jesuíticas en la Baja California, mientras que el segundo es un breve esbozo de la historia de los estudios iberoamericanos en la República Checa.

En definitiva, los asuntos tratados en la obra son de gran interés y calidad, aunque, desafortunadamente, la poca rigurosidad en la traducción repercute negativamente en la obra.

**Jan Mlčoch**

Universidad de Ostrava

jan.mlcoch@osu.cz

INFORMES – INFORMATION – INFORMAZIONI



**SÉMINAIRE DOCTORAL INTERNATIONAL FRANCOPHONE, Rennes (France) / Brno (République tchèque), 17 juin 2013.**

Co-organisé par le PREFics (EA 4246 ex 3207) et le Cercle linguistique et littéraire de Brno. Avec le soutien du Gis Pluralités Linguistiques et Culturelles. Le 17 juin 2013 (salle des Thèses / Site de Rennes 2, salle G32 / Site de Brno, Gorkého 7)

La deuxième séance dédiée à la sociolinguistique urbaine a eu lieu le 17 juin 2013, simultanément dans les locaux respectifs de l'Université Masaryk de Brno et de l'Université Rennes 2. Visuellement interconnectés à l'aide des technologies modernes, les chercheurs participants avaient l'occasion de débattre sous forme de contribution, durant vingt minutes, les résultats de leurs recherches se référant au domaine concerné et de vérifier leurs postulats lors de vives discussions animées par le professeur de Sciences du langage Thierry Bulot et la maîtresse de conférence, Alena Podhorná-Polická, récemment chargée du projet bibliographie sociolinguistique en République tchèque.<sup>1</sup>

La matinée fut conviviale, inaugurée par deux chercheuses françaises de l'Université Rennes 2. Travaillant sur le terrain avec des personnes anciennement incarcérées, Nolwenn Troël-Sauton a présenté sa conceptualisation des stratégies discursives et identitaires de personnes détenues qui subissent un contrôle stigmatisant de leur environnement. Le thème majeur qui entre dans le cœur du sujet touche le problème crucial de leur adaptation, poursuivie par un malaise langagier discriminant ces classes sociales défavorisées. Vanessa Delage a enchaîné complémentirement en traitant les espaces événementiels de la gendarmerie départementale. À l'aide d'une catégorisation et désignation d'un contrôle de l'espace, elle a soumis à un traitement minutieux les thématiques sociolinguistiques de la reconstruction des représentations socio-spatiales.

La section tchèque, représentée par trois intervenantes, portait sur les approches sociolexicales et lexicographiques de l'urbanité langagière. Deux communications relevaient du processus de l'intégration au niveau de différents rangs langagiers de mots provenant de l'arabe et de l'anglais. Anna Zelenková a effectué des analyses lexicographiques de quarante-huit arabismes repérés auprès des rappers arabophones de deuxième génération. Concevant ces unités lexicales en tant que marques identitaires d'appartenance ethnique, elle a essayé de saisir et de catégoriser la variabilité de graphèmes dans les dictionnaires consultés (généraux, ceux de l'argot et ceux spécialisés en argot des cités) et de mettre en évidence leur rôle sociolexical dans le registre concerné en général. En réalisant une enquête de terrain chez les adolescents québécois, Petra Vašková se fixa comme objectif principal la vérification de l'usage des anglicismes suivants : *deadline*, *louse*, *skill*, *job* et un néologisme dont la graphie n'est pas pour le moment institutionnalisée – *noob*. Au cours de ses analyses, elle a démontré la diversité de leurs représentations en fonction de critères diatopiques préétablis par un choix sélectif de communes atteignant un taux de bilinguisme différent. Helena Zubčková a démontré dans sa présentation les aspects homophoniques du rap français en se servant des outils textométriques. S'appuyant sur des sources françaises, ainsi que tchèques, la subtilité de ses analyses ne manquait pas de la complexité nécessaire pour aborder cette poésie urbaine.

Les discours prononcés lors de la clôture par les organisateurs principaux, Thierry Bulot et Alena Podhorná-Polická, firent croiser les avantages et les inconvénients des approches étrangères ainsi que francophones des aspects des recherches dans le domaine de la sociolinguistique française.

<sup>1</sup> Les personnes désirant rendre accessibles leurs travaux sociolinguistiques à un public plus large, peuvent désormais la contacter sur le site suivant : <http://www.bibliographie-sociolinguistique.com/base.php>.

En guise de conclusion, nous aimerions souhaiter à cet effort de réciprocité des échanges scientifiques qu'il ne reste pas sans suite, comme il en est le cas dans le long parrainage au niveau des mairies de Rennes et de Brno, dont le début remonte à l'année 1965.

**Jana Brňáková**  
 Université d'Ostrava  
 jana.brnakova@osu.cz

## **II CONGRESO INTERNACIONAL DE HISPANÍSTICA, Universidad de Economía de Bratislava, 11–13/4/2013**

Entre el 11 y 13 de abril de 2013 tuvo lugar en Bratislava, en la Universidad de Economía, ya el segundo Congreso Internacional de Hispanística. Los organizadores, la Facultad de Lenguas Aplicadas de la Universidad de Economía de Bratislava y la Asociación Eslovaca de Profesores de Español, invitaron a unos cuarenta hispanistas de ocho países (Albania, Chequia, Eslovaquia, España, Hungría, Polonia, Rumanía, Serbia), los cuales presentaron los resultados de su trabajo científico en cinco secciones distintas: didáctica y metodología, literatura, lingüística, traducción y recepción, cultura y civilización del mundo hispanohablante. En el acto de apertura del evento tomaron parte varias personalidades, tanto del entorno académico (p. ej. Rudolf Sivák, el rector de la Universidad de Economía, Livia Adamcová, la decana de la Facultad de Lenguas Aplicadas de la UdE), como del mundo diplomático (p. ej. Loipa Sánchez Lorenzo, embajadora de Cuba, Félix Valdés y Valentín-Gamazo, embajador de España, Juan Manuel Casado, director del Instituto de Cervantes de Viena).

Hubo tres conferencias plenarias: Ladislav Franek, de la Universidad Constantino El Filósofo de Nitra, habló del español y el eslovaco a la luz de la traductología; Coman Lupu, de la Universidad de Bucarest, comentó el tema de los cultismos en español en el siglo XVIII; y finalmente Vlasta Hlavičková, de la Universidad de Economía de Praga, habló de los numerosos

escollos de la traducción de textos jurídicos. Luego los participantes se dividieron en las cinco secciones arriba mencionadas y a lo largo de los tres días que duró el encuentro siguieron decenas de ponencias interesantes y muy variadas, con temas a veces realmente originales. Entre muchos, mencionemos p. ej. la contribución de Jesús Peris Llorca, de la Universidad de Valencia, titulada *Lo que digo cinco veces es verdad: La subjetividad pop en las canciones de El Niño Gusano y la poesía de Sergio Algora*, o *Quijotismo en Albania* de Admira Nushi, de la Universidad de Tirana, o *La expansión editorial y geográfica de la novela criminal en España* de Javier Rivero Grandoso, de la Universidad Complutense de Madrid, o *Prejuicios étnicos en español: análisis léxico-semántico del uso secundario de los etnónimos francés, moro y judío* de Bohdan Ulašin, de la Universidad Comenio de Bratislava.

La Universidad de Ostrava fue representada por Jiří Chalupa que en la sección dedicada a la cultura y civilización presentó la ponencia titulada *La leyenda negra y la lucha propagandística por la imagen de España*. Describió e interpretó el fenómeno de la leyenda negra antiespañola, tal vez la primera gran lucha propagandística de la historia moderna de Occidente. La definió, la diferenció de simples conjuntos espontáneos de chismes y calumnias y siguió brevemente sus transformaciones a lo largo de su trayectoria histórica, es decir, desde sus primeros vestigios en Italia en el siglo XIII hasta sus últimos ecos en el siglo XX. Igualmente trató de mostrar cómo una campaña propagandística de este tipo y de esta intensidad ejerce una enorme influencia sobre los historiadores y sus intentos de construir unas imágenes historiográficas dentro de lo posible neutras, imparciales y equilibradas. La enorme carga manipuladora de la leyenda negra, con su no menos enorme inercia, tiende a complicarle muchísimo la labor a la historiografía que se ve obligada a no dejar de luchar contra las tentaciones de suprimir su tradicional discurso científico, reemplazándolo por discursos más bien literarios, si no directamente ideológicos o incluso propagandísticos. En el caso de la muy polémica figura de Bartolomé de Las Casas se demostró cómo el lastre de la leyenda negra

y su inercia obliga a los historiadores a buscar imágenes maniqueas, monocromas, demasiado ideológicas, demasiado tajantes y, por lo tanto, más bien propagandísticas que realmente historiográficas.

**Jiří Chalupa**

Universidad de Ostrava

[jiri.chalupa@osu.cz](mailto:jiri.chalupa@osu.cz)





## CONTENIDOS – CONTENUS – CONTENUTI



## **CONTENIDOS DE LA REVISTA STUDIA ROMANISTICA 1995–2012**

### **Número 1:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 1, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 152/95. ISBN 80-7042-430-3, 102 pp. Reseñador: prof. dr. Josef Dubský, DrSc.

### **Número 2:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 2, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 203/2002. ISBN 80-7042-611-X, 130 pp. Reseñadora: prof. PhDr. Svatava Urbanová, CSc.

### **Número 3:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 3, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 209/2003. ISBN 80-7042-674-8, 204 pp. Reseñadora: prof. PhDr. Svatava Urbanová, CSc.

### **Número 4:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 4, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 217/2004. ISBN 80-7042-674-8, 284 pp. Número no reseñado.

**Número 5:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 5, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 222/2005. ISBN 80-7368-061-0, 234 pp. Reseñadores: prof. PhDr. Jan Šabršula, DrSc., prof. dr hab. Piotr Sawicki.

**Número 6:**

*Romanistické studie. Studia Romanistica*, 6, Sborník prací Filozofické fakulty Ostravské univerzity. Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, 227/2006. ISBN 80-7368-163-3, 282 pp. Reseñadores: prof. dr hab. Piotr Sawicki, prof. PhDr. Lubomír Bartoš, CSc.

– Número publicado en ocasión del XV aniversario de la fundación de la Universidad de Ostrava (1991–2006). Contiene la bibliografía completa del entonces profesorado del Departamento de Lenguas Románicas (–2006).

**Número 7:**

*Studia Romanistica*, 7. Homenaje a los profesores Aleksander Ablamowicz, Lubomír Bartoš, Jaroslav Reska, Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis, Sborník prací FF OU 234/2007. ISBN 978-80-7368-377-1, 258 pp. Reseñadores: prof. PhDr. Jan Šabršula, DrSc., prof. dr hab. Piotr Sawicki.

**Número 8:**

*Studia Romanistica*, 8. Hommage au professeur Jan Šabršula, Acta Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis. Sborník prací FF OU 239/2008. ISBN 978-80-7368-483-9, 304 pp.

Reseñadores: prof. PhDr. Jiří Damborský, DrSc., doc. PhDr. Ladislava Milíčková, CSc.

A partir del 2009 *Studia Romanistica*, sucesora de *Actas Facultatis Philosophicae Universitas Ostraviensis*, está incluida en la Lista de las revistas reseñadas sin factor impacto publicadas en la República Checa, autorizada por el Consejo de Investigación y Desarrollo, órgano asesor de expertos en el terreno de la investigación y el desarrollo. La revista se publica dos veces al año, en junio y diciembre:

**2009:**

*Studia romanistica* Vol. 9, Num. 1/2009. ISSN 1803-6406, 154 pp.

*Studia romanistica* Vol. 9, Num. 2/2009. ISSN 1803-6406, 108 pp.

**2010:**

*Studia romanistica* Vol. 10, Num. 1/2010. ISSN 1803-6406, 126 pp.

*Studia romanistica* Vol. 10, Num. 2/2010. ISSN 1803-6406, 163 pp.

**2011:**

*Studia romanistica* Vol. 11, Num. 1/2011. ISSN 1803-6406, 158 pp.

*Studia romanistica* Vol. 11, Num. 2/2011. ISSN 1803-6406, 138 pp.

**2012:**

*Studia romanistica* Vol. 12, Num. 1/2012. ISSN 1803-6406, 134 pp.

Homenaje al profesor Lubomír Bartoš.

*Studia romanistica* Vol. 12, Num. 2/2012. ISSN 1803-6406, 167 pp.

## ÍNDICE DE LOS AUTORES 1995–2012

**ABLAMOWICZ Aleksander**, “Relire le surréel”, 3, 127–134;

**ADAMUS Richard**, “Jan Šabršula, grand scientifique mais personnage modeste”, 8, 63–65;

**BARCELÓ MUNAR Neus**, “Miroslav Valeš (2010), *Observaciones sociolingüísticas del español*, Saarbrücken: Lambert Academic Publishing. ISBN 978-8433-7268-8. 225 pp.”, 11.1, 133;

**BARTOŠ Lubomír**, “Las formaciones con el elemento *anti-* en el español y el francés”, 2, 31–39; “Sobre la clasificación de las combinaciones nominales N+Adj/Adj+N”, 3, 11–27; “Los llamados adjetivos relacionales y calificativos en las estructuras binominales denominativas”, 4, 13–18; “Formaciones adjetivas prefijales de reciente creación”, 5, 3–11; “Adjetivos sufijados de reciente creación”, 6 (2006), 3; “Sinonimia adjetival en español”, 7, 3–11; “Tendencias en la creación léxica en el español actual”, 8, 39–49; “Informe de la redacción”, 9.1, 7; “Sinonimia a nivel de locuciones verbales en español”, 9.1, 13–18; “Polisemia y homonimia a nivel de las locuciones adverbiales y verbales”, 9.2, 11–20; “Las locuciones nominales y verbales con significado argótico”, 10.1, 11–20; “En torno al concepto de jerga”, 11.1, 11–17; “Cualidades humanas expresadas por unidades fraseológicas”, 12.1, 31–44; “Oldřich Bělič en el recuerdo (\*9.6.1920 – † 13.6.2002)”, 12.2, 151–152;

**BAYO Juan Carlos**, “Sobre la historia temprana del *Lazarillo de Tormes*”, 10.2, 59–74;

**BELLÓN AGUILERA José Luis**, “Canon literario español y novela: Mecanismos de incorporación de los artefactos literarios”, 5, 115–132; “Narrativas sobre la identidad nacional y la reescritura de la edad media: Américo Castro”, 6, 137; “AA.VV. (2004), *Estudios Hispánicos XII: Miscelánea de literatura española y comparada. Homenaje a Roberto Mansberger Amorós*. J. Butiñá Jiménez, J. Ziarkowska, P. Sawicki, A. August-Zarębska (coords.). Wrocław: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Wrocław”, 6 (2006), 217; “AA. VV. (2005), *Opera romanica 6. El retrato en la literatura. Conferencia Internacional – Český Krumlov 2004*. K. Drsková, H. Zbudilová (eds.) České Budějovice: Editio Universitatis Bohemiae Meridionalis”, 6 (2006), 220; “Los santos inocentes de Mario Camus (lecturas y representaciones fílmicas de la dominación en la España de Franco)”, 7, 71–80; “La novela familiar freudiana en el cine y la literatura (notas)”, 9.1, 97–105; “Actas del II Congreso Internacional Juan Ruiz, Arcipreste de Hita y el Libro de buen amor, Alcalá la Real (Jaén, España), 10–12/5/2008”, 9.1, 151; “El simulacro de la cotidianidad: *La soledad*, de Jaime Rosales”, 9.2, 55–63; “Marcin Kurek y Marlena Krupa (coords.) (2008), *Estudios Hispánicos XVI. Entre la tradición y la vanguardia de la poesía hispánica*. Wrocław: Universidad de Wrocław”, 9.2, 93; “Fernando Navarro Domínguez (1996), *Manual de bibliografía española de la traducción e interpretación. Diez años de historia: 1985–1995*. Alicante: Universidad de Alicante”, 9.2, 103; “*Las horas del día*, de Jaime Rosales: un psycho-thriller made in Spain”, 10.1, 61–74; “*Si lo dixiese de mí: Averroísmo y ortodoxia en el Libro de buen amor*”, 10.2, 75–90; “Louise M. Haywood & Louise O. Vasvári (eds.) (2004), *A Companion to the Libro de Buen Amor*, Woodbridge: Tamesis. ISBN: 1-85566-094-6. 231 pp.”, 10.2, 143–147; “*Bourdieu y la literatura española*. Resumen de la comunicación de José Luis Bellón Aguilera, Universidad de Ostrava, *XV Encuentro Internacional de Romanistas. Romanística Checa en el Contexto Europeo*. Olomouc, República Checa, Universidad Palacký, 26–27/11/2010”, 11.1, 145–146;

**BELLÓN AGUILERA José Luis, BUZEK Ivo**, “Coloquio *Tiempo y espacio*, Brno, Universidad Masaryk, 27–30/3/2008”, 9.1, 151;

**BĚLIČ Oldřich**, “La antítesis como recurso del lenguaje poético”, 1, 9–20;

**BERÁNKOVÁ Eva**, “Auteur/narrateur/personnage : distinction obsolète à l’époque de la « performance »?”, 4, 123–134;

**BLETON Geoffroy Yrieix**, “Catherine Kerbrat-Orecchioni (dir.) (2010), *S’adresser à autrui. Les formes nominales d’adresse en français*, Éditions de l’Université de Savoie, Collection Language, num. 8. ISBN 10 2-915797-64-1 ; ISBN 13 978-2-915797-64-0 ; ISSN 1952-0891. 380 pp.”, 11.1, 134;

**BOČEK Vít**, “PETR ČERMÁK (2009), *Tipología del español actual a la luz de la teoría de Vladimír Skalička*, Praha: Karolinum”, 10.1, 97;

**BRANCOVÁ Tamara**, “Nicolás Bakalář Štětina, la primera noticia checa sobre el descubrimiento de América”, 3, 135–138;

**BRŇÁKOVÁ Jana**, “Dérivation suffixale dans l’œuvre de Frédéric Dard”, 3, 29–40; “Jeux de mots formés par substitution dans l’œuvre de Frédéric Dard”, 4, 19–24; “Infraction san-antoniesque au « bon sens »”, 5, 13–20; “Composition san-antoniesque”, 6, 21; “Métagraphe et/ou néographismes san-antoniesques”, 7, 13–17; “Les particularités des métasèmes san-antoniesques. Quelques notes sur la terminologie”, 8, 85–90; “Combinabilité, compatibilité, combinaison et distribution (Quelques remarques sur la terminologie)”, 9.1, 19–26; “La dérivation préfixale dans l’œuvre de Frédéric Dard”, 9.2, 21–27; “Le 18<sup>e</sup> Séminaire didactique de phonétique française, Prague, Université Charles, 20/2/2009”, 9.2, 104; “Collocation – notion à embarras terminologique”, 10.1, 21–26; “IV<sup>e</sup> COLLOQUE INTERNATIONAL D’ARGOTOLOGIE « EXPRESSIVITÉ vs IDENTITÉ DANS LES LANGUES », Brno, Université Masaryk, 19–21 février 2010”, 10.1, 111; “Expression versus locution : à la recherche d’une discrimination”, 11.1, 19–25; “« Phénomène San-Antonio », 12.1, 45–54; “Alena Podhorná-Polická (éd.) (2011), *Aux marges de la langue : argots, style et dynamique lexicale*. Hommage à Marc Sourdout pour son 65<sup>ème</sup> anniversaire, Brno : Masarykova univerzita. ISBN 978-80-210-5562-9. 198 pp.”, 12.1, 123–124; “Alena Podhorná-Polická, Université Masaryk de Brno : *Néologie et dynamique de la diffusion des néologismes identitaires parmi les jeunes*, conférence, Ostrava : Cercle des Philologues modernes, Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava, 7 décembre 2011”, 12.1, 133;

**BUTAŠOVÁ Anna**, “Křečková, V. (2000), *Tvorenie pomenovaní v súčasnej francúzštine - vnútrojazykové postupy tvorenia lexikálnych jednotiek novou formálnou štruktúrou*. Banská Bystrica : Fakulta humanitných vied Univerzity Mateja Bela”, 6, 223;

**BUTAŠOVÁ Anna, BUTAŠ Juraj**, “Jazyková politika Slovenskej republiky v optike skladby učiteľov cudzích jazykov”, 8, 223–232;

**BUZEK Ivo**, “Introducción”, 5, vi; “El gitano: ¿Delincuente nato? La terminología del delito de origen gitano en la lexicografía española”, 5, 21–43; “Introducción”, 6, 7; “Un lexicógrafo decimonónico español olvidado Ramón Campuzano”, 6, 27–36; “Medina Guerra, A. M<sup>a</sup>. (coord.) (2003), *Lexicografía española*. Barcelona: Ariel”, 6, 223; “Los diccionarios de *Caló* en los siglos XVIII y XIX”, 7, 19–31; “Cano, R. (coord.) (2005), *Historia de la lengua española*. 2<sup>a</sup> ed., Barcelona: Ariel”, 7, 195–196; “Carricondo Esquivel, F. M. (2006), *Creatividad léxica-semántica y diccionario. Cinco estudios*. Santiago de Compostela: Universidade de Santiago de Compostela”, 7, 196–197; “Prado Aragonés, J., M<sup>a</sup> V. Galloso Camacho (eds.) (2004), *Diccionario, léxico y cultura*. Huelva: Universidad de Huelva”, 7, 197–198; “Los diccionarios de *Caló* en los siglos XX y XXI”, 8, 51–60; “Próximos congresos (Linguística)”, 9.1, 154;

**BUZEK Ivo, BELLÓN AGUILERA José Luis**, “Coloquio *Tiempo y espacio*, Brno, Universidad Masaryk, 27–30/3/2008”, 9.1, 151;

**CADORINI Giorgio**, “Šabršulův episémion a spontánní mluvené texty”, 8, 199–204;

**CANO AGUILAR Rafael**, “Irrealidad, probabilidad y discurso referido en las condicionales con *-se* en castellano medieval (s. XIV)”, 7, 33–44;

**CARDIA Nicola**, “Il linguaggio della canzone negli anni del secondo dopoguerra”, 6, 149; “La questione della lingua durante il fascismo”, 8, 149–160; “Lingua e cinema nel secondo dopoguerra”, 9.1, 27–38; “La questione della lingua nell’Italia postunitaria: manzoniani e antimanzoniani, 10.1, 27–37;

**CHICA Francisco**, “Emilio Prados: vanguardia, compromiso y exilio en México”, 4, 135–149;

**COLOMER Teresa**, “El final de los cuentos actuales y las funciones de la literatura infantil y juvenil”, 5, 133–141;

**CRUZADO AQUINO Miguel Ángel, DOWGIAŁO Emilia**, “MIROSLAV VALEŠ (ed.) (2008), *Pasión por el hispanismo. Sborník příspěvků z konference*, Liberec: Technická Univerzita v Liberci”, 10.1, 99;

**CRUZADO AQUINO Miguel Ángel, HERNÁNDEZ DELVAL Ricardo**, “BOHDAN ULAŠIN, SILVIA VERTANOVÁ (eds.) (2009), *Jornadas de Estudios Románicos. Sección de Hispánica*. Actas, Bratislava: AnaPress”, 10.1, 101;

**DAVID Božetěch**, “Přísloví, pořekadla a ustálená slovní spojení v rumunském jazyce”, 8, 205–210;

**DEDKOVÁ Iva**, “Quelques remarques sur les prépositions françaises”, 8, 91–97; “Les prépositions *chez* et *vers* dans l’œuvre de Marc Levy : « Toutes ces choses qu’on ne s’est pas dites »”, 9.1, 39–46; “Pascale Cheminée (2009), *Connaissez-vous la langue française ?* Paris : Le Monde & rue des écoles”, 9.2, 94–95; “Quelques remarques sur les prépositions *AVANT / APRÈS*”, 10.1, 38–47; “Quelques remarques sur la préposition *DANS*”, 10.2, 11–22; “Jacques François, Éric Gilbert, Claude Guimier, Maxi Krause (éds.) (2009), *Autour de la préposition*, Caen : Presses universitaires de Caen. ISBN 978-2-84133-344-8. 366 pp.”, 10.2, 148–149; “À propos de la préposition spatiale « sur »”, 11.1, 27–39; “*XVIII<sup>e</sup> Congrès Ranaclès « Pratiques d’accompagnement(s) des apprenants en présentiel et à distance »*, Nancy, Université Nancy 2, 25–27 novembre 2010”, 11.1, 146; “Notes sur les prépositions « devant/derrière »”, 11.2, 11–21; “Louis-Jean Calvet (2010), *Histoire du français en Afrique. Une langue en copropriété ?* Paris : Éditions Écriture. ISBN : 978-2-35905-007-3. 210 pp.”, 11.2, 105–107; “À propos des couples antonymiques *dedans/dehors* et *dessus/dessous*”, 12.1, 55–68 ; “La locomotive est hors d’usage. À propos de *hors*”, 12.2, 11–22; “Zdeňka Schejbalová (2009), *Česko-francouzský a francouzsko-český slovník základní terminologie speciální pedagogiky*, Brno: Masarykova univerzita, Pedagogická fakulta. ISBN 978-80-210-5072-3. 195 pp. + CD.”, 12.2, 137;

**DLOUHÁ Marie**, “Certain Chosen Periphrastic Forms of Expressing Temporal Relations in the Past”, 8, 15–25;



**DOWGIAŁO Emilia**, “Fernando Navarro, Pedro Mogorrón, Paola Masseur (eds.) (2011), *Escritores valencianos del siglo XX en sus traducciones*, Alicante: Departamento de Traducción e Interpretación, Editorial Agua clara. ISBN 978-84-8018-334-5. 226 pp.”, 11.2, 107–108; “Juan Antonio Abadalejo Martínez, Miguel Ángel Vega Cernuda (eds.) (2011), *Las letras valencianas en la literatura universal. Problemas de recepción y traducción: el paisaje y el tiempo*, Sevilla: Editorial Bienza. ISBN 978-84-937630-2-2. 189 pp.”, 12.2, 127;

**DOWGIAŁO Emilia, CRUZADO AQUINO Miguel Ángel**, “MIROSLAV VALEŠ (ed.) (2008), *Pasión por el hispanismo. Sborník příspěvků z konference*, Liberec: Technická univerzita v Liberci”, 10.1, 99;

**DRAUS Agata**, “Justyna Ziarkowska (2010), *Uciezka do głębi. O surrealizmie w literaturze hiszpańskiej przed 1936* [Evasión hacia el fondo. Sobre el surrealismo en la literatura española anterior a 1936], Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego. ISBN 978-83-229-3080-9. 338 pp.”, 11.1, 135;

**DROZDOWICZ Maksymilian**, “El bilingüismo paraguayo y la literatura en guaraní. Un esbozo histórico”, 9.1, 106–112; “Augusto Roa Bastos y Gabriel Casaccia, dos fundadores de la narrativa paraguaya”, 9.2, 64–71; “Yo y el otro en el monólogo interior de Augusto Roa Bastos”, Conferencia Internacional *El otro – Lo otro – La otredad*, Bratislava, Universidad Comenius, 21–23/10/2009, Comunicación de Maksymilian Drozdowicz, Universidad de Ostrava”, 9.2, 105; “Etapas de una nación según la «trilogía paraguaya»”, 10.1; 75–84; “Rafael Barrett y Augusto Roa Bastos: dos voces en contra de los yerbales”, 10.2, 91–104; “*LAS CONEXIONES LITERARIAS ENTRE ESPAÑA Y PARAGUAY*. III Congreso Nacional de Hispanistas ABRE LOS OJOS. DEL ESPAÑOL AL HISPANISMO. DOCENCIA E INVESTIGACIÓN, Wrocław (Polonia), Escuela Superior de Filología, 15–16/05/2010”, 10.2, 161; “Rafael Barrett y Josefina Plá. Dos españoles en rescate de la mujer paraguaya”, 11.1, 67–78; “Rafael Barrett y las ideas de la Generación del 98. Aclaraciones y críticas”, 11.2, 59–71; “La rebelión de Elvio Romero”, 12.1, 89–105; “El “dolor paraguayo” y sus intérpretes”, 12.2, 75–89;

**DUBSKÝ Josef**, “Prólogo”, 1, 7–8; “El orden de palabras en español y la cohesión contextual”, 1, 21–25;

**FIALOVÁ Irena**, “Palka E., Gonzáles-Cremona P., *Guía de pecadores o Compendio de diversos errores léxicos, estilísticos y sintácticos, de los que deben desprenderse aquellas almas que quieran perseverar en el camino de la perfección lingüística*”, 5, 201–202; “Benigno Fernández Sakgado (dir.) (2004): *Dicionario Galaxia de Usos e Dificultades da Lingua Galega*, Vigo, Editorial Galaxia (1308 páginas)”, 8, 233–234; “Cambio de código en los foros de debate en la prensa gallega”, 10.2, 23–30;

**GARCÍA Miguel Ángel**, “José Luis Bellón Aguilera (2009), *La mirada pijoapartesca. (Lecturas de Marsé)*. Ostrava: Ostravská univerzita. Filozofická fakulta”, 10.1, 100;

**GARCÍA ÚNICA Juan**, “*Alça el menor e abaxa el mayor: Retórica y enunciación feudal de la escritura en un pasaje del Libro de Alexandre (CC. 783–801)*”, 11.1, 79–90;

**GÓMEZ YEBRA Antonio A.**, “Poesía religiosa en tres poetas del siglo XX”, 7, 81–90;

**GRZESIAK Czesław**, “Pourquoi écrit-on ? Robert Pinget et ses personnages-écrivains”, 7, 91–99;

**GYURCSIK Margareta**, “La leçon postmoderne d’Eugène Ionesco”, 7, 101–107;

**HANSCH-ŠABRŠULOVÁ Lea**, “Du rôle de l’expert judiciaire – interprète – traducteur en France”, 8, 234–235;

**HAVLOVÁ Kateřina**, “Le récit de voyage – les voyages d’un genre: L’« écriture – exorcisme » dans *Le poisson-scorpion* de Nicolas Bouvier”, 4, 151–164;

**HERNÁNDEZ DELVAL Ricardo, CRUZADO AQUINO Miguel Ángel**, “BOHDAN ULAŠIN, SILVIA VERTANOVÁ (eds.) (2009), *Jornadas de Estudios Románicos. Sección de Hispanística*. Actas, Bratislava: AnaPress”, 10.1., 101;

**HILDENBRAND Zuzana**, “Les Allemands vus par les Français : les changements des relations franco-allemandes dans le temps et leur reflet dans le lexique français”, 12.2, 23–30;

**HOLEŠ Jan**, “La situation et les particularismes du français lousianais”, 3, 41–54; “Vallée d’Aoste – toujours francophone ?”, 4, 25–30; “Particularités linguistiques du français valdotain”, 5, 45–49; “Reseña a Kadlec, J. (2005), *Francouzština v Kanadě*. Olomouc: UP”, 6, 227;

**HONOVÁ Zuzana**, “Quelques remarques sur les tendances dans les recherches aspectuelles de la linguistique romane”, 7, 45–52; “Le rôle des procédés morphologiques pour l’expression de l’aspect en français”, 8, 99–106; “L’aspect – une catégorie purement verbale ?”, 9.1, 47; “L’aspect verbal du point de vue de la signification lexicale du verbe”, 9.2, 28–34; “Zlata Kufnerová (2009), *Čtení o překládání*. Nakladatelství H&H Vyšehradská”, 9.2, 95; “Enseignement de la traduction et de l’interprétation ou bien comment s’y prendre, Ostrava, Colloque *Traduction et Interprétation*, Université d’Ostrava, 17/9/2009”, 9.2, 107; “Les procédés de traduction utilisés dans le langage juridique”, 10.1, 87–94; « JOURNÉE DE LA TRADUCTION », Ostrava, Université d’Ostrava, 16 mars 2010”, 10.1, 111–112; “Les possibilités de traduction de l’aspect verbal tchèque en français”, 10.2, 107–119; “François Ost (2009), *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Paris : Librairie Arthème Fayard. ISBN 978-2-213-64366-3. 421 pp.”, 10.2, 150; “La position actuelle de l’interprète assermenté en République tchèque”, 11.1, 109–117; “Les textes juridiques des institutions européennes en tant que catégorie spécifique de textes spécialisés”, 11.2, 25–35; “Claude Bocquet (2008), *La traduction juridique. Fondement et méthode*, Bruxelles : De Boeck. ISBN 978-2-8041-5928-3. 122. pp. ”, 11.2, 108–109;

“Katharina Reiss (2009), *Problématique de la traduction*, Paris : Édition ECONOMICA. ISBN 978-2-7178-5742-9, 197 pages, traduit de l’allemand par Catherine A. Bocquet de l’original Grundfragen der Übersetzungswissenschaft, publié par WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995”, 12.1, 124–125; “La condensation syntaxique dans les textes juridiques français et tchèques rédigés par les institutions européennes”, 12.2, 115–125; “Anniversaire de Madame Jitka Smičeková (\*11.6.1947)”, 12.2, 153–158;

**IBÁÑEZ RODRÍGUEZ Miguel**, “Fernando Navarro Domínguez, Miguel Ángel Vega Cernuda, Juan A. Albadalejo Martínez, Daniel Gallego Hernández y Miguel Tolosa Iguada (eds.) (2007), *La traducción: balance del pasado y retos del futuro*, Alicante: Editorial Aguaclara y Dpto de Traducción e Interpretación, Universidad de Alicante. ISBN 978-84-8018-321-5. 511 pp.”, 12.1, 125–158; “Fernando Navarro Domínguez y Miguel Ángel Vega Cernuda, Eds. (2007): *España en Europa: La recepción de El Quijote*, Alicante: Universidad de Alicante. ISBN 978–84–690–9139–5. 209 pp.”, 12.2, 138–140;

**INAL Tuğrul**, “Une proposition de méthode de lecture l’approche empathique”, 7, 109–116;

**JAČOVÁ Zora**, “Alcune riflessioni sui linguaggi settoriali nell’italiano contemporaneo”, 8, 161–171; “Il linguaggio della scienza”, 9.1, 55–65; “L’ordine delle parole in italiano antico”, 10.2, 31–47; “Sviluppi tipologici della morfossintassi dell’italiano”, 11.1, 41–55; “Sviluppi tipologici della morfossintassi dell’italiano”, 11.1, 41–55; “Il calcio e la politica. La metafora sportiva e la neolingua dei politici”, 12.1, 69–85; “Una varietà senza storicità: il linguaggio giovanile in Italia”, 12.2, 31–50;

**KADLEC Jaromír**, “Les anglicismes en français québécois”, 3, 55–62; “Lexicographie québécoise”, 4, 31–39; “Les langues régionales issues du latin en Wallonie”, 5, 51–55; “Particularités morphologiques et syntaxiques du français de Belgique”, 6, 37–41; “Myers, M. J. (2004), *Modalités d’apprentissage d’une langue seconde*. Bruxelles : Éditions Duculot”, 6, 229; “Le français et les langues nationales au Sénégal”, 7, 53–58; “La situation linguistique et la position de la langue française en République centrafricaine”, 8, 107–112; “La situation linguistique et la position de la langue française au Mali”, 9.1, 66–71;

**KAVKA, Stanislav**, “Will Linguists Ever Arrive at an Agreement about the Compound Status? (A Few Remarks with Special Regard to Spanish Compounds.)”, 8, 27–35;

**KESEK Anna**, “Agnieszka SYCIŃSKA (ed.) (2007), *Mały studencki ilustrowany przewodnik po kinie hiszpańskim* [Pequeño guía estudiantil ilustrado del cine español], Wrocław: Universidad de Wrocław. ISBN 978-83-910705-0-5. 180 pp.”, 10.2, 151;

**KLÍMOVÁ Eva**, “Osservazioni sul valore modale del congiuntivo italiano”, 6, 43–58;

**KLIMOVÁ Katarína**, “Alcune osservazioni sulla categoria dell’aspetto in italiano e in slovaco”, 6, 59–66;

**KOHOUTOVÁ Kristýna**, “Václava Bakešová (2011), *Ticho a naděje – Křesťanské prvky v literární tvorbě Marie Noëlové, Suzanne Renaud a Sylvie Germainové* [Silence et espoir – Éléments chrétiens dans l’œuvre littéraire de Marie Noël, Suzanne Renaud et Sylvie Germain], Brno: Masarykova univerzita a CDK. ISBN 978-80-210-5706-7 (MU), ISBN 978-80-7325-260-1 (CDK). 391 pp.”, 12.2, 140;

**KOPECKÝ Petr**, “Caractéristique lexicale de l’élément slave dans le vocabulaire romain”, 4, 41–46;

**KRČ Eduard**, “Lecturas españolas de turismo”, 4, 269–270; “García Mouton, P. (2003), *Así hablan las mujeres. Curiosidades y tópicos del uso femenino del lenguaje*, Madrid: La Esfera de los Libros”, 6, 230–231; “El fenómeno de narraluces y narraguanches”, 9.1, 113–121; “Javier de Navascúes (ed.) (2007), *La ciudad imaginaria*, Madrid: Iberoamericana”, 9.1, 143–144; “Daniel Esparza galardonado en España por un reportaje de investigación”, 12.2, 147;

**KRČ Eduard, MIRABET Núria**, “El desarrollo literario español en la Posguerra Civil”, 6, 157–165;

**KUNEŠOVÁ Květuše**, “Les visages de l’exil (L’Europe et l’Amérique dans l’œuvre de Nancy Huston)”, 11.2, 73–80;

**KUNEŠOVÁ Mariana**, “« De Jarry à Jarry par Ostrava » Un an après le colloque Alfred Jarry et la culture tchèque, le livre paraît”, 9.1, 150–151; “*Comment imaginer l’avant-garde aujourd’hui ?* Autour du colloque organisé à l’Université du Québec à Montréal en juin 2010”, 10.2, 162;

**KURZOVÁ Helena**, “Balkansprachen und areale Linguistik Europas”, 8, 3–11;

**KYLOUŠKOVÁ Hana**, “Pour une démarche interculturelle”, 4, 247–253;

**LABRADOR GUTIÉRREZ Tomás**, “Adjetivos y verbos en Bernal Díaz del Castillo y el Inca Garcilaso de la Vega”, 4, 47–59;

**LAURENT Thomas**, “Illettrisme : définitions et enjeux”, 6, 67–72;

**LAZAR Jan**, “Quelques observations sur les particularités lexicales dans le langage des jeunes français”, 4, 279–283; “Techniques abrégatives du français tchéco”, 11.1, 57–64; “Katarína Chovancová (2008, 2009), *Les discussions en direct sur internet – Énonciation et graphie. Aspects pragmatiques*, Banská Bystrica : Univerzita Mateja Bela. ISBN 978-80-8083-627-6. 112 pp. ISBN 978-80-8083-785-3. 138 pp.”, 11.2, 109–110; “2<sup>e</sup> Congrès européen de la FIPF, Prague, 8–10 septembre 2011.”, 11.2, 121; “Maurice Grevisse (2009), *Le français correct (Guide pratique des difficultés)*, Bruxelles : De Boeck. ISBN 978-2-8011-0051-6. 512 pp.”, 12.1., 128–129; “STUDIA ROMANISTICA BELIANA II (Langue, culture et medias). Colloque international, Banská Bystrica, Slovaquie, 20–21

octubre 2011”, 12.1, 133–134; “INTERFACE DE LA SYNTAXE ET DE LA SÉMAN-  
TIQUE LEXICALE. Synchronie & diachronie. Poznań, Pologne, 9 mars 2012.”, 12.2,  
147–148;

**LEÓN SANTANA Francisca Nancy**, “Reflexionando sobre los refranes. Cien refranes  
populares del mundo hispanoamericano y su traducción al checo”, 1, 49–60;

**LIS Jerzy**, “Biographies imaginaires et/ou rêvées d’Arthur Rimbaud”, 7, 117–125;

**LLANILLO GUTIÉRREZ Francisco**, “Creatividad léxica o cómo inventar palabras”,  
5, 57–62;

**MACHOVÁ Kornélie**, “Acogida de los becarios de Ostrava en la Universidad de  
Málaga”, 3, 201–203; “Unas reflexiones sobre las asignaturas con fines específicos”, 5,  
213–216; “El XV aniversario de la fundación de la sección española en la Facultad de  
Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava”, 9.1, 147–148;

**MALINOVSKÁ Zuzana**, “La barbarie du monde contemporain d’après Houellebecq”,  
5, 159–163;

**MALINOVSKÁ-ŠALAMONOVÁ Zuzana**, “« Le Paris de paroles » dans *Zazie dans  
le métro*”, 3, 63–71; “« Le sens dans le nom » ou comment le titre fait sens”, 4, 165–170;

**MANSBERGER AMORÓS Roberto**, “«Maneras» y «Estados». Aproximación a algu-  
nos aspectos configuradores de la “forma interior del lenguaje” en don Juan Manuel”, 2,  
21–30; “Emilia Pardo Bazán: Entre el realismo y el esteticismo de «el arte por el arte»”, 4,  
171–187; “Salvador Rueda o el ritmo: “endecasilabistas” y “versificadores””, 12.2, 91–102;

**MARKOVÁ Viera**, “Mythification de la littérature en tant qu’effet du génitexte (cons-  
tellations génitextuelles)”, 3, 139–145; “Le concept de génitexte”, 4, 257–265;

**MATOUŠKOVÁ Jiřina**, “Alain Couprie (2009), *Le théâtre. Texte, dramaturgie, histoire*,  
2<sup>e</sup> éd., Paris: Armand Colin. ISBN 978-2-200-35446-6. 127 pp.”, 10.2, 152–153;

**MEDVECZKÁ Mária**, “Locuciones pluriverbales en la terminología de las tecnologías  
de la información y la comunicación”, 5, 63–70;

**MESÁROVÁ Eva**, “Alcune considerazioni sulla scrittura di Tomaso Landolfi”, 9.2,  
72–77;

**MEZA MORALES Jesús**, “Martha Shiro, Paola Bentivoglio, Frances D. Erlich (comp.)  
(2009), *Haciendo discurso: Homenaje a Adriana Bolívar*, Caracas: Comisión de Post-  
grado. Humanidades y Educación. Universidad Central de Venezuela. ISBN 978-980-  
7283-01-09. 749 pp.”, 11.1, 136;

**MÍČA Slavomír**, “Typologie du personnage quenien”, 6, 167–176;

**MIHAIL Zamfira**, “Contribuțiile de lexematică ale prof. Jan Šabršula”, 8, 181–187;

**MIKULOVÁ Jana**, “*Habere* s participiem perfekta v některých pozdně latinských textech”, 8, 211–220;

**MIRABET Núria, KRČ Eduard**, “El desarrollo literario español en la Posguerra Civil”, 6, 157–165;

**MLČOCH Jan**, “Justyna Ziarkowska, Marcin Kurek (coords.) (2007), *W poszukiwaniu Alefa. Proza hispanoamerykańska w świetle najnowszych badań*, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego. ISBN 9788322928400. 251 pp.”, 10.2, 153–154; “G. M. Rubio Navarro (1999), *Música y escritura en Alejo Carpentier*, Alicante: Universidad de Alicante. ISBN 8479084766. 248 pp.”, 10.2, 154–155; “Reflexión sobre la imagen de Europa y la de América Latina vistas a través de la música en *Los pasos perdidos* de Alejo Carpentier”, 11.1, 91–97; “Anna Housková (2010), *Visión de Hispanoamérica. Paisaje, utopía, quijotismo en el ensayo y la novela*, Praha: Karolinum. ISBN 978-80-246-1769-5. 199 pp.”, 11.2, 110–111; “ABRE LOS OJOS. TRADUCIR UNA CULTURA A OTRA: DOCENCIA E INVESTIGACIÓN. 4º Congreso Nacional de Hispanistas, Escuela Superior de Filología de Wrocław (Polonia), 16–17/4/2011”, 11.2, 121–122;

**MODRZEJEWSKA Krystyna**, “La séduction dans le drame *Ondine* de Jean Giraudoux”, 7, 127–135; “Le jeu avec le temps-espace dans le théâtre de Samuel Beckett”, 11.1, 99–106;

**MONTERO DOMÍNGUEZ Xoán**, “Ana Luna Alonso, Silvia Montero Küpper y Liliana Valado Fernández (eds.) (2011), *Translation Quality Assessment Policies from Galicia*, Berna: Peter Lang. ISBN 978-3-0343-0401-6. 272 pp.”, 11.2, 111–113;

**MORENO PESTAÑA, José Luis**, “BELLÓN AGUILERA, José Luis (2009), *La mirada pijoapartesca (lecturas de Marsé)*, Ostrava”, 10.1, 112;

**MROZOWICKI Michał**, “De *l’emploi du temps* à la *vie mode d’emploi*. Quelques remarques sur la réécriture”, 7, 137–147;

**NALDONIOVÁ Lenka**, “Il dolce stil novo”, 8, 175–179;

**NAVARRO DOMÍNGUEZ Fernando**, “Historia de la traducción: una bibliografía básica comentada”, 11.2, 83–94; “Miguel Ibáñez Rodríguez, M<sup>a</sup> Teresa Sánchez Nieto, Susana Gómez Martínez, Isabel Comas Martínez (eds.) (2010), *Vino, lengua y traducción*, Valladolid: Universidad de Valladolid. ISBN 978-84-8448-554-4. 307 pp. + CDRom de 467 pp.”, 11.2, 113–114; “Jornadas sobre HISTORIA DE LA TRADUCCIÓN, METODOLOGÍA DE INVESTIGACIÓN EN LA TRADUCTOLOGÍA, Ostrava, 11–15/10/2010”, 11.2, 122–123;

**NEMRAVA Daniel, RIEBOVÁ Markéta**, “Puentes entre la literatura argentina y checa: el grotesco y el personaje del pícaro en la obra de Roberto Arlt y Bohumil Hrabal”, 4, 189–200;

**NOVOTNÁ Miroslava**, “La conception de l’héroïsme et du héros de Julius Zeyer (Le reflet des vertus héroïques des chansons de geste dans l’adaptation des Quatre fils d’Aymon)”, 5, 165–172;

**ORZESZEK Agata**, “El enfermo de la voluntad en la narrativa española de la generación del 98 y en la literatura rusa decimonónica”, 12.2, 103–112;

**PAVLISKOVÁ Jana**, “Les formes supplétoires du passif français exprimées à l’aide de l’infinitif dans les formations prémorphologiques”, 1, 27–31; “Présentation”, 2, 5–6; “Les formations prémorphologiques désignant les relations temporelles”, 2, 59–68; “Avant propos et Présentation”, 3, 7–10; “L’infinitif en fonction de premier prédicat”, 3, 73–80; “Le 90<sup>ème</sup> anniversaire de Mme Zdeňka Stavínohová”, 3, 81–83; “La bibliographie des travaux de Mme Zdeňka Stavínohová”, 3, 85–88; “Avant propos et présentation”, 4, 7–10; “Les périphrases modales exprimées à l’aide de l’infinitif”, 4, 61–69; “ŠABRŠULA, J. (2004), *Morphologie du français II – Le verbe*”, 5, 203–204; “L’infinitif substantivé en français, en italien et en espagnol”, 8, 113–119;

**PAVLISKOVÁ Jana, VESELÁ Jana**, “La bibliographie des enseignants du Département des Études Romanes de la Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava”, 6, 247–270;

**PAWŁOWSKA Maja**, “Les rencontres avec l’autre dans *Les États et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac”, 7, 149–154;

**POLO José**, “Varia de cruces onomásticos”, 7, 59–63;

**POUČOVÁ Marcela**, “Zuzana Malinovská (2010), *Puissances du romanesque. Regard extérieur sur quelques romans contemporains d’expression française*, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal. ISBN 978-84516-449-9. 182 pp.”, 11.1, 139;

**POVCHANIČ Štefan**, “Reseňa a Truhlářová, J. (1999), *Krátká próza Guy de Maupassanta*. Bratislava: VEDA, Ústav svetovej literatúry SAV”, 6, 231–232; “Reseňa a Štulrajter, M. (2002), *Neurčitost’ spodobenia sveta v diele Paula Verlaina*. Banská Bystrica: Fakulta humanitných vied Univerzity Mateja Bela”, 6, 232–233; “Reseňa a Zábojníková, H. (2003), *Problematika tematicko-motivických štruktúr v románovom diele Françoisisa Mauriaca*. Nitra: Univerzita Konštantína Filozofa – Filozofická fakulta”, 6, 233–234;

**RABSZTYN Andrzej**, “Relire *Delphine* de Madame de Staël”, 7, 155–165;

**RADOVSKÁ Miluše**, “Câteva observații privind anumite denumiri figurative românești”, 8, 189–196;

**RAKOVÁ Zuzana**, “Reseña a Kadlec, J. – Holeš, J. (2006), *Francouzština na americkém kontinentě*. Olomouc: Univerzita Palackého”, 7, 198–199; “La section tchécoslovaque / tchèque du lycée Carnot de Dijon”, 9.1, 131–139; “La traduction du français dans le contexte de la francophilie tchèque entre 1870 et 1914”, 11.1, 119–130; “Mathieu Guidère (2010), *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd’hui, demain*, 2<sup>e</sup> édition, Bruxelles : De Boeck. ISBN 978-2-8041-3058-9. 176 pp.”, 11.2, 115; “Jaromír Kadlec (2012), *Francouzština v Africe*, Olomouc: Univerzita Palackého v Olomouci. ISBN 978-80-244-3007-2. 502 pp.”, 12.2, 141–143;

**RESKA Jaroslav**, “Poznámky k americké diskusi o souslednosti časové ve španělském subjunktivu na stránkách časopisu *Hispania*”, 1, 33–48; “Relaxační tendence v temporalitě hovorové španělštiny”, 2, 69–91; “Don Quijote en los países de habla checa”, 3, 147–154;

**RIEBOVÁ Markéta, NEMRAVA Daniel**, “Puentes entre la literatura argentina y checa: el grotesco y el personaje del pícaro en la obra de Roberto Arlt y Bohumil Hrabal”, 4, 189–200;

**RODRÍGUEZ YÁÑEZ Yago**, “Reflexiones en torno a *El caballero de las botas azules*, de Rosalía de Castro: Valoración y significado de discurso”, 6, 177; “Rapprochement avec la production lyrique d’Emilia Pardo Bazán : édition de quelques poèmes inédits traduits de l’allemand par Heinrich Heine”, 7, 167–176;

**ROYANO GUTIÉRREZ Lourdes**, “El lenguaje literario y el lenguaje cinematográfico”, 8, 61–68;

**SÁNCHEZ RODRÍGUEZ Susana**, “¿Desde o hacia la educación bilingüe? Tendencias en la didáctica de las lenguas en el contexto educativo español”, 6, 73–81;

**SAWICKI Piotr**, “Entre el rechazo y la admiración: la España de Carlos V y de Felipe II vista por los polacos”, 2, 93–102; “Gironella, ¿Cronista o intérprete? La guerra civil española desde una perspectiva histórica y moral”, 3, 155–168;

**SEKVENT Karel**, “La sémiose”, 3, 89–93;

**SEMERÁKOVÁ Lucie**, “*La danse macabre* : opacité et transparence de l’image dans le *Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis”, 5, 173–182;

**SCHEJBALOVÁ Zdeňka**, “La négation et le C.O.D. massif ou abstrait”, 4, 71–86; “Les adverbes spatiaux”, 8, 121–131; “Les débuts de la presse au Québec”, 11.2, 37–45; “Le langage administratif français de la 1<sup>ère</sup> moitié du XIV<sup>e</sup> siècle”, 12.2, 51–58 ;

**SLOWIK Miroslav**, “La deixis pragmática como el identificador sociológico con respecto a la cortesía verbal”, 6, 83–98; “El camino hacia *usted* — la evolución del sistema del tratamiento pronominal en español”, 8, 69–75; “Aquí o allá: la subida del clítico en las estructuras infinitivales en el español actual”, 9.1, 72–81; “Cambio diacrónico



y adquisición de lenguas segundas: ¿condenados a entenderse?, Madrid, 38 Simposio de la Sociedad Española de Lingüística, Madrid, 2/2/2009”, 9.1, 152–153; “La clitización como fenómeno abarcativo”, 10.1, 48–57; “GEVERS, Hendrika C. A., NAVARRO DOMÍNGUEZ, F. (2005), *El Enigma Avellaneda y las Formas Divergentes en el Quijote Apócrifo*, Granada: Granada Lingvistica”, 10.1, 112; “*Diversidad Cultural y Políticas Públicas en Venezuela: una relectura*, Universidad Económica de Praga, Centro de Estudios Latinoamericanos, Embajada de la República Bolivariana de Venezuela, 23/3/2010”, 10.2, 163;

**SMIČEKOVÁ Jitka**, “Un cinquième objectif à l’enseignement des langues : la compétence de traduction”, 3, 115–123; “Mondialisation et vocabulaire international en vue des procédés de traduction”, 4, 87–94; “Explicite et implicite en traduction”, 5, 71–78; “Paprocka, N. (2005), *Erreur en traduction pragmatique du français en polonais. Identifier, évaluer, prévenir*. Łask: Leksem”, 6, 234–236; “Beacco, J.-C., Bouquet, S., Porquier, R. (2004), *Niveau B2 pour le français, un référentiel*. Paris: Didier (+ CD audio)”, 6, 236–238; “Avant-propos”, 7, 7–8; “Avant-propos”, 8, 7–8; “*Droit devant soi on peut aller bien loin ... Jan Šabršula : parcours d’un linguiste*”, 8, XV–XX; “L. Frączak, F. Lebas (coords.) (2007), *Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage : Interprétation : aspects sémantiques et pragmatiques. Entre théorie et applications*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal. 174 pp.”, 8, 241–243; “Bibliographie des travaux du professeur Jan Šabršula 1952–2007”, 8, XXI–XLIII; “Explicitace z pohledu funkční perspektivy a její celkové sémantické výstavby”, 9.2, 81–90; “*Synergies Pologne*, num. 5 / 2008, *Traduire le paraverbal* (coord. par Jerzy Brzozowski), Revue du Gerflint — Groupe d’Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale, Cracovie : 2008”, 9.2, 97–99; “*Synergies Pologne*, num. 6 / 2009, *Le sens et la complexité*, Tome I. – Didactique, Littérature (coord. par Małgorzata Pamuła et Anita Pytlarz), Revue du GERFLINT – Groupe d’Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale, Cracovie 2009”, 10.1, 104–107; “Disparition du professeur Aleksander Ablańowicz (1932–2011)”, 11.1, 155; “Avant-propos”, 12.1, 7–8;

**SRPOVÁ Milena**, “Problèmes de la description intralinguale et de la comparaison interlinguale des contenus lexicaux”, 1, 61–72; “La mise en forme grammaticale de catégories sémantiques identiques dans deux langues différentes : le cas de “mouvement” et “moyen / manière””, 6, 99–105; “Quelques constructions du verbe *trhat* et leurs équivalents français”, 8, 133–136;

**STAVINOHOVÁ Zdeňka**, “Les constructions participiales dans les œuvres littéraires”, 1, 73–78; “À propos des traductions tchèques des œuvres d’Antoine de Saint-Exupéry”, 2, 103–111; “Les plus beaux manuscrits de Saint Exupéry, Nathalie de Vallières avec la collaboration de Roselyne de Ayala”, 4, 271–275; “Le peintre Eugène Delacroix (1798–1863) dans la critique de Théophile Gautier (1811–1872)”, 5, 217–220;

**STEHLÍK Petr**, “El 75 aniversario del nacimiento del profesor Lubomír Bartoš”, 7, 33–34; “Sobre la existencia de los interfijos en español”, 8, 77–82; “Algunos aspectos problemáticos de la clasificación y el inventario de los prefijos apreciativos cultos en

español”, 9.1, 82–88; “Sobre algunas particularidades morfofonológicas de los elementos prefijales en español”, 10.2, 49–56;

**SVOBODOVÁ Jitka**, “Pour une rhétorique comparée, pour une rhétorique de traduction : étude d’un signe sujet à correspondances”, 8, 137–145;

**ŠABRŠULA Jan**, “Présentation et avant-propos”, 1, 5–6; “Les synergies du signe linguistique en face du vouloir-dire”, 1, 79–93; “Postface”, 1, 101; “Connotation – codésignation” 2, 113–123; “Pour délimiter « sémasiologie » et « ontologie »”, 3, 95–102; “Le fonctionnement asymétrique du signe linguistique”, 4, 95–102; “Notice” 4, 119–120; “Axiologie”, 5, 79–91; “Nécrologie : Henri Bonnard 1915–2004”, 5, 223–225; “ZAVADIL B.(1998 et 2004), *Vývoj španělského jazyk I, II*. Praha: Karolinum – Univerzita Karlova”, 5, 205–207; “Étymologie et structure lexématique col – pôle”, 6, 107–116; “Pour une typologie du prohibitif dans les langues romanes”, 7, 65–67; “Romanica – Balkanika. Convergence et divergence”, 9.2, 35–44; “ONDŘEJ PEŠEK (2007), *Enrichissement du lexique de l’ancien français. Les emprunts au latin dans l’œuvre de Jean de Meung*, Brno: Masarykova univerzita”, 10.1, 107; “Bel anniversaire de la linguiste romane. Milena Srpová (\*1951)”, 11.1, 149; “In memoriam Jiřina Smrčková (1922 – 2010)”, 11.1, 157; “Le titre”, 11.2, 47–55; “Belle fête de Jitka Svobodová (Chmelová)”, 11.2, 127–128; “Ondřej Pešek (2011), *Argumentativní konektory v současné francouzštině a češtině. Systémové srovnání a analýza okurenční response*, České Budějovice : Acta Philologica Universitatis Bohemiae Meridionalis. ISBN 978-80-7394-305-9. 353 pp.”, 12.1, 129;

**ŠELEPA Petr**, “Holeš, J., Kadlec, J. (2005), *Francouzština v Evropě*. Olomouc: UP”, 6, 238–239;

**ŠPERKOVÁ Paulína**, “La province dans l’œuvre de François Mauriac”, 3, 169–176;

**ŠRÁMEK Jiří**, “Cyrano de Bergerac d’Edmond Rostand sur les scènes moraves”, 6, 193–197;

**ŠTICHAUER Pavel**, “Le formationi in *-gione* tra sincronia diacronia”, 9.1, 89;

**TABERY, Françoise**, “Kafka en France, l’introduction du livre *Kafka en France (Essai de bibliographie annotée)*”, 12.2, 129–133;

**TABERY Karel**, “*Françoise Tabery, une Française passionnée par l’œuvre de Kafka* (\*14. 8. 1952 – † 20. 4. 1992)”, 12.2, 159–161;

**TEJERINA LOBO Isabel**, “La literatura infantil como nueva disciplina universitaria”, 2, 41–58; “Lectura literaria y teatro infantil y juvenil español”, 3, 177–187; “Grandes tendencias, autores y obras de la narrativa infantil y juvenil española en el umbral del siglo XX”, 4, 201–209; “La cultura de la imagen a la literatura infantil española”, 5, 183–192;

**TIKHOMIROFF Karine**, “L’ancrage subjectif”, 3, 103–108;

**ULAŠIN Bohdan**, “Préstamos en el argot español”, 6, 117–129;

**VALEŠ Miroslav**, “Krč E. (2003), Literární poselství Javiera Tomea v kontextu současné španělské literatury”, 5, 209–210; “Pasión por el hispanismo, Liberec, Universidad de Liberec, 10–11/10/2008”, 9.1, 151;

**VANIŠKOVÁ Alena**, “« Le Grand écart », roman – document”, 4, 211–219;

**VÁZQUEZ Daniel**, “José Luis Bellón Aguilera (2009), *La mirada pijoapartesca (Lecturas de Marsé)*, Ostrava: Filozofická fakulta Ostravské univerzity v Ostravě. ISBN 978-80-7368-652-9. 150 pp.”, 10.2, 156;

**VERTANOVÁ Silvia**, “Fraseologismos y polisemia. Estudio contrastivo de la fraseología española, eslovaca y checa”, 5, 93–100;

**VESELÁ Dagmar**, “La traduction vers le slovaque des verbes français du domaine du design industriel en prenant en considération leur structure sémantique”, 11.2, 95–102;

**VESELÁ Jana**, “El profesor Lubomír Bartoš septuagenario”, 2, 125–129; “Eugenio Coseriu en nuestras memorias”, 3, 109–112; “La norma idiomática”, 4, 103–109; “Dialecto, lengua, norma”, 5, 101–112; “Pluralidad de normas en español”, 6, 131; “Curriculum vitae del profesor Lubomír Bartoš”, 7, 25–32; “Curriculum vitae del profesor Jaroslav Reska”, 7, 37–45; “AA.VV. (2005), *Estudios Hispánicos, XIII: De lingüística hispánica a lingüística general. Panorama de temas y métodos*. W. Nowikow, M. Głowicka (coords.). Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego”, 7, 199–201; “El camino hacia la sociolingüística hispana”, 9.2, 45–52; “Contenidos de la revista *Studia romanistica* (1995–2009)”, 10.1, 117–128; “El análisis traductológico de los cuentos de Arturo del Hoyo”, 10.2, 121–140; “Jadwiga Linde-Usiekiewicz, Ana Enriquez-Vicentefranqueira (coords.) (2006), *Estudios en lingüística Ibérica e Iberoamericana*, Varsovia: Instituto de Estudios Ibéricos e Iberoamericanos de la Universidad de Varsovia. ISBN 83-920190-9-1. 143 pp.”, 10.2, 157–158; “Piotr Sawicki, Jitka Smičeková (2010), *Srovnávací frazeologie a paremiografie. Vybrané studie ze slovanských a románských jazyků. Frazeologia i paremiografia porównawcza. Wybrane studia z zakresu języków romańskich* [Fraseología y paremiografía comparadas. Ensayos seleccionados de las lenguas eslavas y románicas], Ostrava: Ostravská univerzita, Spisy Filozofické fakulty Ostravské univerzity, spis č. 223/2010. ISBN 978-80-7368-851-6. 198 pp.”, 11.2, 116–117; “Contenidos de la revista *Studia romanistica*. Volumen 10 / 2010”, 11.2, 131–134; “Contenidos de la revista *Studia romanistica*. Volumen 11 / 2011”, 11.2, 135–138; “Currículum profesional del profesor Lubomír Bartoš (\*1932), publicaciones 1959–2012”, 12.1, 15–26; “Los verbos pronominales en el español actual y sus locuciones”, 12.2, 59–72; “Jaroslav Reska, cofundador de la hispanística ostraviense ha cumplido 80 años (\*29.7.1932)”, 12.2, 162–167;

**VESELÁ Jana, PAVLISKOVÁ Jana**, “La bibliographie des enseignants du Département des Études Romanes de la Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava”, 6, 247–270;

**VOŽDOVÁ Marie**, “La vie comme scène théâtrale : *Dans ces bras-là* de Camille Laurens”, 3, 189–197; “Le dynamisme spatial dans le cran d’arrêt d’Emmanuèle Bernheim”, 4, 221–227; “Le personnage gavaldien entre la vie et la mort”, 6, 199–205; “Reseña a Brassillach, R. (2003), *Animateurs de théâtre. Baty, Copeau, Dullin, Jouvet, les Pitoëff*. Édition préfacée et annotée par Chantal Meyer-Plantureux. Bruxelles : Éditions Complexe”, 6, 239–241; “Reseña a Gignoux, A. C. (2005), *Initiation à l’intertextualité*. Paris : Ellipses”, 7, 201–202; “Reseña a Godard, R. (2006), *Itinéraires du roman contemporain*. Paris : Armand Colin”, 7, 203–204;

**WANDZIOCH Magdalena**, “Curriculum vitae de monsieur le professeur Aleksander Abłamowicz”, 7, 13–22; “Jules Barbey d’Aureville ou le fantastique problématique”, 7, 177–185;

**ZAJÍCOVÁ Lenka**, “Tendencias en el uso del guaraní y del castellano en Paraguay”, 4, 111–117;

**ZAVADIL Bohumil**, “Algunos problemas del complemento predicativo en español”, 1, 95–99;

**ZBUDILOVÁ Helena**, “Narrativa infantil de Ana María Matute”, 4, 229–234; “La narrativa de ciencia-ficción de Ramón García Domínguez”, 5, 193–197; “Inspiración donquijotesca en la literatura checa”, 5, 221–222; “Hispanistas alemanes y checos en el sur de Bohemia (Coloquio Internacional *Herencia cultural hispánica, ayer y hoy, en Bohemia y Alemania*, Universidad de Bohemia del Sur de České Budějovice, 10–12 de junio de 2005)”, 6, 245; “José María Merino: el narrador soñado y el soñador narrado”, 6, 207–213; “Protagonistas de la narrativa de Elena Fortún y Borita Casa: Personajes-Definición”, 7, 187–192; “La metamorfosis como búsqueda de identidad: El caso de José María Merino”, 9.1, 122–128; “Susanna Hartwig, Klaus Pörtl (eds.) (2008), *La voz de los dramaturgos. El teatro español y latinoamericano actual*, Tübingen: Max niemeyer Verlag. ISBN 978-3-484-52922-9. 138 pp.”, 11.1, 139; “Un nuevo tipo del mundo posible fantástico, el modo anormal”, 12.1, 107–119;

**ZIELOSKO Lukáš**, “Le mythe de Sisyphe: « Vivo quia absurdum » (sur l’existence et l’absurdité chez Albert Camus)”, 4, 235–244;

Los contenidos de los números individuales publicados desde 1995 hasta 2013 y los resúmenes de los artículos reseñados publicados a partir de 2009 se encuentran en las páginas web del Departamento, URL: <http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783&id=2052>.

Jana Veselá  
Universidad de Ostrava  
jana.vesela@osu.cz



- ▲ Romanistické studie / Studia romanistica, č. 1 (1995), č. 2 (2002), č. 3 (2003), č. 4 (2004), č. 5 (2005), č. 6 (2006).
- Acta Facultatis philosophicae Universitatis ostraviensis – Studia romanistica, č. 7 (2007), č. 8 (2008).



◀▲ Studia romanistica, Vol. 9. Num. 1/2009, Vol. 9. Num. 2/2009, Vol. 10. Num. 1/2010, Vol. 10. Num. 2/2010, Vol. 11. Num. 1/2011, Vol. 11. Num. 2/2011.

▶ Studia romanistica, Vol. 12. Num. 1/2012, Vol. 12. Num. 2/2012, Vol. 13. Num. 1/2013.

Universitas Ostraviensis  
Facultas Philosophica



## STUDIA ROMANISTICA

Vol. 12, Num. 1 / 2012

Universitas Ostraviensis  
Facultas Philosophica



## STUDIA ROMANISTICA

Vol. 12, Num. 2 / 2012

Universitas Ostraviensis  
Facultas Philosophica



## STUDIA ROMANISTICA

Vol. 13, Num. 1 / 2013





## BOLETÍN DE PEDIDO / ORDER FORM

Deseo recibir las publicaciones siguientes: /Please send me the following publications:

Revista /Journal: **STUDIA ROMANISTICA**

Volúmen núm. / Volume num. .... Ejemplares / Copies

Nombre / Name

Dirección / Adress .....  
Institución / Institution .....  
Teléfono / Telephone ..... Fax .....  
Correo electrónico / E-mail .....  
Código postal / Postcode ..... Ciudad / City .....  
Provincia / Country – State ..... País / Country .....  
NIF / CIF / VAT .....

### FORMA DE PAGO / PAY FORM

**Transferencia bancaria** (incluir copia) / **Bank money order** (include a copy)

A favor de: / Payable to:

Ostravská univerzita v Ostravě

Dvořákova 7, CZ-701 00 Ostrava.

C/c ČNB Ostrava (República Checa),

IBAN: CZ65 0710 0000 0000 0931761

(SWIFT código del banco): CNBACZPP

(Los gastos de transferencia serán siempre por cuenta del cliente /

Transfer charges paid by the client))

**Tarjeta de crédito / Credit card**

Visa

Mastercard

Otra .....

N.

Caduca / Valid until .....

Titular / Cardholder .....

Firma / Signature .....

### PRECIO / PRICE

**Volumen suelto (1 número / 1 volume – number)** 100 CZK (IVA incluido / including VAT) más gastos de envío / plus postage

Distribución / Distribution:

Prodejna skript OU, Mlýnská 5, CZ-701 03 Ostrava 1, República Checa.

TEL.: +420 597 091 034 TEL./FAX: +420 597 091 049

E-mail: prodejna.skript@osu.cz

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783&id=2052>









## PETICIÓN DE INTERCAMBIO / *EXCHANGE REQUEST*

Institución .....  
*Institution*

Dirección Postal .....  
*Address*

.....  
.....  
.....  
.....

País .....  
*Country*

Teléfono .....  
*Telephone*

Correo electrónico .....  
*E-mail*

Estamos interesados en recibir su Revista  
*We would like to receive your Academic Title*

### **STUDIA ROMANISTICA**

en intercambio por nuestra Revista / Serie  
*in exchange to our Academic Journal / Series*

.....  
.....

(Por favor adjunte su ISSN así como otra información sobre su/s Revista/s o Serie/s: periodicidad, contenido...)  
*(Please enclose its ISSN as well as other information about your/s Academic Title/s: frequency, contents...)*

Dirección de intercambio  
*Exchange Address*

Katedra romanistiky, Filozofická fakulta, Ostravská univerzita v Ostravě

Reální 5, CZ-701 03 Ostrava 2, República Checa., Tel: +420 597 091 912, Fax +420 596 113 009

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783&id=2052>

[jana.vesela@osu.cz](mailto:jana.vesela@osu.cz)



